

MAGISTRATUS INDICAT VIRUM

Hugh Cecil Earl of Lonsdale.



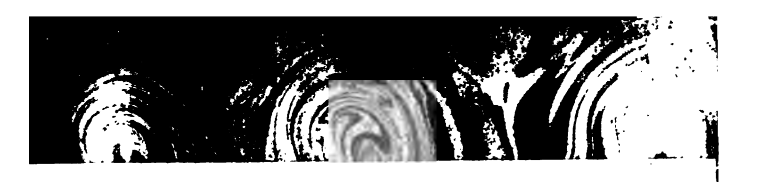


ŒUVRES

DE

M. D'ARNAUD.

ÉPREUVES DU SENTIMENT.



MAGISTRATUS INDICAT VIRUM

Hugh Cecil Earl of Lonsdale.



Hogarth Gallery. D.2.

C

4.) 4.

ŒUVRES

DE

M. D'ARNAUD.

ÉPREUVES DU SENTIMENT.

ÉPREUVES
DU
SENTIMENT,

Par M. D'ARNAUD.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez LE JAY, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessus de celle des Mathurins, *au Grand Corneille.*

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

NANCY,

NOUVELLE ANGLAISE.



NANCY,

NOUVELLE ANGLAISE.

DES maladies cruelles qui affligent l'esprit humain, l'imprudence & la jalousie sont peut-être les plus dangereuses, & en même-temps les plus difficiles à guérir ; elles nous font chérir l'aveuglement où elles nous plongent, & fuir, en quelque sorte, tout ce qui pourroit nous éclairer. Quoique l'une & l'autre se montrent sous des formes différentes, elles produisent souvent de semblables effets. La jalousie toujours près de la défiance, s'y livre sans réserve, & prépare elle-même les poisons qui la dévorent : l'imprudence, au contraire, ne conçoit nul soupçon ; elle court à sa perte

ſans la moindre crainte, & n'enviſage l'abîme que lorſqu'elle s'y eſt précipitée. Que de tableaux cependant qui nous offrent les ſuites funeſtes de ces deux ſources d'égarements & de diſgraces! Puiſſe l'aventure ſuivante n'être point lue ſans fruit par les perſonnes qu'il eſt encore poſſible de ramener à la raiſon! qu'elles s'inſtruiſent en s'attendriſſant, & que leurs larmes ne ſoient pas perdues pour leur ſageſſe & leur bonheur!

Nancy touchoit à la ſeizieme année, âge où ſe développent ordinairement dans ſon ſexe les agréments extérieurs. Elle réuniſſoit la beauté & les graces; & divers talents ajoûtoient à ſes charmes. Sir Robert Herſtord ſon pere, qui n'avoit dû ſon établiſſement qu'aux faveurs de la cour, venoit de mourir ſubitement, ne laiſſant qu'un revenu de cent guinées à ſa femme & à ſa fille. Elles furent donc obligées de ſe renfermer dans les bornes reſſerrées de leur nouvelle condition : mais elles ne ſçurent point en prendre l'eſprit; elles n'a-

doptèrent point cette sagesse de réflexion, cet éloignement du grand monde, ce goût pour la retraite, cette sévérité de mœurs qui conviennent à l'état médiocre, & lui procurent peut-être des plaisirs inconnus à l'éclat & à la richesse; elles ignoroient surtout cette réserve qu'on peut appeller la dignité du malheur, & qui le met à l'abri de la morgue & des outrages de la fortune. L'ame de Nancy n'étoit déjà que trop altérée par les mauvais principes de ce qu'on nomme si improprement une bonne éducation. Tout promettoit dans cette jeune personne le caractere d'une lady accomplie, cette politesse insultante, ces caprices bizarres & inhumains, ces travers révoltants, ces étourderies apprêtées, cette foule de ridicules qui distinguent parmi nous une femme de rang, & qui, à la honte de nos compatriotes, la rendent aimable à leurs regards, en la faisant mésestimer. Nancy cependant annonçoit des vertus & une honnêteté qui balançoient beaucoup ses imperfections.

Sa mere ne tarda pas à revenir de cet égarement qui n'étoit qu'un reste d'ivresse de leur situation passée ; elle ouvrit les yeux ; elle apprécia ses sociétés ; elle vit que les nombreuses visites qu'elle recevoit, n'étoient fondées que sur cette joie intérieure & cruelle que goûtent la plûpart des hommes à mettre en opposition leur bonheur avec les disgraces d'autrui ; elle sentit que le malheur inspire presque toujours aux heureux qui l'approchent, une familiarité offensante ; que ce prétendu intérêt qu'on prend aux infortunés, tient à la froideur du mépris, & qu'il n'y a qu'un pas de la bonté compatissante à l'insolence de la protection; elle n'eut pas de peine encore à se convaincre que les charmes de sa fille augmentoient cette foule de connaissances aussi dangereuses qu'oisives ; & en effet, qui peut douter que les vues de ces séducteurs à la mode, sur une personne aimable, disgraciée de la fortune, ne soient audacieuses & criminelles ? Une des plus grandes mortifications qu'essuie l'adversité,

est de se voir privée de cette sorte de considération, qui flatte tant la foiblesse de notre orgueil; on n'aime point à multiplier le nombre de ses supérieurs, & un malheureux ne trouve que des maîtres dans tout ce qui l'environne.

Nancy étoit bien éloignée de penser comme sa mere; c'étoit sous un autre point de vue que les objets s'offroient à ses yeux. L'avenir lui présentoit un mariage éclatant qui l'éleveroit au faîte de la fortune & des grandeurs : voilà sur quelle image ses espérances revenoient toujours; rien n'arrêtoit l'essor de sa vanité; il n'y avoit point, selon sa façon de voir, dans les trois royaumes, de baronet, de lord, qui n'accourût soupirer à ses pieds; Mylord duc l'avoit beaucoup regardée au spectacle, & d'après ces regards, elle s'étoit abandonnée à tout le délire de l'amour-propre.

La mere allarmée des périls évidents auxquels sa fille couroit se livrer, crut qu'il étoit tems d'avoir avec elle une conversation sérieuse.

Nancy, lui dit-elle un jour, vous commencez à me donner des craintes... Ma fille, écoutez-moi. Ce n'est point la sévérité maternelle qui va vous parler : c'est la douceur, la tendresse de l'amitié la plus pure, & la plus vraie; oui, ma fille, c'est votre amie, votre unique amie qui vous presse contre son sein, qui vous baigne de ses larmes : elles coulent de mon cœur; le vôtre y seroit-il insensible ? Je vais vous montrer le précipice horrible où vous vous jettez. J'ai commis une faute énorme, Nancy : je la reconnois aujourd'hui, & je veux la réparer : j'ai pu oublier que notre situation étoit des plus bornées, que vous aviez quelques agréments qui augmentent tous les jours : mais ces agréments sont un bien faible avantage, s'ils sont séparés de la vertu... — De la vertu !.. — Ne m'interrompez point, ma fille. On ne sçauroit prendre trop de précautions pour conserver cette pureté de vertu dont la moindre imprudence entraîne souvent la ruine. Nancy, apprenez que, lorsqu'on n'est point heu-

reux, & qu'on ſe livre à la diſſipation & à la ſociété, il eſt rare que cette ſociété vous reſpecte; l'inſulte eſt toujours près du dédain, & il ne faut point ſe le diſſimuler : que la ſenſibilité humaine ne nous en impoſe point : on mépriſe les infortunés. Voilà, ma fille, le ſentiment que nous faiſons naître ; il ſe maſque ſous les dehors menteurs de la politeſſe ; mais ayons le courage de l'approfondir & de nous éclairer ; oſons-nous dire que nous ſommes malheureuſes, qu'à ce titre nous tenons peu au monde, qu'il n'y auroit que l'aviliſſement du vice qui pourroit nous y donner de l'exiſtence. Eh ! quelle exiſtence, ma chere Nancy ! Recueillons nos forces, ſçachons nous ſuffire à nous-mêmes, & ſupporter la ſolitude. Nous partirons demain pour la campagne ; nous irons nous enſevelir dans une retraite où tu apprendras tout ce qui peut former une conduite ſage & à l'abri du reproche ; par cette retraite prudente, nous mériterons l'eſtime de ce monde, qui, peut-être ſeroit bientôt porté à nous la refuſer, &

nous interromprons le cours de ces visites, dont tôt ou tard tu serois la victime.

Nancy, dans le premier instant, avoit embrassé avec joie le projet de sa mere: rendue à la réflexion ou plutôt aux suggestions trompeuses de la vanité, elle se refroidit. Traîner une vie monotone! posséder tant de charmes, & n'en avoir pas un témoin! ne recevoir nul éloge! n'être belle, en un mot, que pour les grossiers habitans de la campagne! c'étoit une réforme dont l'idée seule n'étoit point supportable. Où sa mere appercevoit des dangers, des erreurs, une perte certaine, elle n'envisageoit que des plaisirs permis, une coquetterie légere dont ne s'offensoit point la vertu, l'art innocent de plaire qui enchaîne sans captiver, qui entretient le brillant de l'imagination, répand des fleurs sur l'esprit, & ne va jamais jusqu'à la liberté du cœur.

Nancy déterminée à ne point quitter la ville, employa donc auprès de sa mere les

careſſes, les prieres, les larmes. De toutes les faibleſſes, la faibleſſe maternelle eſt ſans contredit celle qui ſçait le moins réſiſter : Nanci l'emporta. Elles reſterent à Londres, & continuerent de recevoir de nombreuſes viſites ; & la malheureuſe mere vit avec douleur ſa fille entourée d'une foule d'adorateurs qui ne cherchoient qu'à la retenir dans cette ivreſſe ſi préjudiciable à la pureté des mœurs, & aux progrès de la raiſon.

Slightman étoit un des premiers parmi les *Beaux* qui aſſiſtoient à ſon thé ; ſes habits, ſes chevaux, ſes étourderies fréquentes, ſes longs ſoupers, ſon jeu exorbitant, l'avoient mis à la mode. Perſuadé qu'à quelque prix que ce ſoit, il eſt flatteur d'arrêter l'attention du public, & d'exciter du bruit, il payoit divers auteurs de Pamphlet pour qu'ils parlaſſent de lui dans leurs papiers ; dût leur plume vénale ne lui être point favorable ! il pardonnoit même la ſatyre, quand l'article qui le concernoit étoit étendu. Avide de circuler dans la ſociété, il poſſédoit l'heureuſe magie de ſe

multiplier & de se reproduire à la fois aux spectacles de Drury-lane, de Hay-market, à Hide-park, à Waux-hall, à Ranelagh; sçachant jurer avec élégance, & *boxer* avec grace, un des plus grand héros de taverne, chasseur à toute outrance, & le coryphée des libertins de Marybone, telles étoient les rares qualités de Slightman. Il avoit voyagé avec beaucoup de fruit, ayant rapporté très-exactement tous les ridicules de nos voisins; papillon comme un Français, buvant comme un Allemand, & mêlant à la fierté Bretonne la gravité Espagnole; il ne manquoit pas de détonner avec goût les *allegro* de l'opéra du jour; c'étoit le patron déclaré des virtuoses. Quelquefois il jouoit le personnage de profond politique; tantôt Wihg, tantot Tory; aujourd'hui dans le parti de la cour; demain dans celui de l'opposition; en un mot Slightman, depuis que Dieu crée des baronets, étoit,

---

Et boxer avec grace, façon de se battre des Anglais qui se donnent des coups de tête dans l'estomach.

dans cette eſpece d'hommes, une des plus jolies & des plus abſurdes créatures qui euſſent figuré ſur ce globe. Il n'eſt pas difficile d'imaginer qu'un ſemblable individu étoit très-aſſuré de plaire, & tout, en effet, contribuoit à l'affermir dans l'excellente opinion qu'il avoit de lui-même : vingt folles des plus qualifiées avoient été ſur le point d'aller pour lui à la chapelle de la *Flotte*; ſuivi d'une réputation ſi éblouiſſante, comment n'auroit-il pas eſpéré de fixer les regards de Nancy ? Il avoit déjà conſigné ſon nom dans ſes tablettes de bonnes fortunes ; il ne faiſoit que d'entrer en poſſeſſion de ſon titre & de ſes biens ; il déploya toutes les galanteries paraſites d'un amant déclaré. Nancy, que ſon caractere portoit à ſacrifier la nature & la vérité, aux airs, & à la folle manie de paraître eſtimer tout ce que l'Angleterre avoit de plus extravagant,

La chapelle de la Flotte. C'étoit dans cette chapelle que l'on contractoit aiſément des mariages avant la promulgation de l'acte qui a défendu ces engagements ſi contraires aux loix, & aux intérêts des familles.

ne manqua pas de diſtinguer le baronet de ſes rivaux : elle ſe crut aimée ; bien convaincue que cet amant aſpiroit à devenir ſon époux, elle ſouffroit ſes aſſiduités avec un plaiſir qui la trahiſſoit. Il fallut pourtant que Slightman s'expliquât ; il faiſoit voir tous les tranſports de l'amour, & ne laiſſoit jamais échapper le moindre mot de mariage ; le peu de raiſonnement & de force qu'il ſuppoſoit à cette malheureuſe famille, encourageoit la ſcélérateſſe du ſéducteur ; il forme un projet qui lui paroit admirable ; il prétexte un voyage de peu de jours dans la *Contrée*, & adreſſe cette lettre à Nancy.

« J'imagine, ma charmante, que vous » ne doutez pas de mon amour, & que » nous devons nous épargner à tous deux » ces préliminaires qui ne font que traîner » après eux l'ennui & l'inſipidité. Vous avez » trop de délicateſſe, & vous êtes trop in- » téreſſée à faire éclater le triomphe de vos » charmes, pour ne pas ſentir le prix de

La contrée. On appelle *contrée* la campagne qui eſt aux environs de Londres.

» votre conquête. Vous n'avez point d'é-
» gale, divine Nancy, & me conviendroit-il
» de craindre des rivaux? On n'aime point
» comme j'aime. Votre esprit, qui vous
» prête à mes yeux de nouvelles graces,
» s'est débarassé, sans doute, du joug des
» préjugés; une créature céleste auroit-
» elle la façon de penser du vil peuple?
» Pourquoi sont faites les loix? Pour ga-
» rotter ces ames serviles qui ne deman-
» dent pas mieux que de se charger de
» chaînes, & qui n'ayant point la force
» d'avoir un sentiment à elles, se traînent
» humblement sur les pas qu'on leur a tra-
» cés, & n'existent en quelque sorte, que
» sur la foi d'autrui. Ecartons loin de nous
» cette *routine* d'opinions qu'il faut aban-
» donner à ces automates humains; osons
» penser par nous-mêmes; examinons en-
» fin ces prétendus liens respectables qu'à
» tissus la main mal-adroite des hommes
» grossiers, pour nous surprendre & nous
» captiver. Le bonheur, ma Nancy, peut-
» il être où n'est point la liberté? Êtes-vous

» faite pour retenir le cœur par des nœuds
» qu'à formés la bizarrerie de l'usage, tyran
» bien digne de l'hébété vulgaire qui s'y
» soumet ? C'est à votre beauté, c'est à l'a-
» mour seul à vous établir ma souveraine ;
» c'est aussi de lui seul que vous devez em-
» prunter votre pouvoir : il est au-dessus
» des loix & de l'habitude ; les serments
» que prononce le cœur, ne sont-ils pas
» les plus forts, & les plus sacrés ? Mais
» nous seroit-il possible à nous qui som-
» mes si éclairés, si délicats, de goûter les
» plaisirs de la tendresse, quand ils seroient
» confondus avec les devoirs ? Cette image
» en vérité me fait peur. Soyons libres,
» ma chere, comme l'air que nous respi-
» rons. Pouvant faire la suprême félicité
» l'un de l'autre, il seroit ridicule, absurde,
» inoui, d'imaginer que l'un de nous vou-
» lût recourir à une séparation, & si ce
» bonheur avoit un terme, ce qui est de
» toute impossibilité, puisque tous les jours
» je découvre & j'adore en vous de nou-
» veaux charmes, le mariage.. Quel mot !

non,

» non, non, vous ne cesserez jamais d'ê-
» tre la maîtresse de mon ame, regnez par
» l'amour seul : cet empire là n'a point
» de fin.

» Après vous avoir parlé d'une tendresse
» qui ne sçauroit s'éteindre qu'avec ma vie,
» vous parlerai-je de la fortune ? Votre
» sort seroit celui de la femme la plus chere
» & la plus respectée ; si la mort venoit
» m'arracher de vos bras, tous mes biens
» seroient à vous.

» Encore une fois, ne consultons point
» l'usage & la coutume, ces dignes pré-
» cepteurs des sots ; n'écoutez que la rai-
» son, la nature, votre cœur ; le cœur ne
» peut nous égarer ; croyez-en mes lu-
» mières ; cédons au sentiment. Au mo-
» ment que je vous écris, je suis en pensée,
» prosterné à vos genoux : décidez donc
» de mon sort ; je vous sauve les détails
» d'un consentement formel. A mon retour
» de la campagne, j'irai recevoir mon ar-
» rêt à vos pieds. Si vous ne me défendez
» point de vous voir, vous aurez prononcé

» mon bonheur; alors je ne vis que pour
» être votre amant, que pour vous adorer, pour vous idolâtrer le reste de mes
» jours : si votre présence m'est interdite..
» quel coup de fondre ! ô ciel ! faudroit-il
» renoncer à vous pour jamais ?

Votre fidèle amant, &c.

P. S. » Nous prendrions des arrangements qui nous délivreroient des remontrances triviales de votre chere & honorée mere. Dans ces sortes d'affaires, il faut bien se garder de consulter les parents : ce sont de bonnes gens auxquelles il faut laisser le licol du préjugé. Vous m'entendez, ma chere; ma foi ! l'amour a plus d'esprit qu'eux tous, & nous lui obéirons ; n'est-il pas vrai ? dites donc que oui. »

Nancy n'a pas achevé cette lettre, qu'elle court avec fureur donner ordre que la porte soit fermée pour jamais à l'impudent Slightman. Les travers de cette jeune personne

n'empêchoient point qu'elle ne fût affermie dans la vertu : mais elle se contentoit de n'avoir rien à se reprocher ; forte de cet aveu intérieur, elle se croyoit autorisée à ne suivre que ses premieres idées. Sa mere essayoit toujours en vain de lui ouvrir les yeux sur ses imprudences, & de la traiter même durement : Nancy se servoit des armes qu'elle avoit employées, c'est-à-dire, qu'elle sçavoit ramener sa mere à sa foiblesse, & reprendre son empire.

Sa vanité indiscrete s'applaudit de la lettre du baronet; elle en parla avec orgueil aux femmes de sa société; elle exposa à leurs regards Slightman, tel qu'un ennemi vaincu, enchaîné à son char, & dont la défaite relevoit l'éclat de ses charmes ; elle regardoit cet acte d'amour-propre comme un témoignage autentique de sa sagesse, & une réponse imposante à quiconque auroit l'audace de blâmer la légéreté & l'étourderie de sa conduite : mais la sûreté de la conscience suffit-elle au triomphe de la vertu ? le jugement public ajoûte au sien,

& ce n'eſt pas aſſez d'être innocent pour ſoi-même, il faut l'être encore pour les autres.

Une telle aventure auroit dû ſervir d'éternelle leçon à Nancy : elle n'en eut que plus de hauteur ; elle marchoit d'imprudences en imprudences, & fut expoſée à des ſoupçons qu'elle n'avoit point mérités ; elle permettoit qu'on lui écrivît, ſans réfléchir ſur les ſuites funeſtes qu'à ſouvent une lettre pour les perſonnes de ſon ſexe ; on alla même juſqu'à l'accuſer d'avoir donné des rendez-vous ; toutes les apparences la condamnoient, tandis que le peu d'attention aux conſéquences étoit le ſeul tort qu'elle eût à ſe reprocher. Son caractere ne pouvoit changer ; la vanité ainſi que l'étourderie la dominoient, & ces deux défauts pour leſquels le monde a peut-être trop d'indulgence, entraînent ſouvent tous les inconvénients du vice.

Les ſpectacles étoient au nombre des amuſemens de Nancy : attirée par une piece nouvelle au théâtre de Hay-market,

elle attachoit les regards de l'assemblée; jamais l'art n'avoit mieux servi ses graces naturelles; elle étoit citée comme un modèle de goût pour ses ajustements; elle corrigeoit même les modes françaises; sa parure, ce jour là, étoit de cette élégance qui releve la beauté, bien plus que l'éclat de la richesse. Un jeune homme sur-tout ressentit le pouvoir des charmes de Nancy; il se nommoit Bentley; il revenoit du Levant, & étoit capitaine d'un vaisseau que son pere lui avoit acheté. On a observé qu'un seul instant suffisoit pour donner naissance aux grandes passions. Bentley a aussi-tôt oublié le spectacle, & tout ce qui l'environne; il n'éprouve plus d'autre intérêt que celui de l'amour: car il étoit déjà éperduement amoureux; il ne cesse de regarder Nancy; toute son ame est fixée avec ses yeux sur cet unique objet: il brûle de sçavoir le nom, l'état, la demeure de son aimable inconnue; ce qu'il apprend l'enflame davantage, & pique même sa vanité: on lui dit que Nancy étoit du petit nombre

de ces femmes séduisantes, qui, satisfaites de remporter des conquêtes, sçavent concilier la sagesse & le talent de plaire, coquettes peut-être plus dangereuses que ces beautés complaisantes que le vice avilit. Cependant moins livrée au tourbillon de ses connaissances & à la dissipation, Nancy paraissoit ouvrir l'oreille aux représentations de sa mere; l'une & l'autre étoient devenues plus difficiles dans le choix de leurs sociétés.

Bentley eut donc quelque peine à se ménager une entrevue : conduit par la probité autant que par l'amour, il prend le parti d'écrire à la mere de la jeune miss; il détailloit dans cette lettre les éclaircissemens nécessaires au but qu'il se proposoit, & il demandoit avec instance d'être admis au rang des heureux qui faisoient leur cour à sa fille dans l'intention de briguer sa main. On fit des informations; elles furent favorables à Bentley; il obtint enfin cette permission si désirée. Il vole chez Nancy, trouve la mere seule; des vues d'établisse-

ment, un mariage prochain furent le sujet de la conversation : on répondit en peu de mots au nouvel amant, que l'on étoit très-sensible à sa proposition, mais que Nancy dénuée des avantages de la richesse, ne pouvoit accepter pour son époux qu'une personne qui seroit libre de contracter un prompt engagement. Bentley dépendoit des volontés d'un pere, & la mere de Nancy étoit trop sage & trop éclairée sur les devoirs de l'honnêteté, pour profiter de la faiblesse d'un jeune homme amoureux ; elle ne se cachoit pas que les parents avoient d'autres yeux que leurs enfants, & que souvent dans une alliance, ils consultoient plus les convenances, & les rapports de fortune, que ceux d'humeurs & de sympathie ; elle ajoûta que Bentley ne devoit se représenter à ses regards qu'appuyé du consentement paternel. Le jeune homme étoit déconcerté ; il ne sçavoit trop que répondre ; il connaissoit l'infléxibilité de sa famille : inaccessible à toutes les séductions de l'amour, elle n'envisageoit & n'estimoit

que l'opulence; jamais son pere ne choisiroit pour sa bru qu'une fille riche, qui auroit encore par son économie le talent d'accumuler des biens, & Nancy n'avoit que de la beauté & des vertus qu'on cherchoit à calomnier. Elle entre dans l'appartement; Bentley fut frappé de ses charmes. Il promit tout; l'un & l'autre se plûrent; & Bentley se retira enchanté de sa maitresse.

Nancy seule avec sa mere laissa éclater sa joie. Elle se voyoit déjà un époux digne d'être aimé, & qui lui donneroit un rang & de la fortune. Les chimères les plus brillantes sourioient à son imagination. Dans quel éclat sa beauté alloit se montrer! comme les autres femmes seroient humiliées! & quel plaisir d'en triompher! C'est ainsi qu'une jeune personne, à la veille d'un établissement, s'abandonne à toute l'effervescence de l'amour-propre exalté; elle craindroit d'être arrachée à des songes si agréables, & la vérité ne vient l'en tirer que lorsqu'il n'est plus tems de profiter du réveil.

La mere de Nancy eut avec elle une conversation

conversation qui auroit dû la mettre à l'abri des piéges où elle étoit prête à tomber. Ma fille, lui dit cette mere vertueuse & sensée, je vois avec douleur que vous cédez sans peine à toutes les illusions qui peuvent vous flatter; il n'y aura que de grands malheurs qui vous corrigeront, & le repentir sera inutile. Vous regardez Bentley comme un mari que votre heureuse destinée vous envoye. Ouvrez les yeux, ma chere Nancy: nous ne sommes point riches, & la beauté, ni même la vertu, ne forment des mariages: c'est la fortune qui lie les époux. Le pere de Bentley ne souffrira jamais que son fils reçoive votre main. Et pourquoi, répond Nancy, ne se rendroit-il pas aux sollicitations de son fils? Je suppose que j'inspire à Bentley une tendresse à l'épreuve des évenements & de la bisarrerie de sa famille: n'a-t-on point vû.. — Et ma fille, qu'allez-vous me dire? voilà ce qui égare les jeunes personnes de notre sexe! Vous m'opposerez, je m'y attends bien, qu'on a vû miss Harigton devenir l'épouse d'un viceroi d'Irlande, le

lord Starley élever au rang de lady la fille de son secrétaire, mylord duc de Pembrock se marier avec miss Belly; vous vous arrêtez à des exceptions si rares : mais considérez seulement dans le quartier de Westminster le nombre de victimes de l'inexpérience & de la sotte vanité, qui toutes sont tombées dans la misere & dans l'avilissement. Il n'y a pas une de ces jeunes infortunées, qui n'ait été assurée dans le fond de son cœur, qu'elle seroit la femme d'un de nos premiers lords. Encore une fois, Nancy, nous sommes dans une situation qui rend votre établissement difficile; nous ne pouvons recevoir les visites de Bentley qu'à une seule condition : que son pere entre dans ses vûes, qu'il lui donne son consentement, & je serai la premiere à favoriser le penchant, qui déjà vous égare.. Ma fille, craignez que votre cœur ne vous perde; l'amour est pour notre sexe, la source de bien des peines, & souvent de fautes irréparables. Au nom de l'amitié, je ne veux point me prévaloir de l'auto-

rité maternelle... ma chere Nancy, ne te livre point à des espérances trop flatteuses ; écoute la vérité : elle te parle par ma bouche cette vérité que la jeunesse s'efforce de repousser.. Crois-en mes larmes, mon enfant, les larmes d'une mere : elles ne sçauroient te tromper ; prens garde aux commencements d'une passion qu'aujourd'hui il sera facile de vaincre.

Nancy fut touchée de ces conseils donnés avec tendresse ; elle embrassa plusieurs fois sa mere, mêla ses pleurs aux siens : mais, ce qui lui arrivoit toujours, son caractere reprit son ascendant ; elle se rejetta dans le sein des mensonges que lui présentoit son imagination. Faut-il que l'esprit humain soit amoureux de l'erreur ? il court obstinément au-devant de ses prestiges ; c'est ce malheureux insecte qui retourne incessamment à la flamme qui le dévore.

Bentley amoureux changea de façon de voir & de juger. Il se flatta qu'il viendroit à bout d'obtenir l'aveu de son pere, lui, qui jusqu'alors l'avoit regardé comme le

plus inflexible des hommes ; il espéra même que le temps ameneroit quelque occasion favorable où il lui seroit permis de risquer une explication : dans l'attente de ce moment, il crut ne pas compromettre son honneur, en employant l'artifice & le mensonge. Jusqu'à quel point la passion peut-elle nous dégrader, & que l'amour nous fait tomber dans de honteux égarements ! Bentley se remontra chez la mere de Nancy, assuré, disoit-il, du consentement paternel ; il ne borna point ses visites ; chaque instant ajoûtoit à la vivacité de sa tendresse ; & il avoit inspiré toute l'ardeur qui l'enflammoit.

Nancy cependant avoit de la peine à calmer les allarmes de sa mere, qui fatiguée enfin des délais & des prétextes supposés, déclara hautement qu'il falloit que Bentley se hâtât d'épouser sa fille, ou qu'il renonçât absolument à leur société. Cette décision qu'il étoit impossible d'éluder, fut un coup mortel pour le malheureux amant ; il avoua tout à sa maitresse, qui lui pardonna, en faveur du motif, l'imposture

dont il s'étoit appuyé ; elle fut même sa complice, en cherchant à rendre sa mère le jouet d'une espérance qui ne l'aveugloit plus ; leurs ruses furent inutiles : de nouvelles plaintes, des ordres plus précis que les premiers de ne reparaître que pour marcher à l'autel, mirent Bentley au désespoir ; subjugué par sa situation autant que par des sentimens qu'il n'étoit plus maître de contraindre, il court à son pere, tombe à ses pieds, les inonde de pleurs : — Mon pere! vous me voyez à vos genoux dans l'attitude d'un homme qui vous demanderoit la vie ; oui, c'est la vie que je viens vous demander ; j'ai commis une faute, qu'il n'est plus en ma disposition de réparer ; j'ai osé engager mon cœur, sans vous consulter... Vous seriez marié, interrompt le vieillard, d'un ton brusque & emporté ? — Non, je n'ai point contracté ces nœuds sacrés ; mais, mon pere, je brûle de les ajoûter à ceux dont l'amour me tient enchaîné pour jamais... j'aime un modèle de beauté, de vertu, d'enchantement... — Elle est riche ?

— Et mon pere, voilà le faible avantage qui lui manque; je venois.. Le père indigné, repousse son fils : — Vouloir s'associer à une fille sans bien! en concevoir seulement l'idée! sortez de ma présence; vous n'êtes pas digne de moi! — Mon pere!. — Si vous étiez mon fils, vous auriez des sentiments plus relevés. Ignorez-vous, insensé, qu'il n'y a que l'opulence qui donne de la considération? Les talents, le mérite, les graces ne font rien sans la richesse.. Tes livres ne t'ont pas appris cela, imbécile; crois-en l'expérience, le monde : ce sont là les maîtres qui nous enseignent la vérité; & où en serois-tu, si je me fusse laissé gâter la tête par des fables? Je n'avois pas un shelling; ta mere étoit laide, & d'une naissance obscure: mais elle avoit du bien; je m'étudiai à lui plaire, & devenu riche en l'épousant, je devins heureux. Le bonheur augmente à proportion de la fortune. — Ah! mon pere, vous n'avez donc pas connu le bonheur! il est si doux d'être le bienfaiteur de l'objet qu'on aime! j'aurois tant de plaisir

à venger Nancy des injustices du sort!.. —
Jargon de romans! oh! ces gens qui aiment, sont toujours des prodiges de désintéressement, de générosité!.. Mon fils, je ne vous dirai plus qu'un mot; je ne prétends point vous flatter dans votre extravagance; vous me connaissez. Je vous deshérite, si vous retournez une seule fois chez cette femme; m'entendez-vous? Je ne vous laisserai d'autre bien que ma malédiction; ne vous remontrez à mes yeux que bien déterminé à ne plus me parler de cet amour qui m'offense, & à l'oublier.

Bentley balbutia encore quelque mots étouffés dans les larmes: le vieillard inexorable sort, & l'abandonne sans pitié à son désespoir.

Quels assauts pour l'ame de l'infortuné Bentley! il ne songe pas même à combattre une passion qui lui est chere, & qui, tous les jours, prend de nouvelles forces: mais comment reverra-t-il Nancy, après l'arrêt foudroyant porté par un pere inflexible? pourra-t-il bien soutenir sa pré-

sence ? Et quelle réponse rendra-t-il à cette mere impatiente de conclure un mariage auquel les deux amans doivent renoncer ?

Il succomba sous la douleur, & essuya une violente maladie; un de ses amis étoit chargé de donner de ses nouvelles à Nancy, sans lui découvrir le principe du mal. Ses premiers moments de convalescence furent employés à saisir une occasion de la revoir; la fille & la mere le trouverent plongé dans un accablement dont elles ne soupçonnoient point la cause; quelquefois il levoit les yeux au ciel, les baissoit vers la terre, les fixoit ensuite sur Nancy, & laissoit échapper des larmes; il ne venoit plus aux heures accoutumées : un trouble continuel sembloit le poursuivre. Lorsqu'on l'interrogeoit sur l'engagement qu'il ne se pressoit point de former, alors son visage s'altéroit, il ne répondoit que par des expression vagues & mal articulées; Nancy elle-même partageoit cet embarras; une profonde mélancolie avoit fait évanouir sa

gaieté ; ce n'étoient plus la même vivacité, les mêmes agréments.

Sa mere, allarmée ſur ſon état, laſſée de promeſſes qui n'étoient ſuivies d'aucun effet, trouve le moyen de cacher ſa démarche à ſa fille : elle ſe rend un matin, chez le pere de Bentley. Introduite dans ſon appartement, elle lui demande un moment d'entretien ſecret. Le vieillard écarte ſes domeſtiques ; elle eſt frappée de l'air d'opulence qui reſpiroir dans cette maiſon, & en conçoit un fâcheux augure pour le ſujet de ſa viſite. Par quelle fatalité la richeſſe en impoſe-t-elle, ſur-tout à l'infortune ! C'eſt cette timidité qui redouble l'inſolence de l'homme opulent, & qui feroit croire que ſa ſituation eſt un des premiers avantages de la nature. Si le malheureux étoit bien convaincu qu'il y a de la grandeur à ſupporter l'indigence ſans s'avilir, il montreroit plus de dignité, & ce ſeroit le riche que ſa vûe déconcerteroit. La mere de Nancy ne connut pas cette fermeré dont elle auroit dû s'armer : elle prend un main-

tien embarraſſé, & d'une voix incertaine : Monſieur, dit-elle au vieillard dont l'arrogance augmentoit à meſure qu'elle montroit moins d'aſſurance, je ſuis la mere d'une perſonne que monſieur votre fils recherche en mariage; il prétend que c'eſt de votre conſentement.. — Ne ſeroit-ce pas par hazard d'une miſs Nancy dont il s'agiroit? — D'elle même, monſieur; ſon honnêteté, mes leçons, mes exemples, notre rang.. — Arrêtez, madame, mon fils eſt un vil impoſteur, qui ne ſe dérobera point à la punition qu'il mérite; bien loin d'approuver ſa ſottiſe, je lui ai défendu expreſſément de voir votre fille : elle n'eſt pas faite pour lui, & je ſuis étonné que vous ayez pu imaginer qu'un tel mariage ſeroit de mon goût; la fortune a mis entre nous trop de diſtance! que votre fille ſoit ſage, on pourra bien lui rendre ſervice, & l'établir : mais ſi elle s'obſtinoit à vouloir être ma bru, je ſçaurois vous faire repentir l'une & l'autre...

La malheureuſe femme piquée d'un dif-

cours aussi outrageant, veut interrompre le vieillard, & elle ne peut que verser un torrent de pleurs, & perd l'usage des sens. Revenue de son évanouissement, elle se trouve seule dans la chambre, & se hâte de sortir, le cœur percé d'un trait mortel. Arrivée à sa maison, elle cherche des yeux sa fille: on lui remet de sa part cette lettre:

« N'ayant pas la force de vous parler, » ni même de soutenir votre présence, j'ai » pris le parti de vous écrire. Le sombre » chagrin qui me dévore depuis quelques » mois, & qu'il ne m'est plus possible de » supporter, mes yeux chargés d'un nuage » éternel de larmes, tous les signes d'une » mort prochaine que j'attends avec im- » patience, devroient m'épargner la cruelle » nécessité de vous découvrir... que vais-je » dire? qu'allez-vous entendre? ne voyez- » vous pas que la plus respectable, la plus » tendre des meres est offensée? Oui, j'ai » manqué au ciel, à vous, à moi, à moi- » même: apprenez donc, ma mere, si je

» suis digne encore de prononcer ce nom
» qui faisoit tout mon bonheur, lorsque
» j'étois innocente, apprenez que je suis
» parvenue au comble des égarements. Bent-
» tley m'a trop aimée! il vous a trompée,
» en vous faisant accroire qu'il avoit la
» permission de son pere de me rechercher :
» bien loin de l'obtenir, il lui a été dé-
» fendu d'y jamais songer, de me voir ;
» de conserver seulement le souvenir de la
» malheureuse Nancy ; je ne vous ai point
» révélé cette cruelle défense ; je l'ai mê-
» me engagé à feindre, à trahir la vérité,
» à vous faire espérer ce consentement,
» qui nous sera toujours refusé ; c'est moi
» qui repoussois les remords de Bentley.
» Combien de fois a-t-il été sur le point de
» tomber à vos genoux, & de s'accuser
» d'un mensonge dont l'amour étoit la seule
» cause ! Ma mere, vous avez aimé ; mon
» pere vous étoit cher : vous sentez donc
» que c'est malgré nous que nous sommes
» coupables, & je le suis mille fois plus
» que Bentley. Ne deviez-vous pas avoir

» toute ma confiance? Vous étiez ma meil-
» leure amie; j'ai cependant outragé la
» tendresse maternelle, l'amitié, les loix;
» reprochez-moi tous les crimes; je les ai
» commis, en cachant à ma tendre mere
» une démarche, dont je ne serai peut-
» être que trop punie. Vous devez m'en-
» tendre; c'est, prosternée à vos pieds,
» & au milieu des sanglots les plus amers,
» que je vais laisser échapper ce mot: Ma
» mere, Bentley est mon époux... »

Ils sont mariés, s'écrie cette mere infortunée, en retombant dans l'évanouissement dont elle étoit à peine sortie! Oui, nous sommes liés par des nœuds éternels, que votre bénédiction ne servira qu'à rendre plus sacrés & plus indissolubles: Nancy & Bentley arrivés sur ces entrefaites, & tombés à genoux, prononcent ces dernieres paroles, en arrosant la terre de leurs larmes. Nancy couvroit de ses baisers les mains de sa mere, les serroit entre les siennes; cette malheureuse femme r'ouvre les yeux en jettant un cri. Eh! ma mere!

ne nous pardonnez vous pas, lui dit Nancy ? Bentley ajoûte : nous l'implorons, ce pardon, comme la ſeule conſolation qui puiſſe nous retenir à la vie. Songez, madame, que vous êtes ma mere, que je m'honorerai de porter le nom de votre fils. Hélas, ſeriez-vous auſſi inexorable que mon pere ?.. Je n'ai plus de pere ! — Comment avez-vous pu pouſſer la diſſimulation à ce point ? Ah ! monſieur, méritois-je de pareils procédés ? & vous, ma fille, vous avez oſé contracter un engagement clandeſtin, au mépris de l'autorité maternelle, de la confiance !.. elle m'étoit bien dûe, fille ingrate ; & à ce mot, des torrents de larmes recommencent à couler. Elle reprend, s'adreſſant à Bentley ; ſçavez-vous, monſieur, que je viens de voir votre pere, qu'il a enfoncé le poignard dans mon ſein, en me déclarant avec une dureté outrageante, qui m'a bien fait ſentir notre ſituation, que ma fille ne devoit pas penſer à recevoir l'offre de votre main ? & c'eſt en ce moment où j'expire, accablée d'humiliation & de douleur, que

vous achevez de m'aſſaſſiner!... Eh, malheureux, qu'allez-vous devenir? Elle les embraſſe tour-à-tour en pleurant avec plus d'amertume; elle continue : vous êtes mes enfants, oui, vous êtes mes enfants; je le ſens à la peine que vous me cauſez! quel ſera votre ſort? obligés de vous contraindre, de vous voir furtivement; vous, redoutant ſans ceſſe la fureur d'un pere incapable de retour, & que l'opulence a rendu intraitable, & vous, ma fille, forcée de cacher que vous êtes femme, que vous êtes mere!.. J'ai peu de temps à vivre, & je mourrai aſſurée que vous ſerez tous deux malheureux. . . .

Depuis ce moment, elle traîna une langueur qui conſumoit ſes jours. Elle vouloit faire des reproches à ſe fille, & la tendreſſe maternelle l'emportoit. Chaque fois qu'elle revoyoit Bentley, qui ne leur rendoit viſite que la nuit comme un coupable qui craint d'être découvert, c'étoient autant de criſes mortelles qu'elle reſſentoit. Elle rediſoit ſans ceſſe : ma fille, voilà

où t'ont conduite tes imprudences, une faiblesse impardonnable ! ce n'est pas la vertu qui éprouveroit ces craintes ! étois-je faite pour n'oser avouer mon gendre ?

Cette mere digne de compassion ne put résister à tant de chagrin ; elle tomba malade : sa maladie, malgré les soins de sa fille, devint dangereuse. Des affaires avoient obligé Bentley de s'éloigner pour quelques jours ; sa belle-mere le demanda inutilement. C'en est fait, dit-elle à Nancy qui redoubloit ses attentions : tous les secours que vous me donnez ne font que retarder de quelques instants une fin qui sera celle de mes maux. Nancy... c'est vous qui me faites mourir !.. mais je ne veux point vous reprocher ma mort ; je dois plutôt vous rendre graces : vous m'épargnez la douleur d'être témoin des infortunes qui vous sont réservées ; j'entrevois pour vous un enchaînement de malheurs !.. vos imprudences, votre peu de confiance dans les avis de la plus tendre des meres vous auront amenée à ce terme affreux ; vous vous ressouviendrez

ressouviendrez de moi, ma fille ! il ne sera plus tems. Un mariage formé sous de si funestes auspices, ne peut que vous précipiter dans un gouffre de chagrins inévitables. Fasse le ciel que mes pressentiments ne soient que de vaines allarmes ! je vous vois persécutée par un beau-pere, toujours plus furieux : les gens riches ne connaissent point la nature ; puissiez-vous le fléchir ! puisse votre mari ne pas démentir ses premiers sentiments ! que vos enfants, Nancy, ne vous imitent point !

Nancy, en cet endroit, penche la tête sur une des mains de sa mere, & la mouille de pleurs. Vous m'aimez, poursuit sa mere, en lui tendant les bras ; je n'en ai jamais douté : mais votre caractere fait ma perte, & elle fera la vôtre ; cette affreuse image hâte le moment qui va nous séparer ; je le sens s'approcher .. Ma fille, jamais vous n'avez été plus chere à mon cœur ; & ... je ne verrai donc point Bentley ! je ne verrai point mon gendre ! assurez-le que je meurs, en lui pardonnant ainsi qu'à vous...

en vous aimant tous deux ; Nancy, n'oubliez point une mere...

Elle ne peut continuer ; son dernier regard s'attache sur sa fille qui la voit enfin expirer, & qui elle-même est prête de suivre sa mere au tombeau ; on veut la retirer de la chambre, & lui dérober un spectacle si touchant : elle résiste à toutes les sollicitations ; elle retourne sans cesse au lit funèbre embrasser sa mere ; elle lui parle, comme si elle pouvoit encore l'entendre : — Pour prix de tant de soins, d'un amour que je méritois si peu, je vous arrache la vie ! c'est votre fille qui vous perce le sein ! voilà le fruit de mon indocilité, de mes nombreuses indiscrétions, disons, de mes égarements criminels ! Eh ! ma mort pourroit-elle les expier ? Ne me suis-je pas attiré tous les malheurs dont vous m'avez menacée ? Si un vieillard opiniâtre alloit être instruit de notre mariage, nous poursuivre, forcer son fils !.. si Bentley cessoit de m'aimer !.. & de quoi m'occupé-je, quand je devrois souhaiter de perdre une existence

qui ne peut que m'être odieuſe ? j'ai cauſé la mort à ma mere : qu'on m'enſeveliſſe à ſes côtés ; jamais, non jamais je ne m'en ſéparerai ; je l'accompagnerai dans la tombe ; ſon ſein s'ouvrira encore aux larmes de ſa fille ! (Bentley vient à paraître.) Approchez, contemplez l'effet d'un malheureux penchant ; c'eſt vous qui me privez de ma mere ! ſans vous, ſans votre fatale tendreſſe, elle vivroit encore ; je ne l'euſſe point offenſée ; vous êtes venu traverſer notre bonheur, m'enlever à tous mes devoirs, me faire oublier les droits de la nature, ceux de l'amour, de la raiſon, de la vertu... Pardonne, cher époux, pardonne, je ſuis la ſeule criminelle ; c'étoit à moi d'ouvrir les yeux, de me rendre juſtice, de ſçavoir que l'infortune doit reſter iſolée, & ne point former des nœuds .. les romprois-tu, Bentley ? Jamais, répond le mari, en courant ſe jetter à ſes pieds ; j'atteſte ici la mémoire de ta mere, le ciel même, que tu me feras toujours plus chere. — Bentley, elle eſt morte en ap-

pellant son fils ; elle désiroit expirer dans ton sein !

La douleur de Bentley égaloit celle de sa femme ; son mariage avoit conservé cependant tout le charme de l'amour, & de quels adoucissements cette passion n'est-elle pas la source ? quel soulagement ! quelle consolation pour deux personnes qui s'aiment, de pouvoir confondre leurs larmes, de gémir ensemble, de se communiquer leurs chagrins ! ces sortes de satisfactions sont étrangeres au bonheur ; la nature auroit-elle réservé pour les infortunés des plaisirs dont la jouissance est interdite aux gens heureux ?

La tendresse des deux époux devenoit tous les jours plus vive : mais Bentley se voyoit obligé d'envelopper des ombres du mystère, un engagement que le ciel avoit consacré ; cette réserve empoisonnoit ses jours d'une sombre mélancolie qu'il s'efforçoit de repousser ; il craignoit que sa femme ne s'en apperçût. Né vertueux & exact à remplir ses devoirs, il étoit dé-

chiré par un reproche intérieur : l'autorité paternelle auroit dû sceller ces nœuds auxquels il sembloit attacher tout le bonheur de sa vie ; cette faute, dont il ne se dissimuloit point l'importance, le suivoit partout ; souvent il abordoit son pere dans la résolution de se précipiter à ses pieds, & de lui tout déclarer, & il se retiroit sans avoir prononcé un seul mot qui eût nécessairement amené cet entretien. Enfin il se détermine à faire la confidence de sa situation à un de ses oncles qui l'aimoit beaucoup ; cet honnête parent se nommoit Bercley ; il avoit déjà demandé à son neveu, la raison du chagrin où il le voyoit plongé. Bercley jouissoit d'un état médiocre ; il étoit sensible, &, malgré son peu de fortune, estimé du pere de Bentley. Le jeune homme saisit l'occasion qui se présentoit, pour lui ouvrir son cœur, & se décharger, en quelque sorte, du fardeau qui lui pésoit tant ; il lui fit part de son aventure, jusqu'aux moindres détails ; dans ce récit, Bentley répandit toute son ame, la douleur de

s'être lié à l'infçu de fon pere, l'amour invariable dont il étoit pénétré pour Nancy, fon défir extrême de porter aux genoux paternels fon repentir & fes larmes; & il faifoit un portrait de fon époufe qui paraiffoit exemt de flaterie; il finiffoit par rappeller à fon oncle fa conduite paffée, qui jufqu'à ce moment avoit été irréprochable. Il demandoit pour toute grace que fa femme fût préfentée à fon pere, qu'il leur fût permis d'embraffer fes pieds, & qu'il leur accordât fon confentement & fa bénédiction, ce qu'ils préféreroient à toutes les richeffes. Bercley écoute Bentley avec cet intérêt, le partage des cœurs compatiffants; il ufa d'abord de l'autorité que lui donnoit fon titre, pour reprocher à fon neveu une démarche dont les loix & les droits du fang étoient bleffés; enfuite il fe radoucit, & lui promit de l'aider de tout fon crédit auprès de fon pere.

Bentley s'abandonna aux féductions de l'efpérance; il fit même partager à Nancy

l'eſpece d'enchantement qui l'abuſoit ſur les juſtes craintes qu'il auroit dû concevoir.

L'oncle tint parole : il ne tarda point à voir ſon frere ; il lui parla adroitement de ſon fils, & employa toute la force du ſentiment pour le toucher en faveur de cet infortuné : le vieillard fut inſenſible ; il oppoſa à tout ce que Bercley put dire, une indignation froide & réfléchie, & il reçut d'autant plus mal ſes ſollicitations, qu'il n'ignoroit point les travers auxquels s'étoit livrée Nancy ; il l'avoit vûe aux promenades, aux ſpectacles ; il ſçavoit que l'Angleterre retentiſſoit encore de ſes *ſantés* ; ſon air de coquetterie, la foule de ſes adorateurs, l'aventure du baronet, toutes les circonſtances de ſes diverſes étourderies, rien n'étoit échappé à la connaiſſance du pere de Bentley ; d'ailleurs ayant vécu, difficile conſéquemment à émouvoir, croyant peu à la vertu, & ſur-tout à celle des femmes, il ne vit dans ſon fils qu'un inſenſé, le jouet des artifices d'une coquette adroite. Il prend la plume avec un flegme plus cruel

que la colere, & adresse ce peu de mots à Bentley :

« Si vous n'aviez eu qu'un moment d'é-
» garement pour une femme qu'il étoit
» aisé de connaître, & que cette faute vous
» eût entraîné dans quelques dettes, j'eusse
» satisfait vos créanciers, & peut-être
» vous aurois-je pardonné. Vous vous-êtes
» marié sans mon aveu ; vous avez offen-
» sé les loix de la nature, la religion : je
» ne vous pardonnerai jamais. Je vous don-
» ne pour héritage à vous, à votre fem-
» me & à vos enfants ma malédiction éter-
» nelle : c'est là tout ce que vous devez
» espérer de moi. Gardez-vous de vous
» offrir à mes yeux ; & oubliez que vous
» êtes mon fils, comme j'ai déjà oublié que
» j'étois votre pere. »

Cette lettre frappa Bentley du coup le plus accablant ; il osa pourtant se flatter que le tems améneroit une réconciliation qu'il lui étoit alors impossible d'obtenir ; il loua un appartement garni pour son épouse, & deux mois après, il entreprit un second

fecond voyage pour les Echelles du Levant.

Bentley s'étoit répandu dans beaucoup de fociétés ; il n'avoit pas eu le tems de fe connaître, d'entrer dans fon cœur : la réflexion le livra tout entier à lui-même ; il fentit le trait déchirant de la jaloufie. A peine eut-il quitté fa femme, que cette paffion fourde jufqu'alors dans fon ame, y fit entendre fa voix, & manifefta fon ravage ; il fe rappella les propos défavantageux qui s'étoient tenus contre Nancy ; les connaiffances qu'il avoit recherchées, lorfqu'il étoit à Londres, fe montrerent fous un afpect qui l'allarmoit : il fçavoit que fon époufe étoit vive, enjouée, aimant la diffipation, le monde, les louanges, & il conçut des foupçons. Il faut avouer que l'imprudente Nancy fembloit tout mettre en ufage pour les juftifier ; les penfées folides qu'avoit produites la mort de fa mere s'étoient évanouies avec fon chagrin, & elle étoit retournée à fon caractere léger & inconféquent. Cette troupe d'oi-

sifs, dont l'unique emploi est de chercher à séduire les femmes, revenoit à sa toilette. En un mot, sa conduite étoit peut-être encore moins circonspecte qu'avant son mariage : aujourd'hui au bal, demain à l'opéra, portée de fêtes en fêtes, de plaisirs en plaisirs, se retirant fort tard, quelquefois demeurant plusieurs nuits sans reparaître chez elle : c'est ainsi que Nancy vivoit pendant l'absence de son mari.

Ces indiscrétions exciterent la mauvaise humeur des gens qui lui louoient son appartement. D'abord ils la prirent pour une de ces femmes qui n'ont d'autre état que le plaisir; ils imaginerent que Bentley étoit disparu sous le prétexte d'un voyage, & qu'il leur en avoit imposé, afin que Nancy fût mieux traitée & plus considérée. Cette défiance les conduisit à la recherche des preuves : ils découvrirent que celle qu'ils soupçonnoient si injustement, étoit liée à Bentley par des nœuds légitimes, qu'elle fréquentoit des femmes d'une réputation intacte & à l'abri des moindres traits de la

médiſance. La conduite de Nancy n'en étoit pas moins condamnable : toutes les apparences l'accuſoient ; ſes voiſins en penſoient & en parloient mal : ils ſe plaignirent qu'elle troubloit leur repos ; l'hôteſſe ne put retenir ſon extrême envie de lui faire des repréſentations. Le peuple ſemble, en quelque ſorte, conſolé de ſon rang inférieur, quand il croit avoir acquis le droit de juger les perſonnes qui ſont au-deſſus de lui, & de leur donner des avis ; c'eſt alors qu'il ſe rétablit dans cette égalité primitive, dont la bizarrerie & peut-être l'injuſtice des conventions l'ont fait deſcendre, & il abuſe preſque toujours de cet avantage. Il eſt vrai que Nancy s'étoit attiré cette mortification, que ſon amour-propre eut de la peine à ſupporter ; ſon hôteſſe lui remontra dans les termes les plus reſpectueux, qu'elle étoit une jeune dame ; que, tandis que ſon mari étoit allé voyager, elle avoit trop de facilité à recevoir des viſites ; elle la pria d'obſerver que le monde aimoit à cauſer, qu'il falloit enfin

qu'elle eût la complaiſance pour ſes voiſins & pour elle-même, de prêter moins au ſcandale que peu de choſe excite; elle termina cette eſpece d'exhortation aſſaiſonnée de toutes les trivialités populaires, par ſupplier madame Bentley de lui pardonner ſa liberté.

On doit s'attendre que ce diſcours fut très-mal reçu de Nancy : fiere d'une vertu qu'elle conſervoit au milieu de ce tourbillon de légéreté & de coquetterie, elle eut rejetté les conſeils du ſage le plus accrédité ; cette ſorte de leçon de la part d'une *femme du peuple*, étoit une humiliation impardonnable, un outrage ſanglant pour la ſenſibilité de Nancy : auſſi ſa réponſe fut-elle accompagnée d'indignation & de mépris : elle s'embarraſſoit fort peu des diſcours de ceux qui ne la connaiſſoient point ; elle n'établiſſoit pas la juſtice qu'on lui devoit, ſur les jugements de la *populace* & de la *vile canaille*, & elle avoit la bonté d'avertir pour ſon propre intérêt cette femme inconſidérée de ne pas donner cours

par ſon bavardage à de ſtupides calomnies ; elle mêla même le ton de la menace à l'aigreur de l'expreſſion.

Nancy n'eut pas achevé de parler, qu'elle ſe leva bruſquement, & tournant le dos à l'hôteſſe, lui ordonna avec hauteur de ſe retirer. Après avoir cédé aux mouvements de l'orgueil & du dépit, elle auroit dû écouter la voix de la raiſon ; l'aveuglement & l'impétuoſité des paſſions ont un terme dans les ames éclairées ; Nancy, malgré ſon eſprit & ſa vertu, attacha de la vanité à rejetter les conſeils de l'hôteſſe, & à lui faire voir un dédain inſolent ; elle ſe jetta même encore plus avant dans la diſſipation.

Bentley, ſatisfait de ſon voyage, revint au bout de dix mois ; il revola avec tranſport dans les bras de ſa femme ; tous ſes ſoupçons ſe diſſiperent ; il ne connaiſſoit plus que les douceurs de l'amour, quand on lui vint annoncer le congé de ſon appartement. Auſſi-tôt il veut ſçavoir de ſon épouſe quelles raiſons pouvoient lui attirer un tel procédé, ayant été exact dans

le paiement des loyers. Nancy ne donne que des réponses vagues & embarrassées; il court, fait des interrogations pressantes à l'hôtesse dont l'honnêteté combattit d'abord la mauvaise humeur; elle refuse d'éclairer Bentley sur la vraie cause de son mécontentement : il s'apperçoit de son agitation; la jalousie rentre dans son cœur; il prie, menace, conjure cette femme; elle balance quelques moments, veut feindre avec maladresse, & avoue enfin que madame voyoit trop de monde, que souvent elle restoit tard en ville, que le repos & la régularité étoient bannis de la maison depuis... N'achevez pas, femme cruelle, s'écrie Bentley, vous m'en avez dit assez... & c'est ainsi qu'on supporte mon absence! voilà le prix de tant d'amour! ah! mon pere, mon pere, vous êtes bien vengé!. écoutez-moi.. écoutez-moi.. Non, vous ne m'avez pas encore tout dit; on me trompe; on m'outrage; parlez; n'est-il pas vrai?.. ne craignez point de me montrer mon malheur, l'abîme ouvert pour m'engloutir..

& que ferois-je de la vie ? elle m'eſt en horreur ; Nancy m'a oublié, m'a trahi, m'a deshonoré. Il court au-devant de cette femme : — Enfoncez-moi le poignard dans le ſein ; vous m'avez cauſé un tourment mille fois plus horrible que la mort. Ah ! barbare, vous m'avez ôté mon repos, mon bonheur... Il la quitte avec précipitation, revient après quelques minutes, lui demande pardon de ſon emportement : — Ayez pitié d'un malheureux qui vous ſupplie de ne lui rien cacher : révélez-moi juſqu'aux plus légeres circonſtances ; vous me rendrez un ſervice eſſentiel ; c'eſt l'honneur que vous me ſauverez.. je prendrai des meſures..

Cette femme s'apperçut qu'elle avoit trop parlé ; elle cherche à raſſurer ce miſérable époux, en lui diſant que la conduite de Nancy n'étoit à condamner que ſur les apparences, qu'il n'y avoit de reproche à lui faire que par rapport à cet air de diſſipation attaché à toutes les jeunes perſonnes qui figurent dans le monde.

Cette réparation où il entroit peu d'a-

dresse, ne détruisit point les soupçons de Bentley; les traits les plus faibles de cet entretien l'avoient blessé profondément, & s'étoient arrêtés dans son cœur; il tomba tout-à-coup dans une sombre rêverie dont il ne sortit que pour engager l'hôtesse à veiller sur les moindres démarches de son épouse; il la pria de lui laisser encore l'appartement, le terme d'une année; il ajoûta qu'il étoit de la plus grande importance pour sa tranquillité & son honneur d'éclaircir les doutes qui le déchiroient; il projettoit un nouveau voyage qui ne seroit pas long; & il ne laissa pas ignorer, que sur le compte qui lui seroit rendu à son retour, il se détermineroit pour le parti qu'il devoit prendre.

Les raisons les mieux présentées, les sollicitations les plus vives, la promesse même d'une récompense honnête entrerent dans le discours de Bentley: combien nous sommes ingénieux pour découvrir des vérités, qui souvent nous sont funestes! on diroit qu'un ascendant invincible entraîne l'homme au-devant

du malheur. D'un autre côté, quoiqu'il y ait tout à la fois de la méchanceté & une imprudence criminelle à prêter l'oreille aux ſoupçons d'un mari, il arrive tous les jours qu'on regarde cette indiſcrétion comme une preuve d'honnêteté & d'attachement. D'ailleurs il eſt dans la nature des gens du peuple d'aimer à ſe rendre néceſſaires; l'idée qu'on peut avoir beſoin d'eux les enorgueillit, & leur inſpire le deſir de dominer, un des premiers mouvements du cœur humain : ces motifs, ſans compter le reſſort ſi puiſſant de l'intérêt, engagerent l'hôteſſe à ſe rendre à la propoſition de Bentley, & à lui promettre la plus exacte fidélité.

Bentley aimoit éperdument ſa femme; cette jalouſie impétueuſe qu'il faiſoit éclater hors de ſa préſence, étoit un orage bientôt calmé & diſſipé par un ſeul regard de Nancy; du moins ſçavoit-il ſe contraindre, quand il la voyoit; il craignoit qu'une explication ne lui coûtât des pleurs, & une larme de ſon épouſe le perçoit juſqu'au fond de l'ame. D'autres raiſons en-

core l'engageoient à se taire : il n'avoit que peu de jours à rester à Londres, & il ne vouloit s'occuper que du soin de plaire à une femme dont les défauts augmentoient peut-être les charmes ; la vivacité de la coquetterie ajoûte aux agréments naturels, & l'orgueil n'est pas moins intéressé que l'amour à captiver un cœur qu'on craint de laisser échapper.

Bentley avoit la force de ne point parler : mais les diverses agitations qu'il ressentoit se peignoient sur sa physionomie ; il gémissoit profondément ; quelquefois il pressoit Nancy contre son cœur, & versoit des larmes dont elle lui demandoit en vain la cause ; enfin il touche au moment de son départ. Après avoir prodigué toutes les expressions de tendresse, il s'arrête à quelques légeres remontrances. Ma chere Nancy, lui dit-il avec douceur, je suis informé que mon pere a les yeux incessamment ouverts sur notre conduite ; sa façon de penser dépend de toi ; ma fortune est dans tes mains ; il se réglera sur les impressions que le monde

prendra en ta faveur, ou qui te feront contraires; s'il n'a rien à te reprocher, comme je n'en doute point, non, je n'en doute point, pourfuit-il, en regardant fa femme attentivement, mon pere me rend alors fon amitié, & je n'aurai plus befoin d'aller chercher des richeffes qui m'ôtent le plaifir de vivre près de tout ce que j'aime; nous ferons unis dès cet inftant, pour ne plus nous féparer.

Ces dernieres paroles étoient accompagnées d'un trouble que Bentley n'étoit plus maître de diffimuler. Que voulez-vous dire, interrompt Nancy? voilà déjà plufieurs fois que vos entretiens reviennent fur ma conduite; auriez-vous des foupçons? En achevant ces mots, elle examine fon mari dont l'embarras augmentoit: — Oui, vous doutez .. vous doutez de mon cœur .. Bentley fe jette à fes pieds: — Tous mes tourments te font connus. Il y a plus de deux mois que les furies me déchirent. Nancy, aurois-tu ceffé de m'aimer? aurois-tu trahi l'époux, l'amant le plus fenfible? Non, cela ne fe peut.

Il lui fait part des plaintes de l'hôteſſe. Nancy n'eut pas de peine à ſe juſtifier. Elle étoit innocente ; elle étoit belle ; des pleurs couloient de ſes yeux ; ſon époux l'adoroit : — Eſt-ce Bentley qui me ſoupçonne, qui m'accuſe ? Ne peut-on voir la ſociété & conſerver ſa vertu ? faut-il aller s'enſevelir dans un déſert ? je ſuis prête d'y courir. — Je crois... je ſuis aſſuré que tu m'aimes... Eh ! pourrois-tu ne pas m'aimer, ma divine Nancy ? je ne reſpire que pour toi ſeule ; c'eſt pour toi que je m'arrache au plaiſir de paſſer ma vie à tes pieds, que je m'expoſe à d'éternels dangers, que peut-être je riſque de ne plus te revoir .. Ne plus te revoir !. écartons cette horrible image ; livrons-nous au doux preſſentiment qui m'anime ; je reverrai ma Nancy attachée à des devoirs ſacrés, m'aimant toujours, le modèle des épouſes .. Femme adorable, ce n'eſt point aſſez d'être vertueuſe à ſes propres regards : il faut qu'une ame pure ſe décèle aux yeux d'autrui ; c'eſt un ruiſſeau dont il ne ſuffit pas que les eaux ſoient

ſalutaires : elles doivent encore réunir la clarté à leurs qualités bienfaiſantes. Nancy, une conſcience irréprochable ne ſe contente point de ſon ſeul témoignage.

Bentley fut bientôt raſſuré; il promit de fermer l'oreille à des propos injurieux : l'un & l'autre s'accorderent à regarder l'hôteſſe comme un vil organe de calomnie. Les ſerments d'un amour éternel, les careſſes les plus tendres ſcellerent les adieux des deux époux : Bentley partit enfin, plus épris que jamais, bien perſuadé qu'il étoit guéri pour la vie de ces ſoupçons jaloux qui avoient fait ſon ſupplice, & plein de l'impatience de revoler dans les bras d'une femme chérie, dont il ne ſe ſépareroit plus.

Nancy, veuve, pour ainſi dire, une ſeconde fois, ſe trouva enceinte; elle eut le malheur de faire une chûte, & elle accoucha avant terme : l'enfant qu'elle mit au monde ne ſouffrit point de cet accident. Il étoit de toute néceſſité qu'elle changeât de façon de vivre; les veilles & les

bals furent interrompus. Livrée à elle-même, la mélancolie s'empara de son ame : le dernier entretien de son mari y étoit resté gravé profondément ; elle le voyoit susceptible de toutes les fureurs de la jalousie, & facile à céder aux plus injustes défiances ; la naissance de son nouvel enfant l'allarmoit ; les circonstances n'étoient pas favorables à la vérité ; cependant son penchant, qu'elle ne pouvoit subjuguer, la ramenoit toujours à des démarches inconséquentes : on en verra bientôt un trop malheureux exemple.

Elle se rencontra par hazard au spectacle, à côté d'une dame qu'elle voyoit pour la premiere fois ; elle se lierent de conversation, se plurent mutuellement, & conçurent un extrême desir de se connaître. La dame fit les premieres avances : elle vint chez Nancy, qui, à son tour, sans se procurer aucune autre information que celle de la demeure de l'inconnue, s'empressa de lui rendre visite.

L'épouse de Bentley, avec de l'esprit &

de la vertu, éclairée par ſa propre expérience ſur les ſentiments inquiets de ſon mari, pouvoit-elle commettre une imprudence auſſi groſſiere ? ne ſçavoit-elle pas quelle infinité de dangers eſt attachée aux liaiſons ; qu'une ſeule, formée indiſcrétement, ſuffit pour imprimer une tache flétriſſante à la vie la plus irréprochable ; que le public ne juge que ſur les apparences, & que cherchant rarement à ſe déſabuſer, il aime mieux condamner qu'abſoudre? Tel eſt le dégré de la malice humaine ! c'eſt toujours à regret qu'elle donne des éloges, & elle goûte à longs traits le plaiſir de déprimer & de médire. L'envie ſeroit-il un vice adhérent à notre nature ? ou le défaut de réflexion qu'entraîne néceſſairement l'abus de la ſociété, nous empêcheroit il de ſentir juſqu'à quel point nous ſommes injuſtes & méchants ?

Cette nouvelle connaiſſance de Nancy s'appelloit miſtriſs Belton ; elle étoit veuve d'un officier mort à la Caroline ; cette femme, belle encore, & dont l'artifice ſur-

passoit de beaucoup les agréments, avoit imaginé de corriger sa mauvaise fortune, sans compromettre, s'il étoit possible, sa réputation. Quelque soin pourtant qu'elle prît de les cacher, ses intrigues commençoient à faire du bruit; on recherchoit la source de cette aisance qu'elle avoit la maladresse d'afficher; on n'ignoroit point que son mari l'avoit laissée sans bien, & il n'est personne qui ne doive à la société un compte qu'elle se fait même rendre assez durement: l'air de mystère l'offense, & elle se venge souvent, en jugeant mal des moyens qu'on veut dérober à sa curiosité. Ce n'est pas qu'elle se méprît dans sa façon de penser sur mistriss Belton; on n'avoit d'ailleurs que des doutes: & c'est assez pour éloigner une femme sensible à l'honneur: rien ne pouvoit excuser Nancy aux yeux les plus indulgens.

Elles passoient des journées ensemble. Nancy, comme il arrive à la plupart des jeunes personnes qui sont toutes de feu dans les premiers moments d'une liaison, n'avoit

n'avoit pas manqué d'accorder une confiance sans réserve à son amie. Mistriss Belton, bien différente, à qui les années avoient donné de la dissimulation & de l'adresse, s'étoit acquittée par de fausses confidences : il n'appartient qu'à l'honnêteté & à la vertu d'avoir cette franchise & cette effusion d'ame dont le vice sçait presque toujours tirer avantage. Elle connut aisément que Nancy aimoit le monde, la dissipation, la parure, & elle forma le détestable projet de sa ruine.

La maison de cette femme étoit à peu de distance du parc de St James; l'épouse de Bentley, par une suite de sa malheureuse destinée, se trouva placée près d'une des fenêtres; une compagnie des gardes à cheval vint à passer dans la rue; elle crut qu'ils annonçoient la présence des princes de la famille royale: elle courut à la fenêtre; quelqu'un détourna la tête pour regarder de ce côté, & laissa, après avoir considéré quelque tems Nancy, échapper un signe d'indignation. Quelle aventure mortifiante pour une femme esti-

mable ! elle avoit cru démêler les traits du pere de ſon mari, & elle ne s'étoit point trompée. C'étoit en effet lui-même. Il n'héſitoit plus ſur le deshonneur de ſon fils, puiſqu'il voyoit ſa bru en ſociété avec miſtriſs Belton, dont il penſoit beaucoup de mal. Nancy fut pénétrée de douleur : elle ne pouvoit approfondir la cauſe de cette eſpece d'inſulte ; ſes yeux ne furent pas long-tems à ſe deſſiller.

Son amie la preſſe de venir ſouper chez elle avec un de ſes parents, nouvellement arrivé des iſles anglaiſes : elle a la faibleſſe d'accepter l'invitation. Ce prétendu parent, qu'on nommoit le chevalier Blomſtock, ne tarda point à laiſſer voir que Nancy l'intéreſſoit vivement ; il ſe récria ſur ſa beauté, & ſur le bonheur du mortel qui ſeroit aimé d'une pareille femme ; Nancy crut d'abord que c'étoient des propos de ſimple galanterie : elle ſe contenta de répondre en rougiſſant. Les compliments devinrent plus animés ; elle s'apperçut que miſtriſs Belton traitoit Blomſtock avec des attentions & un reſ-

pect qu'on ne témoigne pas ordinairement à des parents ou à des égaux. Les transports de l'étranger augmentent : l'épouse de Bentley prend alors le ton qui lui convenoit : elle oppose cette hauteur de la vertu qui souvent étonne & déconcerte l'audace. Le chevalier cependant, loin de se rebuter, annonçoit de la hardiesse dans ses desirs; Nancy se lève, en lançant un regard de colere à son indigne amie : — Madame, votre parent ignore-t-il qui je suis? laissez-moi sortir, & vous quitter pour jamais.. Aussi-tôt elle fait un mouvement pour se retirer. Mistriss Belton veut l'arrêter par le bras. — Il est inutile, madame, de vous efforcer de me retenir; mes yeux sont ouverts; je vois trop avec qui je suis. Avec l'homme d'Angleterre qui vous aime le plus, s'écrie le chevalier en se précipitant à ses pieds; connaissez-moi, madame, ce n'est point Blomstock qui attend à vos genoux l'arrêt de sa destinée : c'est le lord P***... Le lord P***, interrompt Nancy, en poussant un cri! quoi! mylord, c'est vous qui

jouiſſez de la réputation du plus honnête homme, & qui oſez en venir à ces extrêmités avec une femme qui méritoit quelque conſidération! Mylord, relevez-vous, & ſouffrez que j'aille expirer loin de vos yeux... un tel affront...

Nancy n'en peut dire davantage; elle tombe ſur un ſiége, étouffée dans les ſanglots & dans les larmes; mylord étoit toujours à ſes pieds: — C'eſt mon pardon qu'en ce moment j'implore. Je voudrois réparer ma faute aux dépens de mes jours mêmes, divine Nancy, croyez que je ſçais reſpecter la vertu.. Ce n'eſt pas-là ce qu'on m'avoit dit; on nous a joués tous les deux. Il s'adreſſe à miſtriſs Belton : je trouverai le moyen de vous punir; & vous, madame, pourſuit-il, ſe tournant vers la femme de Bentley, permettez que je vous donne la main, & que je vous ramène chez vous : hâtons-nous de quitter cette odieuſe maiſon.

Nancy, égarée de douleur, mourante, ne ſachant où elle portoit ſes pas, ſe laiſſa conduire par le lord, qui lui découvrit toutes

lés particularités du complot de l'infame Belton ; elle avoit peint ſon amie ſous les traits d'une conquête facile ; mylord P*** en étoit depuis long-tems éperduement amoureux, & cette Belton lui avoit fait accroire qu'en une ſeule entrevue il ſeroit amant heureux. Nancy apprit dans cette converſation quelle étoit cette intrigante, qu'elle avoit cauſé la ruine de pluſieurs jeunes perſonnes ; c'étoit chez elle que les premiers de Londres venoient concerter la perte de l'innocence & de la beauté. Madame, dit mylord, en prenant congé de Nancy, je vous ai révélé un ſentiment que je ne vous promets pas d'étouffer ; hélas ! laiſſez-moi le plaiſir de le conſerver au fond de mon cœur ; c'eſt le ſeul bonheur que je goûterai : mais il ne vous offenſera point, je vous en donne ma parole. Non, jamais mon amour n'éclatera : il n'y aura que mon eſtime & mon reſpect pour votre vertu qui ſe feront voir ; ſi vous, ou votre mari aviez beſoin des graces de la cour, parlez, je puis vous y rendre ſer-

vice, & je saisirai l'occasion avec transport. Adieu, madame; je n'ignore point ce que mon devoir & le vôtre m'imposent. Je me bannis pour toujours de votre présence, & vous ne m'en serez pas moins chere.. Ne craignez plus d'être exposée aux piéges de mistriss Belton.

Nancy ne revenoit point de son trouble: rendue un peu au calme, elle éprouva un nouveau saisissement; elle frémit à l'aspect du péril qu'elle avoit couru. Voilà donc, s'écrie-t-elle, l'abîme où m'avoient fait tomber mes indiscrétions, mes imprudences, mon fol amour pour la société! j'ai touché au moment du deshonneur, de l'opprobre, moi, l'épouse de Bentley, qui l'aime si tendrement, qui suis mere!..

Son cœur se déchiroit à ces mots, & elle éprouvoit une espece d'anéantissement. Elle reprend:

Est-il possible qu'il existe des monstres semblables à cette indigne Belton? abuser à ce point de ma franchise, de l'amitié! & de quel front aurois-je pu aborder mon

mari? la terre auroit-elle eu des gouffres assez profonds pour me cacher? il ne m'auroit jamais revue; j'eusse expiré de mille morts. Malheureux enfant! quelle auroit été ta destinée? une femme peut-elle vivre & avoir à rougir?. C'en est fait, je ne verrai plus ce monde abominable; je renonce à toute société.. La cause de cette marque d'indignation de mon beau-pere est découverte : oh! je n'en sçaurois douter; il m'a vûe avec cette détestable femme; il me juge coupable : tel est le fruit des liaisons faites imprudemment! Malheureuse! comment me justifier auprès de ce vieillard qui me hait, qui me méprise?. & si Bentley alloit me soupçonner, croire que je lui ai manqué!

Cette femme si digne de pitié, ne pouvoit supporter le souvenir de sa faute; sa conduite changea entiérement; son appartement étoit devenu une retraite isolée; son fils attachoit tous ses soins. Elle l'alaitoit, & il prenoit des forces au point qu'on ne pouvoit plus distinguer qu'il étoit

né avant terme; chaque regard que sa mere arrêtoit sur lui, étoit chargé de larmes. Elle attendoit son mari avec impatience; & elle craignoit en même-tems de le revoir. Après bien des projets & des irrésolutions, elle se détermina à lui cacher l'âge de son enfant: il avoit six mois, quand son pere revint de son voyage.

Nancy reçut son époux avec des transports de joie & de tendresse, mêlés d'un embarras qu'elle ne pouvoit dissimuler: Bentley s'en apperçoit. — Qu'as-tu, ma chere Nancy? qui peut troubler notre bonheur? je ne te vois point cette sérénité qui accompagne les plaisirs purs & innocents; un secret frémissement t'agite! tu sembles repousser mes embrassements! tu fuis mes regards! tu me caches des larmes! Nancy! Nancy!.

Elle tombe en pleurant dans le sein de son époux dont le cœur alloit se r'ouvrir aux fureurs de la jalousie: les caresses d'une belle femme éloignent la défiance & les soupçons. Bentley donne ensuite mille

baisers

baiſers à l'enfant : la vûe de cette touchante créature l'attendrit, le charme ; il deſire plus que jamais une réconciliation avec ſon pere ; ayant appris à ſon retour qu'il étoit dangereuſement malade, il conçut le projet d'aller ſe jetter à ſes genoux, & il promit à ſa femme qu'il reviendroit ſouper.

Bentley, au milieu de ſes careſſes, avoit demandé l'âge de ſon fils : ſa femme s'étoit empreſſée d'éluder la queſtion ; en ſortant, il apperçoit l'hôteſſe qui lui fait ſigne d'approcher. Il avoit promis à ſon épouſe de ne plus reparler à cette femme, & d'éviter même les occaſions de la voir. Un mouvement de jalouſie s'empare de lui : il ne ſe ſouvient plus de la parole donnée à Nancy ; il cede au déſir curieux qui le preſſe : il entre dans la chambre de l'hôteſſe. Elle court fermer la porte avec précaution ; une inquiétude dévorante ſaiſit Bentley.

Cette femme revient à lui d'un air myſtérieux ; elle commence par lui rappeller le ſoin dont il l'avoit chargée : nouveaux coups de poignard pour un cœur

enflammé de jalousie ; elle ajoûte que c'étoit contre son gré qu'elle avoit accepté une commission si délicate, que c'étoit par ses sollicitations, ses prieres, par son ordre exprès, qu'elle avoit entrepris de l'éclairer. Bentley souffroit mille supplices. Parlez donc, lui dit-il, parlez ; arrachez-moi le cœur.. Ma femme.. ma femme.. — Je suis fâchée, monsieur, de ce que je vais vous réveler : mais vous êtes un galant homme. — Poursuivez ; suis-je outragé ? — Mon honneur me défend de vous cacher la moindre circonstance. — Instruisez-moi, instruisez-moi de tout..— Votre fils..— Eh bien!. mon fils..— J'ai bien du regret de vous causer ce chagrin..il n'est point venu à terme.

Un coup de tonnerre avoit écrasé Bentley ; il tombe sur une chaise, en levant les mains au ciel, & sans avoir la force de s'exprimer. J'ai voulu, continue l'hôtesse, examiner de près cet enfant, & madame m'en a toujours écartée avec une hauteur insultante. — Bentley reste quelques moments dans l'accablement ; il releve la tête,

& prononce ces mots d'un ton ténébreux : il ne feroit point mon fils ! Il se promène avec fureur dans la chambre. — Craignez de m'approcher ; je ne me connais point... je vous ferois ressentir... vous avez fait, barbare, le tourment de ma vie... Cet enfant ne feroit point mon fils !... & voilà pourquoi on ne m'a jamais répondu sur l'âge de cette odieuse créature !.. & encore on est accouru avec des caresses... des caresses perfides, le porter dans mon sein, ce monument de mon opprobre... de ton infidelité, de ton ingratitude !. Ah ! tu vas expirer de ma main, femme trop coupable ! je vais t'immoler toi, toi, & ce fruit exécrable de ta trahison, de ton crime atroce... tous deux.. je m'enivrerai de votre sang ; je me rassasierai de ce spectacle.

Il fait quelques pas pour retourner à l'appartement de son épouse : l'hôtesse s'efforce de le retenir ; il rentre, & retombe mourant & noyé dans les larmes. — Tu pleures, malheureux ! tu n'as point la force de te venger !.. & on a bien eû celle de te

couvrit d'ignominie... Après un moment, il reprend; laissons, abandonnons cette victime à la honte, aux remords, aux remords qui prendront ma défense .. qui serviront ma rage .. qui sans cesse lui présenteront & son crime .. & mon amour .. Allons trouver mon pere; il sçaura tous mes maux; je suis assez puni; il me pardonnera; il me rendra sa tendresse .. & celle de Nancy!.. Voilà les effets de sa malédiction..

Il tourne ses pas, dans ce désordre, vers la demeure de son pere; il apperçoit de l'agitation; il monte avec empressement. Quel objet pour les regards de Bentley! son pere étendu sur le lit de mort, & entouré de sa famille; il venoit de rendre les derniers soupirs. Mon pere, s'écrie Bentley! Oui, répond un de ses freres, c'est votre mariage insensé qui a précipité sa fin; ses dernieres paroles ont été pour vous donner des preuves de sa colere. — Mon pere est mort avec des sentiments de haine contre son malheureux fils! — Il vous a deshérité. — Que me parlez-vous de bien,

l'héritage? Je venois ... je venois embrasser les genoux paternels, redemander sa tendresse, mourir à ses pieds... Freres dénaturés, je ne veux rien de vous, disputez-vous la fortune de mon pere; souffrez seulement que j'expire ici, dans cette maison qui m'a vû naître, où j'étois heureux... Ah! mon pere!

Il court à son lit; Bercley, cet oncle à qui il avoit été toujours cher, l'arrête, le prend dans ses bras, lui parle avec bonté, s'efforce de le consoler. On lit le testament; Bentley, loin d'en entendre un mot, n'étoit rempli que du rapport cruel dont l'hôtesse lui avoit percé le cœur; il se voyoit le jouet d'une femme méprisable qui l'avoit enlevé à sa famille, à sa fortune, à son honneur; il touchoit le linceul qui pour jamais alloit envelopper celui à qui il devoit la vie, qui l'avoit élevé; & qu'il avoit offensé par un engagement ignominieux. De quels traits à la fois il étoit frappé! il ne sortit de sa létargie mortelle que lorsqu'on eut cessé de lire. Ber-

cley imagina que l'accablement où il voyoit son neveu, étoit produit par ce qu'il venoit d'apprendre; son pere ne lui laissoit qu'une guinée pour sa légitime : cet honnêteparent l'entraîne dans la chambre voisine. Mon ami, lui dit-il, ne t'afflige pas; j'ai peu de chose : mais si tu avois quelque besoin, tout ce que j'ai est à toi. — Eh! mon oncle, je n'ai besoin que de mourir; ce n'est pas l'héritage de mon pere que je regrette : je vous l'ai dit, c'est sa tendresse; il me l'auroit rendue; il auroit eu pitié de ma situation; je lui eusse confié tous mes chagrins. — La conduite de votre femme. — La conduite de ma femme.. — N'a fait que l'irriter de jour en jour; son deshonneur est public. — Que dites-vous? — Tout Londres l'a vue liée de société avec une femme perdue de réputation, & .. mon cher neveu, il ne faut rien vous cacher. — Non .. ne me cachez rien .. ne me cachez rien ... que je sçache ... que je meure mille fois. — Cette intrigante qu'on nomme mistriss Belton, & qui a raconté elle-même

l'aventure, prétend qu'il s'est donné chez elle des rendez-vous, que le lord P***... — N'achevez pas, mon oncle, je sçais tout; je vois tout ... je ne suis plus surpris que cet enfant odieux ... & je l'ai tenu dans mon sein! en voilà assez ... en voilà assez!

Un torrent de larmes lui coupe la parole; il reprend avec fureur: tous mes malheurs vous sont connus; oui, j'ai désobéi à mon pere; j'ai formé, sans son aveu, des nœuds qui me lient à la perfidie, au crime; j'ai tout fait pour une femme que j'adorois, que j'idolâtrois; je n'imaginois d'autre bonheur que d'attacher ses regards, d'être à ses pieds ... elle mourra. J'anéantirai les deux témoignages de mon opprobre .. Ah! mon oncle, avois-je mérité ces coups? — Écoutez-moi, Bentley: ne retournez point auprès de Nancy, & acceptez un appartement dans ma maison; je prendrai des mesures avec votre femme, & je l'engagerai à solliciter elle-même une séparation.. — Une séparation! ce n'est pas là ce qui me vengera: il faut

que le poiſon le plus violent coule dans ſes veines ... que ce ſoit moi-même qui lui préſente le breuvage de mort... Elle ne ſeroit pas aſſez punie! c'eſt ſon cœur, c'eſt ce cœur que j'adorois, où je veux enfoncer mille poignards, que je veux déchirer de mes propres mains...

Bentley n'a pas prononcé ces paroles; qu'il tombe ſans connaiſſance dans les bras de ſon parent. Il revient à la vie, pour dire d'une voix touchante : mais, mon oncle, ſi elle n'étoit point coupable!.. vous la verrez; vous ne pourrez croire qu'on ſoit auſſi criminelle avec tant de charmes; ſa tendreſſe étoit ſi naïve, ſi ingénue!.. Vous me dites que le lord P***... Ah! il n'eſt que trop vrai; elle ne m'aimoit point; elle en aimoit un autre! un autre avoit le cœur de Nancy!

Cette idée replongeoit le malheureux Bentley dans l'accablement. Il faut l'oublier, s'écrioit-il après quelques moments de ſilence... eh! comment l'oublier? ſon image eſt là, dans mon cœur, qui me dé-

chire... Allez, mon oncle, je me repose de tout sur votre amitié, sur votre compassion; décidez de son sort, du mien .. une séparation, ma mort, tout ce que vous voudrez...

Il court après Bercley : — Elle mérite tous les supplices ; elle n'éprouvera point les tourments qu'elle me fait souffrir : mais, en perdant le nom de mon épouse, qu'il lui reste assez de fortune pour vivre à l'abri de l'indigence... Mon oncle, adoucissez le plus que vous pourrez le coup que nous allons lui porter ; dites-lui... que je l'aimois... Ah ! faut-il qu'elle m'ait trahi ? vous ne me reverrez plus ! je vais expirer ! comment soutenir de pareils revers ?

Bercley entraîne son neveu chez lui : il passoit de la profonde douleur à tout l'emportement du désespoir ; il pressoit son oncle d'aller voir sa femme ; il le conjuroit de rester. Jamais la nature humaine luttant contre le malheur, & livrée à tous les assauts, n'avoit offert un spectacle plus déplorable.

Nancy étoit loin de prévoir son affreuse destinée; elle attendoit son mari avec toute la sécurité de la vertu, & la vive impatience de l'amour ; elle s'étoit donnée elle-même la peine de parer son fils, dans le dessein de procurer à Bentley un spectacle agréable. En effet, est-il pour les regards paternels un objet plus flatteur, plus intéressant qu'un jeune enfant, qui paraissant distinguer l'auteur de ses jours, lui sourit avec cette naïveté, la grace du premier âge, lui tend ses bras innocents pour le caresser, & semble lui témoigner sa reconnaissance? Nancy se disoit : que j'aurai de plaisir à voir Bentley embrasser ce cher enfant, & le trouver aimable! Elle avoit même orné de fleurs la chambre où ils devoient souper; elle comptoit les heures, les moments, les minutes. Son ame, en quelque sorte, s'élançoit au-devant de son époux; elle s'imaginoit l'entendre, le voir.

Bentley, après avoir roulé dans sa tête une infinité de projets différents, prend la résolution d'écrire à Nancy; il commence

vingt lettres qu'il met en morceaux; enfin il y en a une d'achevée au milieu de tous les orages des passions, & Bentley en charge un exprès, avec ordre de la remettre dens les mains propres de son épouse.

L'agitation de Nancy augmentoit : elle ne sçavoit sur quelle crainte se fixer; les instants s'écouloient; son mari n'arrivoit point. On heurte : elle vole à la porte, tendant les bras à Bentley, qu'elle croyoit appercevoir, & qu'elle cherche encore des yeux, quand un domestique lui rend une lettre de la part de son époux, & se retire aussi-tôt, en ajoûtant qu'on n'attendoit point de réponse. Nancy n'écoutoit rien; ses mains s'étoient jettées avec précipitation sur cet écrit; elle ouvre, saisie de trouble, & lit ces mots :

« Par où commencerai-je; femme indi» gne de mon amour? par t'envoyer toutes » les malédictions qu'une juste fureur peut » imaginer. Que tous les supplices, l'enfer, » que l'enfer entre dans ton cœur! le mien,

» barbare, eſt ouvert à toutes les furies ;
» tu le déchires comme un vautour achar-
» né ſur ſa proie. Repais-toi de mes tour-
» ments ; bois mes larmes : tu as outragé,
» tu as aſſaſſiné l'homme qui t'adoroit le
» plus. Tout eſt découvert : la véritable
» naiſſance de ton enfant, de cet enfant
» odieux, tes liaiſons avec cette infâme Bel-
» ton, ta perfidie, ton amour... ton amour !
» ah ! femme criminelle, c'eſt donc le lord
» P*** qui a donné le jour à cette déteſta-
» ble créature, que tu m'as fait embraſſer !
» Monſtre de trahiſon ! ajoûter l'outrage à
» l'infidélité, à l'impoſture ! ſe rire de ma
» crédulité, m'accabler de fauſſes careſſes !..
» je voulois, malheureuſe, aller t'arracher
» une vie ſouillée de tant de crimes : mais
» la mort ſeroit pour toi une grace que je
» ne t'accorderai point : non, je ne te l'ac-
» corderai point. Que ta honte & ta dou-
» leur ſoient éternelles ! vis pour mourir
» continuellement ; aies toujours devant
» les yeux l'image d'un époux... Ingrate !
» combien tu lui étois cher ! combien il

» t'aimoit ! Ah ! Nancy, Nancy !.. n'espere
» point de pitié de moi ; renonce à porter
» le nom de ma femme, ce nom que tu as
» tant deshonoré. Va, quelques maux que
» tu souffres, tu seras moins à plaindre
» qu'un infortuné qui ne tient plus à rien
» dans l'univers. Que n'ai-je la force de
» t'arracher de mon cœur ! Cruelle ! tous
» mes efforts sont vains ; je le sens trop !
» tu y seras jusqu'à mon dernier soupir....
» Tu ne me reverras plus. Adieu, adieu ;
» je t'abandonne à tes remords, si tu en
» es encore susceptible. »

Nancy demeure immobile, accablée, confondue ; elle ne prononce pas un mot : c'est le silence effrayant de la grande douleur ; le sommeil fuit de ses yeux, & elle ne devoit plus le goûter ; elle avoit ses regards sans cesse attachés sur son enfant qui étoit auprès d'elle. De tems en tems il lui échappoit de ces larmes brûlantes qui sillonnent les joues, & semblent y graver les traits de la mort ; pour comble de tourment, elle ignoroit ce qu'étoit devenu

Bentley, & quand elle auroit pu le voir, auroit-elle espéré de faire éclater son innocence? elle refusa toute espece de nourriture; lorsqu'on vouloit l'approcher, elle faisoit signe de la main qu'on l'abandonnât à elle-même; ce ravage subit dans ses sens est suivi d'une fievre violente qu'elle communique à son fils.

Il y avoit plus de huit jours que Bentley étoit éloigné de ces deux créatures si malheureuses. Son parent avoit engagé un de ses amis à l'emmener à sa campagne située environ à quarante mille de Londres. Pendant son voyage, Bercley s'étoit chargé de faire accepter à Nancy la séparation convenue avec son neveu.

Il se rend chez elle dans ce dessein, demande à lui parler, dit même le sujet qui l'amène. Vous n'executerez point ce projet barbare, s'écrie l'hôtesse éplorée en se jettant à ses pieds, & lui tendant les bras; monsieur, ayez l'humanité de faire avertir monsieur Bentley; qu'il vienne, qu'il accoure: vous sauverez les jours de cette

pauvre dame ; peut-être n'a-t-elle plus qu'un instant à vivre. Ah ! monsieur, c'est la meilleure action que vous puissiez faire ; que son mari l'entende : elle est en état de se justifier ; oui, elle est innocente. C'est moi, malheureuse, qui par de coupables indiscrétions, ai causé tous ses maux ! je suis pénétrée de son sort. C'est la vertu même, poursuit-elle en fondant en larmes, & je l'ai soupçonnée ! je l'ai accusée ! vous la verrez, monsieur ; vous allez avoir le cœur déchiré ; mais... madame (en entrant dans la chambre, & s'adressant à Nancy) prenez courage ; voici l'oncle de monsieur Bentley.

Cette infortunée étoit expirante dans son lit, serrant contre son sein son enfant mourant : elle lève la tête, & comme si elle revenoit à la vie :— Monsieur Bentley.. où est-il ? — Je suis son oncle, madame, & je venois...

Il ne peut achever ; il est saisi de compassion, & a de la peine à retenir ses pleurs ; il s'assied à ses côtés ; enfin ménageant la

ſituation de cette femme ſi à plaindre, il l'inſtruit de ce qui a pu exciter la jalouſie de ſon neveu ; il lui parle de ſon enfant, de miſtriſs Belton, du lord P*** : Nancy ranime ſa voix éteinte, interrompue par des ſanglots, & ſe juſtifie aux yeux de Bercley d'une façon ſi touchante, ſi évidente, que lui-même il promet d'être ſon médiateur auprès de ſon mari ; il reſſent le plus vif attendiſſement ; il pleure avec elle.

Nancy termine cette converſation en diſant à Bercley d'un ton pénétrant : je meurs moins mécontente, monſieur : car Dieu m'exauce : j'approche du terme de mes malheurs, puiſque j'ai pu vous convaincre de mon innocence, & que vous prendrez la peine de me protéger auprès de monſieur votre neveu : laiſſez-moi le nommer encore mon époux ; du moins vous défendrez ma mémoire.. Si je pouvois le voir avant que de quitter la vie, je lui demanderois grace pour ce miſérable enfant... qui lui rappelleroit quelquefois ſa mere !..

monſieur,

monsieur, je ne suis point coupable ; je n'ai commis que des imprudences.

Là ses sanglots éclatent; elle est suffoquée par une abondance de larmes ; elle embrasse avec transport son fils : quels nouveaux coups la frappent ! — Que vois-je? monsieur... secourez-moi... mon fils... il expire... cher enfant !..

Elle se précipite sur lui avec des cris ; colle sa bouche sur sa bouche glacée ; on diroit que cette malheureuse mere veut lui donner son ame ; elle déploye toutes les fureurs de l'amour maternel. Bercley ne peut soutenir ce tableau de désolation ; il sort en versant un torrent de larmes, & en recommandant fortement Nancy à l'hôtesse ; il ajoûte qu'il court chercher son neveu à la campagne, & le ramener dans le sein de son épouse.

Nancy étoit tombée dans un évanouissement qui allarma pour ses jours ; l'hôtesse profite de la circonstance pour lui retirer cet enfant dont l'aspect ne pouvoit qu'irriter sa douleur. — Vous ne m'enleverez point

mon enfant; vous ne m'enleverez point mon enfant! il reſtera à mes côtés... dans mon ſein, juſqu'au moment qui nous réunira tous deux.

Elle le couvre de baiſers & de pleurs; elle continue :

Il n'eſt donc plus! il n'eſt plus!.. il eſt heureux ! il a peu vécu; je vais bientôt le rejoindre... mais je ne vois point ce généreux parent de mon mari... hélas! tout m'abandonne, tout! Il n'y a que vous, dit-elle à l'hôteſſe en lui préſentant la main, vous ſeule ſur la terre, qui aurez la complaiſance de me rendre les derniers devoirs... Ayez ſoin, je vous prie, que l'on mette après ma mort mon enfant dans mon cercueil... qu'on le mette dans mes bras... — Ah! madame, écartez ces idées affligeantes; eſpérez tout du ciel : monſieur Bentley va venir; ſon oncle qui eſt ſi touché de votre état, ne vous a quittée que pour l'aller chercher; conſolez-vous : on vous rendra juſtice. — Il n'eſt plus tems. C'eſt de Dieu ſeul que j'attends cette juſtice, que les hom-

mes m'ont refusée... Je ne verrai plus mon mari... Non, je ne le verrai plus; son oncle ne lui dira point tout ce qu'il m'a fait souffrir... O mon Dieu! ai-je bien mérité tant d'infortunes? Je veux lui écrire...; qu'on lui porte vîte ma lettre... Ah! s'il pouvoit arriver avant que je meure... si je pouvois encore lui dire combien il m'est cher!

L'hôtesse soutenoit dans ses bras cette femme si malheureuse, qui vingt fois quittoit la plume, & la reprenoit en levant les yeux au ciel, & les reportant sur le papier imbibé de ses larmes. Enfin, après bien des efforts, cet écrit est achevé, & envoyé à Bercley pour être remis à son neveu. Cette lettre étoit conçue en ces termes:

« J'ai tout appris. Les apparences ont » été contre moi, & c'est tout ce que j'ai » à me reprocher. Votre oncle vous con- » fiera des détails qui ne vous laisseront » rien à desirer pour ma justification. Je ne » veux, je ne puis vous parler que de mon

» amour ; je ne vous ai jamais offensé ;
» non, jamais. Je vous ai toujours aimé,
» & vous me faites mourir ! je vous par-
» donne. Je vous aimerai jusque dans le
» tombeau ; mes malheurs sont au com-
» ble. L'innocente créature dont la naiſ-
» ſance m'a été ſi funeste, a ceſſé de vivre ;
» je ne ſuis plus mere, Bentley ! je n'em-
» braſſe plus qu'un cadavre, une miſéra-
» ble victime de mes imprudences, de mes
» indiſcrétions & de votre injuste jalouſie...
» Mais ce n'eſt pas vous que je dois ac-
» cuſer ; j'ai tout fait ; je ſuis la ſeule cou-
» pable ; ma mort vengera celle de ma
» mere ; elle ne m'avoit que trop prédit ces
» coups qui m'aſſaſſinent aujourd'hui ! Hélas !
» je n'ai ouvert les yeux que lorſqu'ils
» vont être fermés pour jamais. La force
» m'abandonne.. je vous ſupplie, je vous
» conjure de vous hâter de me voir ; que
» vous puiſſiez du moins goûter la ſatis-
» faction de m'entendre atteſter mon inno-
» cence ; qu'elle éclate dans mon dernier
» ſoupir... Venez ; cher & malheureux

» époux ! me feroit-il défendu de proférer
» un nom fi cher ? il arrête mon ame ex-
» pirante ; accourez fceller notre réconci-
» liation fur mes lévres, tandis qu'elles
» font fufceptibles de fentiment... Bentley,
» cher Bentley ! je ne vous verrois point !
» le friffon de la mort me glace... Toute
» ma vie fuit de mes yeux, fe replie com-
» me un voile. Je vais donc m'enfoncer
» dans l'éternité ! renaîtrai-je ? reverrai-je
» mon époux ? Adieu, adieu pour tou-
» jours... vous viendrez ; je n'exifterai plus.
» Quel mot ! laiffez couler vos larmes fur
» mes triftes reftes ; nommez-moi votre
» époufe ; dites-moi que vous me pardon-
» nez, que vous m'aimez ; Bentley, mettez
» votre main fur mon cœur : il fentira en-
» core ce témoignage de tendreffe. Ben-
» tley ! vous me regretterez... j'expire avec
» cette idée confolante. »

Bercley avoit prié cet ami qui retenoit fon neveu à la campagne, d'avoir les yeux fur lui, & d'éclairer fes moindres démarches ; il trompe la précaution de fes furveillants,

leur échappe, & court trouver le lord P*** dont le château étoit voisin de cette terre.

Arrivé chez ce seigneur, il demande à lui parler; il n'attend pas la réponse; il l'apperçoit qui se promenoit seul dans son parc; il précipite sa marche de ce côté; à peine est-il à portée de se faire entendre: — Mylord, je suis gentilhomme... je suis un homme; vous m'avez offensé, & il me faut une réparation; & aussi-tôt il met l'épée à la main. Le lord répond tranquillement: il est juste, monsieur, de vous donner satisfaction, si j'ai le malheur d'avoir quelque tort avec vous: mais vous me voyez sans défense; souffrez que j'appelle un de mes gens: il m'apportera des armes.

En même-tems le lord P*** fait signe à un domestique qui passoit, de venir à lui; le serviteur reçoit l'ordre, & l'exécute fidelement; son maître a soin de le renvoyer.

Présentement, monsieur, dit-il à Bentley, cette épée nous rend égaux: mais avant que de nous couper la gorge, ayez la bonté

de m'apprendre la nature de vos plaintes, & votre nom : des Anglais ne se battent pas comme nos étourdis de voisins. — Mon nom ? vous le sçaurez quand je vous percerai le cœur, ou que votre fer sera dans mon sein : vous m'avez arraché mon repos, mon honneur, l'amour d'une femme que j'adorois : — Ne seriez-vous pas monsieur Bentley ? — Eh ! vous l'avez trop outragé pour ne pas le connaître ! O ciel, qu'allions-nous faire, s'écrie le lord ? monsieur, ma réputation est établie ; si je me sentois coupable en la moindre chose, vous seriez déjà satisfait : mais je vois ce qui a pu vous irriter : les infâmes discours de la malheureuse Belton ont été jusqu'à vos oreilles ; c'est la plus odieuse calomnie ; votre épouse est la vertu même, & si vous ne daignez pas ajoûter foi à ce que vous dit un des plus francs gentilshommes de l'Angleterre, vous en croirez cet écrit.

Le lord tire de sa poche une lettre de mistriss Belton très-circonstanciée : il la remet à Bentley, en lui prescrivant de la

lire en sa présence. Cette lettre étoit la justification la plus authentique pour Nancy : mistriss Belton avouoit que, pour se venger de l'épouse de Bentley qui l'avoit traitée avec hauteur, elle avoit fait insinuer à son beau-pere que sa bru étoit aimée du lord P***, & qu'elle répondoit à son amour; elle ajoûtoit qu'elle regardoit Nancy comme la plus respectable des femmes, & elle finissoit sa lettre, en priant le lord de publier son aveu, qui étoit une bien faible réparation du mal qu'elle avoit produit.

Un ministre digne de son état, s'étoit rendu le maître de cette ame souillée de crimes : il y avoit fait naître le remords; & cette lettre étoit la premiere bonne action qu'avoit opérée un heureux changement.

Elle n'est point coupable, s'écrie Bentley en jettant son épée! — Jamais vertu ne fut plus affermie. Je vous ai parlé avec franchise; j'avois vû plusieurs fois votre femme au parc; elle m'inspira une passion des

des plus violentes ; ce monſtre de Belton me l'annonça ſous des traits bien peu reſſemblants ; je conçus des deſſeins : votre digne épouſe fit ſuccéder le reſpect & l'admiration à des ſentiments qui l'offenſoient ; je n'ai point ceſſé de l'aimer : mais je lui ai promis de ne point la voir, & de ne laiſſer éclater que mon eſtime, ma vénération, & j'ai tenu ma parole. L'époux de Nancy eſt fait pour être l'ami du lord P***. — Ah ! mylord, qu'ai-je fait ? Il y a plus de huit jours, huit ſiécles que je ne l'ai vûe, qu'elle meurt victime de mes ſoupçons, de ma jalouſie, de ma cruelle jalouſie, que mon enfant... mylord, je vous quitte, en vous demandant votre amitié ; la mienne vous eſt bien dûe : vous me rendez la vie, mon bonheur, tout .. Allez vîte, reprend le lord ; volez au ſecours de cette infortunée ; puiſſiez-vous réparer vos injuſtices !

Bercley avoit découvert l'endroit où étoit ſon neveu ; il atteignoit l'avenue du château, quand il apperçoit Bentley qui

accourt à lui, & qui s'écrie : Qu'avons-nous fait? Nancy n'eſt point coupable; je ſçais tout : elle eſt digne de porter le nom de mon épouſe, & ce cher enfant?.. Vous l'avez perdu, répond Bercley; Nancy elle-même eſt expirante, & elle n'a rien à ſe reprocher; courez, courez la rappeller au jour; voici une lettre pour vous qu'elle m'a fait parvenir.

Bentley dévore des yeux cet écrit, ne dit pas un mot à ſon oncle, va prendre des chevaux de poſte, & en moins de ſix heures arrive, ou plutôt vole à la demeure de ſa femme. A peine entré dans ſon appartement : —Où eſt-elle? où eſt ma chere Nancy, ma chere épouſe? que je la voye! que je tombe à ſes pieds! qu'elle m'accorde mon pardon! il ſe précipite ſur le corps de Nancy. Comment s'offre-t-elle à ſa vûe? touchant à ſa derniere heure; tenant ſon enfant d'une main défaillante; n'entendant plus : il l'appelle, la preſſe contre ſon ſein, avec le cri de l'amour & de la douleur : Nancy! ma chere

Nancy ! il pleure fur elle, fur fon fils ; elle r'ouvre les yeux, ne peut balbutier que ces mots, en ferrant la main à fon mari, & lui lançant un long regard : c'eft vous Bentley !.. voilà votre enfant ! & auffi-tôt elle expire, en laiffant retomber fa tête dans le fein de fon époux.

Bentley jette un cri épouvantable. Jamais il n'y eut d'image plus touchante & plus terrible des effets de l'amour & du défefpoir ; il tenoit fa femme étroitement embraffée ; il pouffoit des hurlements ; on l'arrache avec effort de ce trifte féjour, mais privé de la raifon, agité de convulfions effrayantes ; enfin fon oncle ne pouvant le garder chez lui, eft obligé de le renfermer à Bedlam, parmi ce vil troupeau de malheureux condamnés à traîner le poids d'une exiftence dégradée, & qui

---

A Bedlam, nommé auffi *Bethlem*, vafte & bel édifice, l'équivalent de nos Petites-Maifons. Les bourgeois de Londres l'ont fait bâtir ; on y enferme les infenfés des deux fexes ; cet hopital a de gros revenus, & eft très-bien adminiftré.

prouvent à combien d'abbaissement & d'humiliation notre nature est assujettie.

Quelquefois Bentley plongé dans une stupide rêverie, avoit les yeux fixés vers la terre qu'il arrosoit d'un ruisseau de larmes ; il demeuroit des heures entieres dans cette mélancolie profonde : il en sortoit tout-à-coup pour courir les cheveux épars, l'œil égaré, menaçant de poignarder tout ce qu'il rencontroit, quoiqu'il n'eût point d'armes, & appellant à grands cris son épouse ; ensuite il retomboit dans un anéantissement qui approchoit de la mort. D'autres fois on eut dit qu'il étoit revenu de son égarement : il paraissoit tranquille, & alloit demander d'un ton pénétré à la premiere personne qui se trouvoit sur son passage, des nouvelles de Nancy : elle ne m'aime plus, disoit-il ! elle ne m'aime plus ! je lui ai causé trop de chagrin ! jamais cependant elle ne m'a été plus chere : ah ! je vous en conjure ; parlez-lui en ma faveur ; qu'elle me pardonne mes injustices ! que j'expire à ses pieds ! Il y avoit des mo-

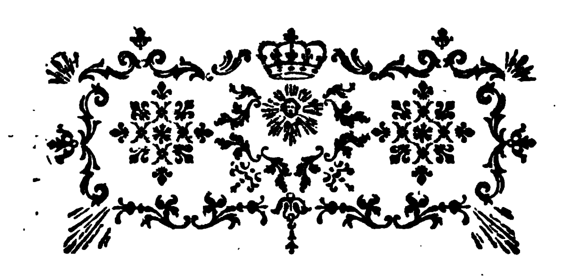
ments où il croyoit la voir ; il s'abbandonnoit avec tranſport à ſon illuſion, étendoit les bras : — Ma chere Nancy, accours, accours dans le ſein de ton époux ! je te vois ! je te poſſede ! je ſuis le plus heureux des hommes ! Bientôt perdant cette erreur conſolante pour ſe remplir d'un ſpectacle affligeant : — Elle ſe meurt ! du ſecours ; Nancy, r'ouvre les yeux.. c'eſt pour la derniere fois que je t'embraſſe ! Nancy ! Nancy ! écoute-moi ; non, tu n'es point coupable ; c'eſt moi qui ſuis un barbare, un monſtre qu'il faut anéantir. Alors il s'arrachoit les cheveux, ſe meurtriſſoit la poitrine de coups rédoublés, ſe déchiroit tout le corps avec ſes ongles, ſe précipitoit le front contre la terre, & ſe rouloit dans les flots de ſon ſang. Etoit-il enſeveli dans une ſorte de léthargie volontaire où il aimoit à s'enfoncer, il s'obſtinoit à ne point répondre aux queſtions preſſantes qu'on pouvoit lui faire : qu'on vint à proférer ſeulement le nom de Nancy, auſſi-tôt il levoit la

tête : Nancy !.. où est-elle ? que je la voye!

Il vécut plus de deux ans dans cet état déplorable ; Bercley le visitoit souvent : A peine cet infortuné l'appercevoit-il : — Avez-vous vu Nancy ? son oncle croyoit le rappeller à la raison, en ne lui parlant que de son épouse, & peut-être ces entretiens irritoient son mal. Peu de temps avant que de mourir, il avoit formé quelques traits à peine ébauchés sur un des murs de sa chambre, comme s'il eût eu dessein de faire le portrait de sa femme : ses yeux se tournoient toujours de ce côté ; il y portoit même ses lèvres en pleurant. Sur la fin de ses jours, il refusa constamment de parler, quoiqu'on employât le moyen dont on s'étoit servi avec succès, en lui nommant Nancy ; il repoussa les divers remedes qu'on lui présentoit, & il expira enfin, ses derniers regards attachés su ces traits qu'il avoit esquissés, & prononçant d'une voix défaillante le nom de son épouse.

BATILDE,

ANECDOTE HISTORIQUE.



BATILDE,

ANECDOTE HISTORIQUE.

LA puissance des maires étoit devenue presque égale à celle des rois. Archambaud, maire du palais de Neustrie, avoit succédé dans cette place auprès de Clovis II à

La puissance des maires, &c. La dignité de maire du palais a commencé sous Caribert, roi de Paris. Cet officier de la couronne étoit d'abord ce qu'est aujourd'hui le grand-maître de la maison du roi : il ne commandoit que dans le palais & aux domestiques ; il devint ensuite ministre, commandant des armées, chef, prince, enfin roi de la nation. Ce fut Clotaire II qui prépara cette révolution trop funeste à sa postérité : il consentit de donner à vie cette charge si importante, qui dans son origine n'étoit remplie que pour un temps. Les maires avoient favorisé son usurpation sur la malheureuse famille de Thierri ; elle fut vengée : les descendants de Clotaire furent à leur tour précipités du thrône par les enfants de ces mêmes hommes qu'ils

Æga, dont la mémoire étoit chere aux Français. Il marchoit sur les traces de son prédécesseur : même amour pour son maître & pour l'état, même désintéressement; il réunissoit les agréments extérieurs à tous les talents qu'exigeoit son emploi; on lui reprochoit seulement un faste & une pompe qui ne doivent entourer que le trône : cette faiblesse, le partage ordinaire de la vanité, échappe quelquefois à une ame jalouse d'imprimer sa grandeur sur tout ce qui l'environne; Archambaud sembloit en quelque sorte être le monarque : Clovis n'en avoit que le nom. C'est sous ce règne qu'a commencé cette décadence

---

avoient fait asseoir presque à leurs côtés. Pasquier dit à ce sujet avec cette énergie qui lui est propre : *Dieu en fit une punition à la royale.*

Erchinoald, Erchewald, ou Archambaud; il gouverna, dit l'abbé Velly, plus en souverain qu'en ministre.

Æga, &c. Ce maire, selon le même auteur, fut un modele de sagesse & de fidélité; Dagobert, au lit de la mort, lui avoit recommandé sa femme & son fils; il mérita cette marque de confiance de son souverain, & ce qui n'est pas moins digne d'éloges, il fit rendre à différents particuliers, ce que le fisc avoit usurpé sur eux.

funeste qui fut bientôt suivie de l'extinction totale de la race des Merovingiens. Une légere observation suffira pour caractériser la mollesse & l'indolence de ce prince, qu'on peut mettre à la tête des rois *fainéans* : il est le premier de nos souverains qui se soit fait traîner dans un char attelé par des bœufs ; cette voiture n'avoit jusqu'alors servi qu'à nos reines.

Archambaud avoit un domestique nombreux. Parmi ses esclaves, il étoit aisé de distinguer une jeune personne que, dans les temps du paganisme, on eût adorée comme une des Graces ; sa modestie prêtoit un nouvel éclat à sa beauté ; elle inspiroit à la fois l'amour & le respect ; on auroit dit que la nature avoit formé exprès son front, pour être orné du bandeau royal ;

Trainer dans un char, &c. C'étoit une espèce de chariot qu'on appelloit *Basterne*, & que tiroient des bœufs ; Boileau l'a dépeint admirablement bien dans ces vers, le chef-d'œuvre de la poésie imitative.

» Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,
» Promenoient dans Paris le monarque indolent. »

L. Chant II.

un mélange de vivacité & de langueur animoit ses regards intéressants ; l'attrait même de la séduction respiroit sur sa bouche ; la noblesse, la douceur, la sensibilité, la vertu brilloient sur son visage ; des cheveux d'une couleur agréable relevoient la blancheur de sa peau, & en tombant négligemment sur ses épaules, faisoient admirer davantage sa taille élégante & majestueuse; Batilde joignoit à tant de charmes, le premier peut-être de tous : elle atteignoit à peine sa quinzieme année. Des pirates Danois, dans une de leurs irruptions en Angleterre, l'avoient enlevée au sortir du berceau, & emmenée captive avec son pere. Ces esclaves exposés en vente selon l'usage, avoient été achetés par un des officiers d'Archambaud, pour être employés au service de son maître. Edmond étoit chargé du soin des jardins ; & Batilde, devenue plus grande, versoit à boire à table.

Emma, du même sexe & du même âge à peu près que Batilde, & réduite comme

elle à la condition d'esclave ; recherchoit son amitié. Ces deux jeunes personnes se trouvoient souvent ensemble dans le palais, dans les jardins ; elles se confioient ces riens si importans, si touchants pour deux cœurs qui demandent à se développer & à s'attacher. Cependant depuis quelques jours, elles étoient devenues plus réservées ; elles avoient moins de secrets à se communiquer. Emma soupiroit, & les mêmes soupirs échappoient à son amie ; elle se regardoient, baissoient les yeux, & sembloient craindre de s'interroger. Emma rompit la premiere ce silence qui commençoit à lui peser. — Qu'as-tu ma chere Batilde ? — Je pourrois te faire la même demande... qu'est devenue ta gaieté ? — Je ne suis point triste... c'est toi qui me parais sombre, mélancolique ! — Moi ! mélancolique !.. je ne le suis point... — Notre esclavage cependant n'est pas insupportable... Archambaud ... — Archambaud ?.. — Est un maître bienfaisant ; je le sers avec plaisir ; ne penses-tu pas comme moi ? — Il est

vrai qu'Archambaud... il a pour nous des bontés... Adieu, Emma, je cours me rendre auprès de mon pere.

Batilde ſe trouve ſeule, en eſt flattée, & s'étonne de ce ſentiment.

Edmond la ſurprend dans ce trouble qu'elle vouloit ſe cacher à elle-même. Ma chere fille, lui dit-il avec toute la vivacité de l'amour paternel, tu as des chagrins? Je ne te vois plus cette ſérénité qui me rendoit la ſervitude moins odieuſe! Ah! Batilde, c'eſt à moi de ſentir les horreurs de cette ſituation. Si tu ſçavois à qui tu dois le jour! (& il lui échappe un profond gémiſſement)... je ſuis eſclave! moi!.. allons, il faut ſubir mon ſort. Au lieu de m'affliger, conſole-moi, rappelle-moi ta mere, ta mere... A ce mot, Edmond laiſſe couler des larmes. — Vous pleurez, mon pere! — C'eſt toi qui m'arraches ces pleurs. — Mon pere, je n'ai point d'autres chagrins que les vôtres; eſclave preſque en naiſſant, je dois être accoutumée à cet état, qui toujours humilie... Vous n'avez

jamais daigné m'instruire de ma naissance, de votre rang... vous êtes mon pere, ajoûte Batilde en courant dans ses bras; ce nom me suffit, & je suis votre fille, la fille la plus soumise, la plus tendre : c'est vous dire que je respecte votre silence. — Eh! qu'importe le passé? Batilde... nous sommes dans les fers... nous servons : voilà l'image affreuse qui est sous nos yeux! Mes malheurs ont avancé le terme de ma vie; toi seule, ô ma chere fille, as retenu jusqu'à ce jour mon dernier soupir; oui, c'est pour toi seule que j'ai eu le courage de vivre, de supporter l'esclavage; ah, que ne peut l'amour paternel! Mais je sens... que bien-tôt tu n'auras plus de pere; & je te laisserai sans parents, sans appui... dans la servitude... ma fille, je ne puis te dire qu'un seul mot : songe que la vertu est le premier bien, le premier rang, que Batilde ne doit pas se permettre la moindre faiblesse, un soupir dont la vertu ne seroit point l'objet... Tu te troubles, ma fille! — Non, mon pere... je ne serai point

indigne de vous ; qui que vous soyez ; vous êtes pour moi le plus respectable des mortels : vous êtes vertueux, & vous sçavez souffrir ; mon pere, je vous imiterai... votre fille du moins... pourra mourir. Mais de quels coups vous me frappez ! la mort vous enleveroit-elle de mes bras ? Ah ! vivez pour la malheureuse Batilde, pour en être aimé... soutenez-moi, mon pere, par vos conseils, par vos exemples... ils me sont nécessaires. Edmond la presse contre son sein, & Batilde va remplir ses fonctions domestiques.

Archambaud donnoit souvent des fêtes magnifiques où il invitoit les principaux chefs de la noblesse Française ; c'étoient autant de jours de triomphe pour la beauté de la jeune esclave ; un murmure flatteur prévenoit son arrivée dans la salle du festin ; sa présence attachoit tous les yeux, & sur-tout ceux de Ranulphe seigneur Austrasien, envoyé par Sigebert auprès de Clovis. Archambaud le distinguoit parmi les étrangers qu'il admettoit à sa familiarité ;

liarité ; il l'honoroit même de sa confiance.

Seigneur, lui dit Ranulphe, un jour qu'ils se promenoient écartés de la foule des courtisans, me seroit-il permis de vous demander pourquoi au faîte de la grandeur, l'égal en quelque sorte des rois, vous paraissez ne point jouir de votre bonheur ? que reste-t-il à desirer à votre ambition ? — L'ambition, Ranulphe, ne suffit pas pour rendre heureux ; votre cœur n'auroit-il jamais connu d'autres sentiments ? Ranulphe demeure quelque moment sans répondre : — Seigneur, je sçais que la gloire, l'estime publique, l'amitié peuvent partager nos voeux. — Sans doute, une sensibilité éclairée doit éprouver ces besoins : mais Ranulphe... vous ne parlez point de l'amour ? — L'amour !.. l'amour... (Ranulphe est troublé, il continue cependant :) Si Archambaud aimoit, Archambaud seroit aimé ; qui pourroit lui résister ? ou vous ne vous êtes pas expliqué, seigneur. — Je me suis tu jusqu'à présent, & je mourrai plu-

tôt que de rompre le silence : je ne m'appuierai point de mon autorité. Jugez si je dois aimer, si je dois brûler; l'objet de cette ardeur... qui me coûtera la vie, est cette charmante esclave... Batilde, interrompt Ranulphe avec vivacité? — Elle-même : j'en ai fait présent à ma femme; Plectrude l'aime comme sa propre fille, & moi, Ranulphe, je lui suis attaché par un amour, qu'il m'est impossible de vaincre. Je ne me cache pas tout ce que la raison, le devoir sont en droit de m'opposer contre un semblable penchant; je ne me dissimule point que ma faiblesse est criminelle, que mon épouse seule mérite toute ma tendresse. Je connais mon égarement, Ranulphe, & je n'ai pas la force de m'en retirer. L'image de Batilde, sa candeur, sa beauté, ses graces, l'azur de ses beaux yeux, où le ciel semble avoir pris plaisir à se peindre dans sa douce sérénité, voilà ce qui m'occupe, ce qui remplit mon cœur. J'ai conçu plusieurs fois le projet de lui parler; je la vois : & le respect, la

crainte me ferment la bouche; une jeune fille, une esclave fait trembler le maire du palais de Neustrie! Lorsqu'elle me verse à boire, sa rougeur, son embarras me charment; mes regards cherchent les siens, & elle détourne la vûe en soupirant. Depuis quelque temps, elle m'approche avec plus de timidité... Non, je ne serai point son maître pour abuser de sa situation; j'ignore leur rang; Edmond persiste à me faire un secret de sa destinée... Quels qu'ils soient, ils me servent, & je dois les protéger; je dois révérer davantage les vertus de Batilde. Tout ce que l'honneur permet à mon amour, c'est de briser leurs fers, de les affranchir; ils ne seront enchaînés ici que par mes bienfaits... Je pense, Ranulphe, que vous m'approuvez? — Je reconnais, seigneur, le digne successeur d'Æga: mais jettez un voile sur le motif qui vous anime; épargnez à Plectrude le chagrin d'avoir une rivale; que la générosité seule paraisse vous avoir inspiré dans l'affranchissement de vos deux esclaves;

ſur-tout, ſeigneur, efforcez-vous de repouſſer une paſſion... Archambaud le regardant d'un œil inquiet : — Ranulphe... il y a quelques inſtans que vous étiez moins ſévère ?

Ils ſe quittent tous deux déconcertés ; tous deux jaloux, & éperdument amoureux de Batilde.

Emma ſe trouve avec ſon amie. — Nous ſommes ſeules, ma chere Batilde ! tu m'as quittée bien précipitamment ! Ah ! que mon cœur étoit impatient de s'épancher dans le tien ! J'ai beſoin de tes conſeils, de ton amitié, de ta compaſſion ; il faut que mon ame toute entiere ſe découvre à tes regards (elle court l'embraſſer, & portant les yeux de tous côtés) Batilde, il n'y a que toi qui m'entendes... Batilde, plains ton amie ; & elle répand des larmes.

Batilde lui témoigne tout l'intérêt dont ſon ame douce & tendre étoit ſuſceptible ; elle cherche à la conſoler. Je ſuis enfin, lui dit Emma, éclairée ſur la cauſe du trouble qui m'agite ; j'ai pénétré dans les re-

plis de mon cœur, & j'y ai ſurpris un ſentiment bien différent du ſentiment pur & innocent qui m'unit à ma chere Batilde!.. — Emma, expliquez-vous... — C'eſt de l'amour que je reſſens, & j'en ſerai la malheureuſe victime. Alors ſes pleurs redoublent. De l'amour, interrompt Batilde avec une eſpèce d'agitation! — Le plus violent... le plus coupable; je manque à la vertu, à la reconnaiſſance, à tout. Plectrude me comble de bienfaits; c'eſt elle qui m'a tirée d'un eſclavage odieux pour m'attacher à ſa perſonne, pour me faire en quelque ſorte chérir ma ſervitude; que dis-je? elle m'éleve au rang de ſon amie, me confie ſes penſées les plus ſecretes, & j'oſe aimer...

Emma regarde Batilde, dont la curioſité impatiente parait voler au-devant de ce qu'elle va apprendre.

Le croiriez-vous, vertueuſe amie, reprend Emma? C'eſt ſon époux, mon maître... Archambaud que j'aime.... Vous aimez Archambaud, s'écrie Batilde! Avec

transport, répond Emma, d'autant plus vivement, que je m'efforce de renfermer dans mon sein cette passion qui fait tous mes tourmens, & dont j'ai honte à mes propres yeux. Concevez, par cet aveu, l'excès de mon amitié; je vous révele... Et il vous aime, demande Batilde d'une voix tombante, & ne la laissant point achever?.. — Tout m'engage à me flatter qu'il m'aimeroit... Vous me quittez, Batilde! vous m'abandonnez! j'avoue que ce témoignage de ma franchise offense votre sagesse : mais ayez pitié d'une amie... Soutenez-moi... elle ne m'entend plus! elle me fuit! Hélas! la vertu doit-elle avoir cette sévérité? n'est-ce pas le premier de ses devoirs de secourir l'humanité malheureuse? & une semblable passion n'est-elle pas le comble du malheur? Ah! Batilde, Batilde, peut-être n'aurez-vous pas toujours cette insensibilité? Il viendra un tems où vous pourrez connaître par votre propre cœur, tout ce que souffre le mien; cruelle amie! je serai vengée.

Archambaud plus épris chaque jour de son esclave, observa qu'elle l'évitoit avec soin. Elle montroit encore plus de réserve & de circonspection dans toutes les circonstances qui l'approchoient de son maître. Le maire entroit-il chez Plectrude, Batilde trouvoit des prétextes pour s'éloigner; aucun de ses mouvements n'échappoit à la vue pénétrante d'un amant. Et quels yeux sont plus perçants que ceux de l'amour? qu'on a eu tort de nous le représenter avec un bandeau! la jalousie ajoûte encore à la vivacité de ses regards.

Archambaud rencontre Ranulphe près de l'appartement de Batilde & de son pere; il avoit déjà des soupçons: il ne doute plus que ce ne soit l'amour qui amène en cet endroit le seigneur Austrasien, qu'il ne soit aimé de Batilde. Archambaud d'abord eut écouté toute la fureur de la jalousie: il se ressouvient de son rang; il retourne sur ses pas, en se disant dans le fond du cœur: mes malheurs ne sont que trop assu-

rés; Batilde aime, me dédaigne, & c'est Ranulphe qu'on me préfere! c'est Ranulphe qui est aimé!.. Je parlois de les affranchir! ah! qu'ils soient au rang de mes plus vils esclaves! qu'ils rampent dans les travaux les plus humiliants!.. éloignons Batilde de ma vûe; éloignons-la pour jamais... Éloigner Batilde de mes yeux, lorsqu'elle règne avec tant d'empire sur mon cœur, lorsque son image y est gravée si profondément! laisser passer un jour, un jour entier sans goûter le plaisir de la voir, de l'adorer en secret! l'affliger! appesantir le joug de sa servitude! faire couler ses larmes... les larmes de Batilde!.. ai-je pu seulement en concevoir la pensée? Et quand elle seroit aimée de Ranulphe! quand elle l'aimeroit! ai-je oublié qu'on ne peut imposer des loix à son cœur? Est-ce à moi de vouloir tyranniser celui de Batilde? moi, qui ne suis pas maître d'ôter à la tendresse un seul de mes sentiments! moi, pour qui cependant un soupir est une faiblesse, un crime impardonnable! Elle me préfere Ranulphe!

&

& cette préférence doit-elle me ſurprendre ? eſt-ce la grandeur qui fait aimer ? une eſclave n'a-t-elle pas à mes regards plus de charmes que n'en auroient toutes les ſouveraines de la terre ?.. Je vais les rendre libres... Peut-être la reconnaiſſance produira-t-elle ce que n'a pu inſpirer l'amour ; Batilde a de la vertu ; la vertu eſt généreuſe : elle ſera du moins ſenſible à mes bienfaits.

Archambaud ordonne qu'on faſſe venir Edmond : — Edmond, je vous affranchis, vous & votre fille... vous pleurez ! — Ah ! ſeigneur, pardonnez ſi je ne réponds pas en ce moment à l'excès de vos bontés. Je croyois que l'eſclavage étoit le comble des malheurs : j'éprouve qu'il en eſt de plus cruels... Nous ne pourrons profiter de votre généroſité, ajoûte-t-il en verſant un torrent de larmes ; ma fille... — Batilde... eh bien ? Batilde... — Seigneur... elle eſt expirante ! — Batilde !.. — Elle n'a plus, ſelon les apparences, que quelques heures à vivre.

Archambaud eſt prêt à perdre l'uſage des ſens; un de ſes eſclaves le ſoutient; il ſe releve de cet accablement: — Il faut que je la voie, que je voie Batilde; Edmond, conduiſez-moi à ſon appartement, allons... (& en marchant il lui demande:) & d'où vient ce mal ſubit? — Il y a quelque temps, ſeigneur, qu'elle eſt dévorée d'un ſombre chagrin.. — D'un ſombre chagrin! Ah! dit Archambaud, dans le fond de ſon ame: elle aime, elle aime Ranulphe! J'ai employé tout, pourſuit Edmond, ſollicitations, prières, menaces, plaintes; rien n'a pu la déterminer à me découvrir la cauſe de cette mélancolie, qui aujourd'hui la précipite au tombeau; ce matin elle a beaucoup pleuré; elle eſt tombée enſuite ſans connaiſſance dans mes bras... Oui, ſeigneur, l'unique conſolation qui me reſtoit dans l'univers va m'être enlevée! ma chere fille! Archambaud embraſſe Edmond avec un profond gémiſſement: — Sans doute, il eſt affreux d'être privé de Batilde!

Ils arrivent à ſon appartement. Pleƈtrude, ſuivie de ſes eſclaves, étoit accourue à ſon ſecours; elle la tenoit renverſée ſur ſon ſein; Emma vouloit lui prendre une de ſes mains, & il ſembloit que Batilde repouſſoit Emma. Quelle image pour les cœurs ſenſibles, pour un amant! un voile détaché, des cheveux blonds épars, le front de la beauté même, couvert des ombres de la mort, ces yeux enchanteurs, dont Archambaud avoit tant éprouvé la puiſſance, fermés à la lumiere, de longues paupieres noires, couchées ſur un teint que la pâleur rendoit encore plus intéreſſant!

Archambaud s'élance vers Batilde en s'écriant: Batilde! A ce cri, elle fait un mouvement, r'ouvre les yeux, jette ſes regards ſur Archambaud, ſur Emma, la repouſſe encore, & retombe dans les bras de Pleƈtrude. Batilde, quelques inſtans après, tend la main à ſon pere qui fondoit en pleurs, puis ſe tournant vers Archambaud, elle lui dit, en jettant un long ſoupir: c'eſt vous,

ſeigneur ! & elle baiſſe auſſi-tôt la tête du côté de Pleƈtrude, avec un mouvement de déſeſpoir. Archambaud eſt obligé de ſe rendre aux ordres de Clovis qui l'attend; il revient pluſieurs fois ſur ſes pas pour recommander Batilde avec inſtance, & avant que de ſortir, il approche d'elle en tremblant, & lui dit tout bas : vous ſerez ſatiſfaite; ſon pere & Pleƈtrude étoient alors éloignés.

Le roi, dans ſon entretien avec Archambaud, fait entrer à chaque inſtant l'éloge de Batilde. Qu'elle eſt belle, redit pluſieurs fois le monarque ! & que ſa douceur augmente l'éclat de ſes charmes ! qu'on aime à reſſentir leur pouvoir ! Comment la nature s'eſt-elle plue à combler de tous ſes dons une eſclave.. & quelle reine n'envieroit Batilde ? Il n'eſt pas poſſible qu'elle ſorte d'un ſang vulgaire ... Archambaud, après l'état, Batilde doit être le premier objet de vos ſoins.

Archambaud rempli de ſa douleur, goûtoit une eſpece d'adouciſſement à entendre louer Batilde, & à pouvoir pleurer en li-

berté devant son maître ; il prodigue de nouvelles louanges, parle avec transport des attraits, des vertus de la jeune personne, & apprend au prince qu'il l'a affranchie elle & son pere. Clovis avoit vû Batilde dans plusieurs occasions ; il se hâte de congédier son ministre, lui fait part de ses volontés, & répete à Archambaud, que Batilde fixe toutes vos attentions.

Plusieurs jours se passent dans les craintes & dans les larmes. Depuis Archambaud & Plectrude jusqu'au dernier des esclaves, tout adoroit Batilde ; tous les cœurs étoient pénétrés de sa modestie, de sa beauté, & sur-tout de sa bienfaisance ; il n'y avoit point de malheureux qui ne courût l'implorer, & quand elle étoit forcée de refuser, ses refus mêmes avoient un charme qui leur prêtoit la douceur du bienfait ; c'étoit par ses mains que Plectrude répandoit ses libéralités ; Batilde sollicitoit sans cesse sa compassion, & souvent elle s'étoit privée de ses effets les plus nécessaires pour soulager les pauvres.

Archambaud & sa femme ne quittoient point Batilde. Enfin elle revient à la vie; les allarmes sont dissipées; sa beauté a repris son éclat; il lui restoit cependant un air de langueur, qui, peut-être la rendoit encore plus touchante; elle excitoit cet intérêt que l'on peut appeller le plus doux & le plus fort des charmes: c'est celui qui inspire le sentiment, qui en fait goûter toute la tendresse, la volupté délicate, d'où naissent ces passions, que, loin de les affaiblir, l'habitude & le temps affermissent; & qu'on emporte au tombeau.

Les premieres paroles que prononce Batilde sont pour remercier ses bienfaiteurs de son affranchissement. Non, madame, dit-elle à Plectrude, en lui baisant la main; Batilde ne perdra jamais le souvenir de vos bontés; elle sera toujours votre esclave; & elle regarde Archambaud, soupire, & continue d'une voix embarrassée: mais, madame... permettez que je sois employée à votre service seul... je ne sortirai d'auprès de vous, que pour aller consoler la vieil-

leſſe de mon pere; il a mes ſentiments : il vous reſtera toujours attaché par les liens de la reconnaiſſance. Pleſtrude l'embraſſe. — Batilde, vous n'êtes plus mon eſclave : vous êtes mon amie; vous, & Emma que j'affranchis auſſi, vous me ferez ſupporter l'ennui, le poids de la grandeur; c'eſt dans le ſein de toutes deux que ma confiance ſe plaira à s'épancher. Ma fille, vous ne connaiſſez pas les peines qui empoiſonnent les faibles plaiſirs que procurent la fortune & le rang! ce ſont les perſonnes élevées qui ont le plus beſoin des douceurs & des conſolations de l'amitié, & la vôtre ne m'eſt que trop néceſſaire. Mais, je vous parle d'Emma; je m'apperçois que vous êtes moins liées : d'où vient ce refroidiſſement? Emma cependant vous aime avec tendreſſe; elle vous en a donné des preuves dans votre maladie. — Emma m'eſt chere, madame... & Batilde ne ſera jamais ingrate... — Je veux que vous ſoyez toujours amies.

Emma paraît; Pleſtrude pourſuit : elle

brassez-vous. Emma court dans les bras de Batilde, qui obéit, & repousse ses larmes; elle se trouve enfin seule avec son pere.

Qu'avez-vous fait, ma fille, lui demande Edmond, d'un air sombre & mécontent? Nous sommes libres, & nous sommes encore dans ces lieux! tout nous retrace ici notre esclavage; tout nous parle de la flétrissure de la servitude, nous montre nos fers à peine brisés, & Batilde semble les regretter! le nom de maître n'offense point ses oreilles! elle ose me faire partager sa honte, me prêter la bassesse de ses sentiments, flatter Plectrude & Archambaud de l'espoir que la reconnaissance m'enchaînera auprès d'eux! La reconnaissance n'ordonne point l'avilissement de l'ame; on peut, on doit mourir pour ses bienfaiteurs: mais servir! quel mot! quelle image il entraîne! ah! ma fille!.. je l'ai perdue! ma fille eut été la premiere à presser notre départ; ma fille eut préféré la retraite la plus obscure, une chaumière, une caverne, une caverne l'asyle de la liberté, à ce palais brillant, où

retentit encore le bruit de nos chaînes !.. va, rampe, sers, connais des maîtres ; j'irai moi seul, exhaler mon dernier soupir, loin d'un séjour qui m'est odieux, loin d'une fille... indigne de sa naissance ! lâche Batilde !.. est-ce à ces traits que te reconnaîtroit ta mere ? qu'elle est heureuse de n'être plus ! — O mon pere, mon pere ! est-ce vous qui me percez ainsi le cœur ? Et depuis quand avez-vous découvert en moi des sentiments qui ne répondent point à la noblesse des vôtres ? J'avois cru que nous pouvions, sans rougir, augmenter le nombre des heureux qui vivent auprès d'Archambaud & de Plectrude. Eh ! quelles sont nos ressouces ? Sans bien, comment soutiendrez-vous vos jours ? — Sans l'honneur, qu'est-ce que la vie ? Comment j'existerai ? Je déchirerai le sein de la terre ; je l'arroserai de mes sueurs, de mes larmes ; j'en arracherai assez d'aliments pour entretenir notre vie malheureuse... Nous ne serons point esclaves ; (il embrasse sa fille avec une sombre fureur) nous serons

libres ! Je te l'ai déjà dit; je m'apperçois qu'une ſecrete inquiétude te dévore : voilà l'origine de ta maladie... Ma fille... Ranulphe eſt toujours ſur tes pas ? — Ranulphe, mon pere... — Tu ne ſçais point... tu ne dois aimer que la liberté, la vertu, l'honneur... ton rang... je t'apprendrai un jour quels ſont tes droits, tes devoirs; ſupporte l'infortune ; profite du bienfait d'Archambaud, & fuyons de ce palais. — Je ſuis prête à vous obéir; mon pere, je vous ſuivrai ; oui... je vous ſuivrai... nous nous ſéparerons pour jamais d'Archambaud.

A ces derniers mots, Batilde laiſſe échapper un torrent de larmes, & ſon pere va tout préparer pour leur départ.

Archambaud cependant livré à ſes réflexions, ne pouvoit ſe réſoudre au ſacrifice qu'exigeoit ſa générosité. Il faut, ſe diſoit-il, que je détruiſe, que j'anéantiſſe un penchant qui fait l'unique douceur de ma vie ; que je porte Batilde dans le ſein d'un autre; que Ranulphe poſſede tant de charmes; & je ſerai témoin de la

joie de mon rival ! je ferai l'inſtrument de ſon bonheur !.. de ſon bonheur !.. Encore, ſi Batilde n'avoit point aimé, qu'elle eût été indifférente qu'elle eût accablé tous les hommes de ſa haine !.. mais, c'eſt moi ſeul qu'on déteſte ; elle ne peut diſſimuler ſa tendreſſe pour Ranulphe ; elle me refuſe juſqu'aux ſentiments de la reconnaiſſance, de la compaſſion ; elle dédaigne de voir les tourments qu'elle cauſe ... elle les voit & jouit de mes ſouffrances ! Eh ! où m'égare un malheureux amour ? Batilde eſt vertueuſe ; il lui eſt permis d'aimer Ranulphe ; Ranulphe peut diſpoſer de ſon cœur, de ſa main... mais, moi, je ſuis lié à une épouſe, que je dois reſpecter, adorer. Si Plectrude liſoit dans mon ame !.. efforçons-nous de lui déguiſer mon crime ; ayons la force d'aimer Batilde... pour elle-même ; ſoyons aſſez maître de nous pour faire ſon bonheur ; qu'elle ſoit heureuſe, & qu'au faîte de l'élévation, je ſois le plus à plaindre des mortels.

Archambaud étoit agité par tous les ora-

ges de l'amour, de la jalousie, & du désespoir. Pour un moment où la vertu triomphoit, il y en avoit mille autres où elle étoit vaincue.

Le maire fait demander un entretien secret à Ranulphe, qui vient, & demeure surpris de la tristesse où il le trouve plongé : — Dans quel état vous vois-je, seigneur ? — Ranulphe, vous devez reconnaître les effets de l'amour ! Ranulphe, ayez cette noble franchise qui convient à tous deux ; songez que c'est à votre ami que vous ouvrirez votre ame. — Ce titre, seigneur, est ce qui peut me flatter davantage, & je ferai tout pour le mériter. Parlez ; qu'exigez-vous ? — Une confiance entiere, & dont je n'abuserai point... Ranulphe... vous aimez Batilde ? — Seigneur... — N'hésitez point à me l'avouer. — Seigneur... sa beauté... sa vertu... Il est vrai... que je l'adore. Vous l'aimez, s'écrie Archambaud ! ah Dieu !.. pardonnez-moi, Ranulphe, ce mouvement involontaire ; il ajoute d'une voix étouffée par la crainte : &... elle vous

aime ?... — Je l'ignore, seigneur : mais tout l'instruit de ma passion. Archambaud en versant des pleurs, & se laissant aller sur un siége. — Ranulphe, elle vous aime, je n'en puis plus douter !.. je n'en doute point ; mais je me combattrai, je me dompterai... je me dompterai, j'engage ici ma parole. Vous sçavez que je viens de l'affranchir; vous aspirez à l'épouser? — Batilde, seigneur, est trop vertueuse pour recevoir un autre hommage. — Sans doute, c'est la vertu même, & je l'offense par une ardeur coupable. Ah! présentez-moi bien mes devoirs, mes erreurs ; dites-moi... que je ne peux l'aimer... que je dois m'en interdire jusqu'à la pensée, que tous les obstacles... je mourrai en l'adorant ! — Vous avez daigné, seigneur, m'honorer de votre confidence ; permettez-moi de vous plaindre, de vous chérir, de répandre des larmes avec vous... s'il le faut, je suis prêt à vous sacrifier mon amour. — Non, Ranulphe, non, épousez Batilde ; moi-même... moi-même, je lui parlerai en votre faveur ; vous connaîtrez

votre ami. — Je ne sçais point de quels parents elle tient la vie, mais Batilde... — Ne peut être que d'une naissance illustre... Ranulphe, ses vertus, ses charmes ne sont-ils point au-dessus des titres les plus brillants ? Batilde est faite pour regner sur votre cœur, sur l'univers entier; quelle reine est égale à Batilde ? N'appercevez point mon trouble, mon désespoir; allez, vous serez content; dussé-je... je veux faire la félicité de tous deux... je la ferai. Laissez-moi, laissez-moi; je voudrois vous cacher à vous, à moi-même ce désordre affreux de ma raison, de tous mes sens.

Ranulphe se retire.

Eh bien ! s'écrie Archambaud, me suis-je assez immolé ? J'ai promis... mille fois plus que de m'arracher la vie. Ah ! s'il ne falloit que mourir pour obtenir un sentiment, un regard de Batilde !.. Il est donc vrai ! il l'aime !.. il est aimé ! il ne m'est plus possible d'en douter ! malheureux Archambaud ! le faible soulagement de l'incertitude t'est même refusé ! Ah ! cœurs ulcérés & jaloux

de ma grandeur, cessez de me porter envie ; si vos regards pénétroient dans mon ame... vous-mêmes seriez touchés de ma peine !

Batilde rencontre Emma, & se jette dans ses bras en pleurant. — Ma chere Emma... je vais vous quitter ! — Que dites-vous ? —Mon pere, depuis notre affranchissement, a formé la résolution de s'éloigner de ces lieux ; il m'emmène avec lui ; j'abandonne pour jamais Plectrude... Archambaud... Archambaud dont les bienfaits... Emma, que je suis à plaindre ! — Et sont-ils informés du dessein d'Edmond ? — Je crois qu'ils l'ignorent encore. — Ils ne vous laisseront point partir. — Emma, il faut que je suive mon pere ; je le dois... des sanglots interrompent Batilde. — Plectrude ne le souffrira point ! Batilde, où trouverez-vous des cœurs qui vous soient plus attachés ? Ce ne sont point des maîtres : ce sont des amis tendres. Je ne vous parle pas du chagrin que me causeroit notre séparation ; votre sagesse... Ma sagesse, re-

prend Batilde en regardant Emma & en ſoupirant. — Elle m'eſt néceſſaire; c'eſt de vous ſeule que j'attends du ſecours contre moi-même. Aidez-moi à me guérir d'une paſſion qui me rend criminelle à mes propres yeux. — Emma... & il paraît toujours vous aimer? — Je veux rejetter tout ce qui nourrit un tel attachement... Que vous êtes heureuſe, ma chere Baltilde! vous ne connaiſſez point l'amour. — Je ne le connais pas!.. Batilde s'arrête à ce mot; elle continue: — Emma... ce départ me fera mourir; dites à mon ancien maître... il le ſera toujours... Emma... mes fers ne ſont point briſés.

Elle alloit pourſuivre, quand un eſclave effrayé vient au-devant d'elle. — Hâtez-vous de me ſuivre; votre pere touche au moment de perdre la vie — Mon pere! — Un ſanglier preſſé par des chaſſeurs, s'eſt jetté ſur lui, & l'a bleſſé mortellement. Emma ſoutient Batilde tombée dans ſes bras ſans connaiſſance. A peine eſt-elle revenue de ſon évanouiſſement, qu'elle

s'efforce

s'efforce de marcher appuyée sur l'esclave.

Batilde arrive & trouve Edmond baigné dans son sang; elle ne peut que s'écrier : ô mon pere ! & elle est renversée à ses pieds. — Reprends tes sens, ma fille, profitons du peu de moments que j'ai à vivre; tu pleureras ma mort, quand je ne serai plus qu'une froide cendre. Écoute-moi, tandis que mon cœur peut encore s'épancher dans le tien; mon ame ne s'est arrêtée que pour toi seule, que pour les intérêts de ma chere Batilde.

Je ne te cacherai point ma situation, ma fille : je vais mourir. Nous allons être séparés pour toujours; recueille les derniers sentiments du pere le plus tendre. Ton rang, ta famille te sont encore inconnus : ce secret te sera révélé; je vais le confier à la discrétion d'Archambaud; c'est dans ses mains, ma fille, que je te laisse... — Mon pere... — Je connais Archambaud; sa probité m'assure qu'il sera ton appui, qu'il me remplacera ; il n'a-

busera point du malheur. Tu resteras auprès de Pleƈtrude, puisque le ciel veut que tu habites toujours ces lieux, le monument de notre infortune & de notre ignominie; peut-être est-ce un de ses bienfaits; ce que tu apprendras pourroit t'inspirer de l'orgueil, & ce palais te rappellera sans cesse nos disgraces & tes fers. Quels que soient tes destins, Batilde, souviens-toi que la vertu est la premiere dignité. Tous les titres se confondent, s'éclipsent; ma fille, tu l'as éprouvé : mais nos ravisseurs n'ont pu nous ôter la noblesse de l'ame; nous l'avons conservé ce bien précieux sous le joug de l'humiliation, dans les horreurs de la pauvreté. Cette élévation, cette fierté du cœur que rien ne sçauroit abbatre, voilà l'héritage que tes peres t'ont transmis : mérite de le posséder. Songe sur-tout que ces foiblesses attachées à ton sexe, ne sont pas faites pour Batilde; peu d'hommes sur la terre sont en droit de porter le nom de ton époux; que cet aveu te suffise. Commande à ton ame d'écarter ces

mouvements qu'il faut abandonner aux ames vulgaires; promets-moi de ne pas aimer Ranulphe. — Ranulphe... Je vous l'ai dit, mon pere; il m'est indifférent, odieux. — C'est assez te parler de tes devoirs, ma chere fille; j'emporte au tombeau la douce idée que tu seras digne de moi; embrasse ton malheureux pere... va, laisse-moi pour quelques moments; j'attends ici Archambaud. Tu reviendras... tu recevras mes derniers soupirs.

Emma avoit suivi de loin son amie; elle la prend dans ses bras, & mêle ses larmes aux siennes.

Archambaud s'étoit rendu auprès d'Edmond. — Seigneur, pardonnez, si je vous ai prié de venir me voir. — Edmond, vous n'êtes plus mon esclave, vous êtes un homme libre, & quand vous n'auriez à mes regards que le titre de malheureux, je prendrois plaisir à vous marquer de la déférence... vous êtes le pere de Batilde. (ce n-t avec un soupir que le maire prononça ce nom) Votre état me touche, poursuit-il;

j'employerai tout pour hâter votre guérison ; Edmond, vous m'ètes cher. — Je suis sensible, seigneur, à ces témoignages de bonté : mais ne parlez point de me guérir ; le songe de la vie est fini pour moi ; j'ai desiré votre présence, pour vous communiquer des secrets importants. — Vous pouvez me les confier ; c'est dans le sein de l'honneur & de l'amitié que vous les répandrez. — Je ne doute point, seigneur, de votre probité, & je ne veux point d'autre garant entre nous ; votre amitié m'eut honoré : mais vous ne m'avez vu... qu'un vil esclave... vous ne sçaviez pas quelles mains portoient vos fers. — J'aurois cru offenser l'humanité, si j'eusse voulu employer avec vous l'autorité de maître ; malgré mon exttême envie d'être éclairé sur votre sort, sur celui de votre fille, j'ai respecté votre silence... Le pere de Batilde ne peut être que d'une naissance élevée. — Seigneur, je suis né dans ce rang auquel cédent tous les autres... Vous voyez... vous voyez le plus malheureux des hom-

mes, & un des premiers rois de l'Angleterre. — Qu'entends-je, seigneur ? Batilde est la fille d'un roi !.. O ciel ! & pourquoi m'avez-vous privé du plaisir de vous offrir mes hommages ? Batilde est la fille d'un souverain ! — Du monarque le plus infortuné. Apprenez mes horribles revers, & jugez si je les ai soutenus avec courage.

Edmond se soulève, s'appuie sur un bras, & continue ainsi, en rappellant ses forces.

Oui, seigneur, le trône a été mon berceau. Mon ayeul est Ethelbert, roi de Kent, je suis ce malheureux Ermenfred... — Le frere d'Ercombert ! — Lui-même, que ce frere dénaturé a contraint d'abbandonner ses états; au mépris de mes droits, ma couronne a passé sur sa tête; la victoire s'est obstinée à favoriser l'injustice & l'usurpation; tout m'a trahi; tout s'est rangé du parti d'Ercombert ! J'ai vu, seigneur, j'ai vu égorger sous mes propres yeux, ma femme, deux enfants, héritiers de mon sceptre, & qui sans doute auroient vengé leur pere ! La seule Batilde me restoit; un

esclave, qui nous étoit dévoué, dérobe son enfance aux recherches de nos persécuteurs. Mes partisans... je n'en avois plus, j'étois malheureux; un souverain dans la disgrace ne differe guères du dernier des infortunés. Hélas! j'étois le plus à plaindre des hommes! Je me sauve dans les montagnes d'Écosse, emportant ma fille dans mes bras; un antre nous sert d'asyle! les premiers regards de Batilde s'ouvrent sur le tableau effrayant de l'adversité; c'est dans l'opprobre & les souffrances mêmes de la misere, qu'est élevée la fille des rois; voilà où elle a puisé le peu de vertus, qui seront son partage, où elle a appris à supporter avec fermeté les caprices de l'aveugle fortune, à conserver la seule grandeur qu'on ne puisse nous ravir, la grandeur de l'ame. Combien de fois ai-je pleuré sur son sort, quand j'opposois au mien une inflexibilité opiniâtre! L'amour paternel & la soif de la vengeance étoient les deux passions qui soutenoient mes jours, qui m'enflammoient; je n'ai pu satisfaire l'une, & je n'ai

contenté l'autre que foiblement... Ma fille a été esclave ; vous avez fait tomber ses fers : mais elle n'est pas reine, & j'expire sans cette espérance ; je ne lui laisse que la vie, & l'exemple de la vertu malheureuse & inébranlable. Ce n'étoit pas assez d'avoir perdu le trône, ma famille, l'espoir de remonter au rang de mes peres, & de punir un frere coupable : j'étois réservé à de nouveaux coups.

Il sembloit que la fortune insatiable de mes peines & de mes humiliations, voulût encore me disputer cet antre que je partageois avec des bêtes féroces moins cruelles qu'Ercombert. Des brigands descendent sur ces bords, nous arrachent de cette demeure sauvage, moi & ma fille, nous traînent enchaînés sur leur vaisseau, & nous exposent en vente comme les plus vils des humains ; un de vos officiers nous achéte... nous servons ! (à ce mot des larmes échappent à Edmond) Au moment que vous nous affranchissez, j'apprends que l'usurpateur a cessé de vivre, que la brigue

& l'ardeur de regner divisent ses fils; j'allois avec ma fille, réveiller la foi & le zele endormis dans le cœur de mes sujets, éprouver s'il étoit possible qu'il me fût resté des amis !.. & je meurs ! le ciel se déclare contre moi; c'est ainsi qu'il se joue de nos projets, de nos vœux! il s'oppose au bonheur de Batilde! Je lui ai toujours caché ses parents & sa naissance : je craignois que quelque indiscrétion ne l'exposât à la fureur vigilante de mon frere & de ses enfants; & j'attendois qu'elle eût atteint un âge plus propre à une confidence aussi importante; c'est à votre prudence éclairée, seigneur, à décider quand il sera temps de lui révéler ce grand secret.

Seigneur, répond Archambaud, m'avez-vous si peu connu, que vous ayez balancé un instant à me découvrir qui vous étiez? Vous esclaves! vous faits pour être l'objet de mes soins respectueux !.. c'est à Batilde à commander... — Vous sçavez, Archambaud, que des intérêts politiques lioient Clovis avec le perfide Ercombert.

Je

Je croyois avoir tout à craindre en me découvrant à la cour de Neuſtrie ; j'ai mieux aimé m'abaiſſer, ramper dans la ſervitude ; vous jugez combien ma fille m'eſt chere : il s'agiſſoit de conſerver ſes jours... elle vit ; daignez prendre mes ſentiments pour elle. — Seigneur, rien n'égalera mon reſpect, ma tendreſſe ; & qui n'adoreroit Batilde ?... Archambaud étoit prêt à ſe trahir ; il reprend : ſa vertu... — Sa vertu, ſi vous ne l'appuyez, ne ſuffit point pour la préſerver des piéges de ſon cœur & de ſa jeuneſſe, & ſon époux ne peut être qu'un ſouverain, ou quelqu'un qui ſoit preſque l'égal d'un monarque, qui, comme vous, ait le droit de s'aſſeoir ſur les premiers degrés du trône ; (Archambaud ne peut retenir un ſoupir) qu'elle ſoit l'amie, la fille de la généreuſe Plectrude ; empêchez ſurtout que Ranulphe... — Il ne l'épouſera point, ſeigneur... perſonne... Batilde ſera traitée avec tous les égards qui lui ſont dûs : n'en doutez point, mais... permettez que je vous quitte ; je veux qu'on vous

tranſporte dans mon appartement... — Je vous rends graces, Archambaud, de vos attentions; elles éclaireroient un myſtere qui doit n'être ſçu que de vous. Je puis mourir ici. Qu'ai-je beſoin en ce moment de l'éclat des grandeurs? Hélas! quarante ans d'adverſité ne m'ont-ils pas appris que je n'étois qu'un homme, & que le choix des lieux importe peu à nos derniers ſoupirs? Réſervez vos bontés pour ma fille... qu'elle vienne fermer mes yeux.

Archambaud ſe ſépare d'Edmond en lui cachant ſa douleur; il rencontre ſur ſon paſſage pluſieurs de ſes eſclaves; il ne peut s'empêcher de leur dire: je veux que tout ici conſidere Batilde, la reſpecte, lui ſoit ſoumis; après Plectrude... elle eſt faite pour vous donner des loix.

Batilde s'offre à ſes regards; elle alloit chez ſon pere; oui, pourſuit le maire, tout dans ces lieux, madame... vous obéira, & ſuivra mon exemple; votre ſituation me pénétre... Batilde... croyez qu'Archambaud ſent tous vos mal-

heurs, & qu'il voudroit les réparer. Il la quitte, & s'accuse bientôt en secret d'en avoir trop dit. Batilde, au milieu de son désespoir, avoit été frappée du trouble & du discours d'Archambaud; elle n'en démêloit point le sens; toutes ces idées ont bientôt fait place au spectacle cruel qui l'accable; elle trouve Edmond expirant, qui n'a que la force de lui tendre la main, & qui tombe ensuite dans ses bras, & meurt sans pouvoir lui parler.

Plectrude cherchoit à consoler Batilde: elle lui servoit de mere; Archambaud avoit confié à sa femme le secret de la naissance de la fille d'Edmond. Il couvroit de ce prétexte imposant aux yeux de Plectrude, tous les sentiments & les égards sans nombre qu'il laissoit échapper en faveur de Batilde. Sa passion augmentoit, quoiqu'il fit sur lui-même des efforts prodigieux pour l'étouffer & la détruire. Ranulphe voulut lui rappeller sa promesse: tout est changé, lui répond Archambaud, d'un ton qui décéloit son embarras.—Ne m'aviez-vous pas,

ſeigneur, donné votre parole? — Je ne m'en défends point: je la remplirois, s'il étoit en mon pouvoir; accuſez la fortune: c'eſt-elle qui met un obſtacle invincible à vos vœux. — Que dites-vous? — Qu'il faut renoncer, & pour jamais, à vos prétentions ſur Batilde; qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir qu'elle ne ſera point, & qu'elle ne peut être votre épouſe. — Et c'eſt vous, ſeigneur, qui me portez ces coups!.. ſi votre dignité...

L'Auſtraſien fait, à ce mot, éclater quelque emportement. — Vous oubliez que vous parlez au maire du palais de Neuſtrie... Je ſuis prêt à vous offrir tous les genres de ſatisfaction, que l'honneur exige; je ſuis Français, Ranulphe: c'eſt vous dire que je ne ſçais point me prévaloir de mon rang, pour refuſer de me meſurer avec qui que ce ſoit; mais je vous le redirois, les armes à la main: Batilde n'eſt point... vous ne pouvez l'épouſer; gardez-vous de croire que j'écoute ici ma paſſion; Archambaud ne connait point ces mouvements hon-

teux. Vous-même me rendrez juſtice, quand vous ſçaurez les raiſons qui s'oppoſent à ce mariage... un jour, elles ſeront publiques.

Le maire n'attend pas la réponſe de ſon rival; il l'abandonne aux ſoupçons qu'il eſt permis à un amant jaloux de concevoir.

Ah, cruel! s'écrie Ranulphe, livré ſeul à ſes tranſports! qu'elles raiſons détruiſent mon bonheur, ſi ce n'eſt ton criminel amour? Voilà ce qui te fait trahir ta promeſſe! Tu parles de me ſatisfaire! je me baignerois dans ton ſang; je percerois ton cœur, ton perfide cœur: ſerois-je plus heureux? Batilde accepteroit-elle ma main? ſçachons ce que je dois craindre, ou ce que je dois eſpérer; ſi l'amour ne me favoriſe pas... du moins, j'aurai pour moi la vengeance.

Ranulphe écrit pluſieurs lettres à Batilde, qui les renvoye avec hauteur.

Elle étoit toujours auprès de Pleſtrude, fuyant même les occaſions de parler au maire; la mort d'Edmond avoit approfondi les progrès de ſa mélancolie; l'image de ce

pere infortuné ne sortoit point de son cœur; la seule Emma recevoit ses larmes. Toutes deux étoient les objets de l'amitié de leur ancienne maitresse.

Une maladie de langueur vient attaquer les jours de l'épouse d'Archambaud; c'est alors qu'éclate dans toute son activité & sa délicatesse la sensibilité de Batilde. Impatiente de prodiguer ses soins à sa bienfaitrice, elle s'abaisse avec ardeur aux fonctions de la derniere des esclaves; toujours la plus prompte à servir Plectrude, occupée d'imaginer quelque soulagement qui adoucisse ses maux, s'il ne pouvoit les guérir; remplie de ces moindres attentions si essentielles pour le sentiment, ayant l'ame sans cesse surveillante au plus faible signe, à un soupir, à un regard de son amie, empressée de la secourir, de la consoler, & croyant n'acquitter jamais la reconnaissance, ni cette humanité si compatissante, si généreuse, si pleine de charmes dans un cœur qu'on pouvoit appeller son sanctuaire: telle se montroit Batilde aux yeux de tout

ce qui environnoit Plectrude, & à ceux d'Archambaud lui-même. Que tant de vertus enflammoient son amour, & que l'estime ajoûte à la tendresse!

Plectrude, malgré tous les soins vigilants de Batilde, ne put se dérober à sa malheureuse destinée : elle expira dans ses bras, en la recommandant, ainsi qu'Emma, à son mari ; ce furent ses dernieres paroles.

Cette mort apporta avec soi des changements inattendus, qui donnoient une nouvelle face à la situation d'Archambaud. Il consacra ses premiers moments à des regrets légitimes. En effet, Plectrude les méritoit : alliée par sa mere à la maison royale, elle réunissoit à la plus haute naissance, des agréments, de la vertu, & une douceur infinie qui l'avoit rendue chere à son époux : mais la nouvelle passion qui l'occupoit, ne tarda point à triompher de sa douleur ; le temps du deuil n'étoit pas expiré, que son cœur s'étoit déja r'ouvert à des sentiments qui repoussoient, & alloient détruire l'image de sa

femme. Galſonte, ſœur de Pleſtrude, prit ſa place dans le palais du maire; elle voulut bien ſe charger de l'adminiſtration domeſtique; Batilde & Emma jouirent auprès d'elle des mêmes avantages & de la même conſidération; elles retrouverent, en quelque ſorte, dans Galſonte, l'amie que la mort leur avoit enlevée.

Toutes les illuſions de l'amour vinrent alors éblouir les yeux d'Emma : elle voyoit ſa tendreſſe exempte de crime & de reproche, juſtifiée par la mort de Pleſtrude; elle ſe voyoit aimée d'Archambaud, élevée au rang de ſon épouſe; c'étoit le ſéduiſant tableau que ſans ceſſe elle ſe repréſentoit. Ma chere Batilde, diſoit-elle, je puis m'abandonner ſans remords au penchant qui me domine plus que jamais; je puis aimer Archambaud.... je ne doute pas qu'il ne partage mes ſentimens. Vous n'en doutez pas, interrompt vivement Batilde? — Je me ſuis apperçue qu'il cherchoit à me parler en ſecret... Tu ne crains point que je démente cette vertu, que ton exemple fortifie; (Batilde ſoupire)

mais il m'eſt permis de me livrer à des eſpérances qui concilient mon amour & mon devoir; ma famille étoit diſtinguée dans la Thuringe, ma patrie; l'humiliation de l'eſclave n'exiſte plus; & d'ailleurs que ſont les rangs, les grandeurs aux yeux de l'amour? N'avons-nous pas vu un monarque, Cherebert, épouſer les filles d'un ouvrier en laine? Venerande, premiere femme de Gontran, étoit née dans la ſervitude, & d'un pere domeſtique & ſerf du roi. La ſageſſe ne s'oppoſe plus aux idées flatteuſes que je pourrois concevoir... Mais que vois-je? La pâleur ſur ton viſage!

Batilde perd connaiſſance: Emma s'empreſſe de la ſecourir: ce n'eſt rien, lui dit Batilde, revenue de ſon évanouiſſement; vos ſecours... ah! ne me rappellez point à la vie; ce ne ſera pour moi qu'un tiſſu éternel de chagrins. — Vous pleurez, Batilde! — Je pleure... Emma... c'eſt une

---

Cherebert roi de France, fils de Clotaire I, épouſa Miroflede, & Marcouefve, filles d'un ouvrier en laine, enſuite Teudegilde, fille d'un berger.

suite de ce mal qui m'a saisie !.. je suis si malheureuse !.. Emma ... je vous quitte ... j'ai besoin de repos... elle ajoûte en se retirant: hélas ! il ne sera jamais dans mon cœur !

Enfin Archambaud a résolu d'écouter un amour qui n'a plus que de faibles obstacles à combattre ; la bienséance est satisfaite ; un an s'est écoulé depuis la mort de Plectrude ; il s'étoit arrêté d'abord au projet d'employer Emma pour déclarer sa passion à Batilde ; c'étoit la vraie cause de toutes ces marques particulieres de bienveillance qui avoient abusé la malheureuse Emma ; il forme le dessein de n'avoir d'autre interprête de sa tendresse que lui-même. Qui en parlera mieux que moi, se dit-il avant que de tenter cette démarche ? Qui pourroit réveler avec autant d'intérêt à Batilde, tout ce qu'elle m'a inspiré ? Je vais donc lui faire un aveu, trop long-temps retenu ! je vais lui offrir & mon cœur & ma main, lui apprendre qui elle est, les volontés de son pere ; elle sçaura qu'après Clovis, Archambaud seul peut oser prétendre à de-

venir ſon époux. Aurois-je encore à craindre Ranulphe ? La fille des rois s'oublieroit-elle au point de ſacrifier à ſon amour ?.. Quelle erreur va m'échapper ! Et n'ai-je pas regardé Batilde comme une fille obſcure, comme une eſclave, deſtinée par ſa naiſſance à porter des fers ? Et ne l'ai-je pas adorée ? N'a-t-elle pas pris ſur moi un empire abſolu ? Où m'égare un penchant ... qui me rendra peut-être le plus malheureux des hommes ? Si j'allois eſſuyer un refus, augmenter le triomphe de mon rival, lui faire voir par le mépris de mes vœux combien il eſt aimé, ajoûter la honte aux tourments qui m'accablent !.. L'autorité eſt dans mes mains : je traînerai Batilde au pied des autels ; je l'obligerai à m'accepter pour ſon époux. Oui, elle ſera ma femme ; les loix, la religion, la mettront dans mes bras ; je relève Batilde à ſa place ; ſi Edmond vivoit, Edmond ſeroit le premier à preſſer cette alliance ; je ſerai... le perſécuteur de Batilde, ſon plus cruel ennemi, ſon déteſtable raviſſeur, plus barbare cent

fois que les pirates qui l'avoient enlevée & chargée de chaînes !.. eh ! pourquoi ai-je rompu ses fers ? Quelle est ma générosité ?.. Batilde verra mes larmes, mon désespoir ; elle lira dans mon cœur ; je l'emporterai sur Ranulphe ; Ranulphe aimeroit-il comme moi ? Ah ! Batilde, il n'y a que mon amour qui puisse mériter vos regards, & c'est par cet amour que je veux vous plaire. Qui sur la terre adore plus qu'Archambaud vos graces, vos vertus ? Qui sent davantage le bonheur d'obtenir un regard de vos yeux, de vous idolâtrer ? Il vous falloit une couronne ; vous ne serez pas reine : mais l'épouse d'Archambaud ne connaîtra au-dessus d'elle que l'épouse de Clovis ; votre pere vous étoit cher ; la vertu est le premier sentiment qui vous anime : je vais vous confier le sécret de votre famille ; vous en serez digne.

Archambaud impatient de répandre une ame qui ne pouvoit plus se captiver, court chez Galsonte ; il y trouve Batilde, qui à son approche veut se retirer : — Arrêtez,

madame, il eſt temps de parler, de vous inſtruire de ce que je ne dois plus vous cacher : ſçachez...

Le maire eſt forcé de reſter à ce mot ; des ordres preſſants de Clovis l'appellent à l'inſtant même au palais ; il y vole dans l'eſpérance de revenir ſe précipiter aux pieds de Batilde, & de lui tout déclarer.

Archambaud, lui dit le prince, je vous ai envoyé chercher pour une affaire, qui peut-être m'intéreſſe autant que celles de l'état, & elle ne lui eſt point indifférente : il s'agit du choix d'une reine que je veux donner à mes ſujets ; la prudence & le zèle ont toujours dicté vos avis, & jamais je n'ai eu plus beſoin de vos lumières. Si je ne conſultois que l'amour, je ſerois bientôt décidé ; il y a long-temps que mon cœur s'eſt déterminé : mais je ſuis roi ; mon peuple m'eſt cher ; je ſçais tout ce que je dois à la grandeur ſuprême, & il faut accorder l'amant & le ſouverain. Connaiſſez la ſituation de mon ame : j'aime depuis deux ans, j'aime un objet, que tout condamne

aux regards superbes du monarque; il réunit la beauté, la vertu, la jeunesse, toutes les graces...

Le maire éprouve une crainte secrete. Le roi poursuit : c'est une femme accomplie : mais elle a été esclave; j'ignore qui elle peut être, & selon les apparences, sa condition ne sçauroit jamais l'approcher du trône.

Archambaud se trouble, pâlit, tremble; Clovis continue :

Cette femme que j'adore, qui me coûtera la vie, si mon rang me force à lui immoler mon bonheur, tous mes voeux, c'est votre ancienne esclave, Batilde. Batilde, s'écrie Archambaud, du fond de l'ame ! — Oui, répond le monarque, Batilde elle-même; je ne puis vivre sans la posséder. Je prévois tout ce que vous m'allez opposer. Je ne m'appuierai point de l'exemple de quelques-uns de mes prédécesseurs : Archambaud, je me traite avec sévérité... mais Batilde est tout ce que je vois, tout ce que j'aime; Ranulphe m'a parlé avec transport de ses charmes, de

ses vertus, de son esprit, de cette aimable modestie qui la rend encore plus belle; la nature l'a désignée reine ; le trône lui appartient. M'arrêterai-je à des conventions qui ne sont point des loix ? Hélas! Archambaud, je sens que je l'adore ... que je mourrai, si Batilde n'est point mon épouse, & cependant je suis roi, je règne sur les Français, & je ne veux rien perdre de ce respect qui m'est dû, ni de cette considération personnelle qui me flatte autant que l'éclat du diadême ; je veux mériter l'honneur de descendre du grand Clovis. Vous êtes un ministre éclairé ; vous êtes mon ami; que l'un & l'autre prononcent sur mes devoirs, & sur mon bonheur ; souvenez-vous que Clovis est le plus tendre, & le plus passionné des amants : mais n'oubliez point qu'il est roi; allez, j'attends tout de la décision de votre amitié & de votre sagesse; songez que je m'abandonne à vos conseils; & revenez promptement me déterminer sur l'action la plus importante de ma vie.

On n'essayera point d'exprimer les divers mouvements qui agiterent Archambaud ; jamais le cœur humain ne fut déchiré par une situation plus cruelle & plus terrible.

Le malheureux amant de Batilde revient, livré à tous les orages de sa passion ; il va, parcourt ses appartements avec une sombre fureur, y répand une consternation générale ; ses esclaves intimidés s'écartent à son aspect ; il va s'enfermer dans un cabinet solitaire, & là, il exhale enfin des transports que la présence du roi avoit trop long-temps captivés.

Le maire s'écrie, après un long silence : quel coup de foudre ! est-ce un songe ? l'ai-je bien entendu ? Clovis... Clovis aime Batilde ! il veut l'épouser, au moment que j'allois à ses pieds !.. il ne l'épousera point. Mon maître, l'état me sont chers : mais Batilde n'est pas un bien qu'on puisse céder ; c'est moi qui serai son mari, son amant... content de l'adorer... le secret d'Edmond restera enseveli dans mon cœur ; je ne vivrai

vrai que pour reſſentir tout le charme d'une tendreſſe... Et j'aime le roi, mon devoir, Batilde, quand d'un mot, d'un ſeul mot je ſuis libre de l'élever au trône, de faire le bonheur de Clovis, celui de la Neuſtrie, en lui donnant une reine, le modèle des vertus! quand je puis faire le bonheur de Batilde elle-même, je balance! j'écoute mon amour! Archambaud l'emporte ſur le maire du palais! (il ſemble réfléchir profondément, & ſe lève enſuite avec précipitation) Archambaud ſera vaincu. Batilde, vous regnerez; j'attacherai le bandeau royal ſur votre front; vous ſçaurez un jour... que j'expirai pour vous. Ah! c'eſt vous donner mille fois plus que ma vie... Batilde... ingrate! ce Ranulphe que tu me préférois, feroit-il capable d'une pareille action? J'arrache mon cœur même; je ne me remplis que de toi, de toi ſeule...

Archambaud retombe ſur ſon ſiége, la tête appuyée ſur les deux mains, & en pleurant avec amertume; un inſtant après, il ſe lève avec violence.

Non, il n'eſt pas poſſible... il n'eſt pas poſſible... roi, peuple, que me demandez-vous? Ah! demandez mes jours, tout mon ſang; ils ſont à vous: mais vous ſacrifier... tout ce que j'aime!.. Tout ce que j'aime! eh! ſi je l'aimois, héſiterois-je à la porter ſur le trône? N'eſt-ce pas une place dûe à ſa beauté, à ſa condition, à ſon mérite perſonnel? Je trahis ſon pere, la vérité, l'honneur, l'état, le monde entier qui a beſoin d'admirer la vertu aſſiſe au premier rang. Puis-je offrir une couronne à Batilde? & il n'y a qu'une couronne qui puiſſe parer ce front ſi plein de charmes. Quel plaiſir pour mon ame ſenſible d'entendre dire de tous côtés! « Archambaud eſt di-
» gne de notre reconnaiſſance, & de notre
» amour; c'eſt à ſon choix que nous ſom-
» mes redevables d'une reine que nous ché-
» riſſons, que nous adorons; elle eſſuie les
» larmes de l'infortuné; elle ranime le pau-
» vre; c'eſt un ange de bienfaiſance en-
» voyé par le ciel pour conſoler cette terre
» malheureuſe; après Dieu, c'eſt Batilde

» que nous nommons dans nos prières. »... J'entendrai ces acclamations. Si je ne puis goûter la félicité publique, du moins elle sera mon ouvrage ; je servirai l'état ; je serai sa victime ; j'en mourrai... j'aurai fait mon devoir.

Il retourne auprès de Clovis : — Votre choix, seigneur, est fixé. Archambaud s'arrête à ces mots, surpris d'un saisissement affreux ; on diroit que son ame va lui échapper ; il cherche à déguiser son émotion, & par un effort prodigieux sur lui-même, il reprend : Batilde, seigneur, mérite votre tendresse & votre main ; elle est votre égale ; son pere étoit fils de roi, roi lui-même, le frere d'Ercombert. Edmond étoit instruit que des raisons d'état unissoient l'usurpateur & la cour de Neustrie ; il craignoit que la politique ne vous obligeât de seconder la fureur de son frere : c'est ce qui engageoit ce malheureux prince à nous cacher son sort ; il m'a tout révélé en mourant ; je balançois à découvrir son secret aux regards de mon maître : mais,

ſeigneur, vous aimez Batilde; vous la protegerez; vous la vengerez de la fortune; qu'elle partage le trône avec vous... Pour moi, ſeigneur, j'oſe vous demander un prix de mes faibles ſervices : ſouffrez que je me retire... — Vous me quitteriez, Archambaud, quand Clovis & l'empire vont vous devoir leur félicité! Jouiſſez de votre ouvrage... De quelle joie je reſſens l'ivreſſe! Quoi! je puis épouſer Batilde! Batilde regnera ſur la Neuſtrie, comme elle règne ſur mon cœur! Ah! tous les Français auront mes ſentiments, mes tranſports; tout l'univers adorera, comme moi, Batilde. Archambaud, comment pourrai-je acquitter un tel bienfait? Soyez mon ami. Allez, faites tout préparer pour un himenée dont je ne ſçaurois trop tôt hâter l'heureux inſtant; que Batilde apprenne par vous ſon élévation. — Seigneur... permettez... — Archambaud, c'eſt à vous de la prévenir ſur ſes nouveaux deſtins : vous en êtes l'auteur... — Daignez, ſeigneur, honorer un autre... — Je vous l'ai dit : vous devez recueillir le fruit

de vos bienfaits ; goûtez le prix de la reconnaissance. Volez, ne différez point. Je compte par les tourments les plus cruels les moments où Batilde n'est point reine.

Archambaud vouloit encore répondre : les courtisans entrent chez le monarque ; il renvoye son ministre en lui disant : ayez soin que mes ordres soient promptement exécutés.

Il sembloit que la fortune prît plaisir à créer des évenements singuliers, qui fussent autant d'épreuves toujours plus accablantes pour le maire. Ce n'étoit point assez qu'il domptât une ardeur que les contrariétés enflammoient ; il falloit qu'il apprît lui-même à Batilde le changement de sa destinée, qu'il la mît dans les bras de Clovis. Quelle situation terrible pour un amant passionné !

Batilde & Emma furent bientôt informées des mouvements de désespoir auxquels, de retour dans son palais, Archambaud s'étoit abandonné ; le bruit en étoit parvenu jusqu'aux oreilles de Galsonte ; tout

partageoit ses allarmes ; on craignoit qu'il n'eût essuyé une disgrace : on n'imagine point qu'il puisse être d'autres malheurs pour ces infortunés qu'un esclavage pompeux attache au service des cours, & qui loin de mériter notre envie, doivent peut-être exciter plutôt notre compassion.

Ce jour, s'écrie Archambaud livré à lui-même, va offrir au monde un spectacle, que sans doute il n'a point encore vû. Qu'est-ce que la vertu, la générosité peuvent exiger de plus du cœur humain ? J'adore, j'idolâtre Batilde ; Batilde est tout pour moi ! En me taisant sur sa naissance, je possédois ses charmes ; je devenois son époux... & moi-même, par un mot, j'enfonce dans mon cœur mille coups de poignards ! j'immole mon amour... pour jamais ! je ne m'occupe que de la gloire de Batilde, du bonheur de l'empire ! & c'est moi ! c'est moi qui dois lui annoncer qu'il faut qu'elle rende un autre heureux, qu'elle épouse un autre, tandis... N'ai-je point dans les combats appris à mourir ? Ah ! je n'y pou-

vois trouver une mort aussi affreuse ! O mon maître ! ô Neustrie ! ô devoir ! êtes-vous contens ? Quel sacrifice reste-t-il encore à vous faire ?

Il va, suivi d'un nombre de courtisans, à l'appartement de Batilde, & rappellant toutes les forces de sa raison : — J'ai fait peu madame, en brisant vos fers : votre beauté, votre vertu, votre naissance méritoient un prix plus éclatant, & je viens vous le présenter.

Un mouvement général de curiosité s'empare de l'assemblée ; Batilde étoit demeurée interdite.

Archambaud s'adressant à ses esclaves. — Obéissez. Ils sortent & rentrent quelques moments après, en remettant au maire un coffre d'une matiere précieuse. Il l'ouvre. Voici, madame, poursuit-il, le bandeau des rois ; souffrez que je l'attache sur votre front ; ce sceptre doit être embelli par vos mains. Nouvel étonnement de la part de Batilde : Archambaud se tourne vers les spectateurs frappés d'une

égale ſuprife. Vous voyez une ſouveraine, votre reine, la reine de Neuſtrie, l'épouſe de Clovis, & le premier je lui rends hommage.

Il ſe proſterne devant Batilde. — Seigneur, que faites-vous ? — Mon devoir, madame... c'eſt à vous de faire le vôtre. Le roi depuis long-temps vous aime; il vous offre aujourd'hui ſa main; elle vous eſt dûe. Il m'eſt permis de publier le ſecret que votre pere m'a confié en mourant; ſes vœux ſont remplis : Clovis couronne en vous la petite-fille d'Ethelbert, la fille d'Ermenfred... ſongez qu'il n'eſt point pour Batilde d'autre époux qu'un monarque.

Seigneur, réplique Batilde, en faiſant quelques pas vers Archambaud, qui ſe retiroit, ſouffrez... de grace... la douleur lui coupe la voix; le maire s'arrête, fixe ſur elle un regard attendri, & avec un ſoupir : — Clovis ſeul eſt digne de votre amour.

A ces dernieres paroles, il quitte l'aſſemblée toujours plus accablée d'étonnement, & ſe précipite vers un cabinet dont il ferme la porte ſur lui.

Galſonte

Galsonte & Emma enchantées de l'élévation de Batilde, répandent dans son sein toute leur joie, & la félicitent sur sa grandeur; des larmes, la désolation même est la seule réponse de la princesse; elle tombe évanouie dans leurs bras.

On ne sçauroit représenter l'état horrible où se trouvoit le maire, les déchirements qu'il éprouvoit, tous les soulevements de son ame; il expiroit dans les sanglots; il poussoit des cris; il se jettoit en pleurant sur un siége, se relevoit avec toute la fureur du désespoir, marchoit précipitamment, restoit immobile comme un homme frappé du tonnerre, ne prononçoit que le nom de Batilde.

Qu'ai-je fait, s'écrie-t-il, revenu un peu du délire de sa passion? qu'ai-je fait?.. mon devoir. Il n'est plus temps de me rappeller le passé. Cette femme qui fut mon esclave, que j'adorois... que j'aime encore, est aujourd'hui ma souveraine! voilà l'image qui doit entrer dans mon cœur... & quel est mon sacrifice? étois-je aimé? C'est Ra-

nulphe, c'est elle que j'ai immolée; je le sens trop : la grandeur ne dédommage point de l'amour; mais j'espérois... & à présent plus d'espoir... plus d'espoir que la mort la plus prompte; du moins expirons sans compromettre ma gloire. Que Batilde, que tout le monde ignore quel chagrin me précipite au tombeau; Batilde n'eut jamais été sensible en ma faveur. Peut-être me suis-je vengé en la contraignant d'épouser un autre que Ranulphe. Ah! que la vengeance est une faible consolation!.. Je ne puis que brûler en vain : je ne céde point à la raison, à la nécessité... je sçaurai mourir.

On vient annoncer au maire que Batilde éplorée veut absolument lui parler; il ne doute point que Ranulphe ne soit l'objet qui fait couler ses pleurs : il paraît devant elle, prie Galsonte & Emma de s'éloigner. Ah! seigneur, dit Batilde embellie de tous les charmes de la douleur, daignez donc m'écouter; un mot, un seul mot... Je ne puis, je ne dois rien entendre, réplique

Archambaud d'une voix étouffée... il faut vaincre toutes ses passions, n'être animée que d'une seule, que de la noble ardeur de faire voir la vertu sur le trône, de contribuer au bonheur, à la gloire du roi, à la félicité de l'état, d'exposer aux yeux de l'univers un exemple éclatant des hautes qualités qui doivent former l'ame d'une souveraine, de s'immoler toute entiere aux devoirs, à la majesté... La Neustrie a besoin d'une reine; soyez-la, madame : ce nom vous dit tout. Remplissez votre brillante destinée ; &, ajoûte-t-il d'une voix éteinte, laissez expirer...

Archambaud ne peut achever. Clovis suivi de toute sa cour venoit au-devant de Batilde. Ce prince avoit déposé la fierté du monarque, pour goûter le plaisir d'exprimer les transports de l'amant. Batilde ne répondoit que par des larmes, qui ne servoient qu'à la rendre encore plus belle. Ces marques de douleur étoient regardées par le roi, comme l'expression d'une pudeur aimable. Elle ne sortoit de cet acca-

blement que pour chercher les yeux du maire, qui tenoit les siens baissés, & ressentoit en secret mille supplices. On soutient Batilde en quelque sorte mourante ; on marche au temple : Archambaud veut se défendre d'assister à la cérémonie : il est forcé d'obéir à son maître, & de conduire lui-même Batilde à l'autel; quel nouveau coup! elle tourne encore ses beaux yeux couverts de larmes sur Archambaud. Les serments sont prononcés; Batilde enfin est l'épouse de Clovis, prête à rendre les derniers soupirs, & le maire a couru s'enfoncer dans son palais, loin du spectacle d'une fête qui lui offroit l'appareil de sa mort; il ordonne qu'on le laisse seul. En vain Galsonte & Emma consternées, réunissent leur soins, lui font voir l'intérêt le plus tendre : Archambaud demeure plongé dans un affreux accablement dont il est obstiné à taire la cause.

Batilde sur le trône eut bientôt pris l'ame d'une reine, ou plutôt ses vertus tirées de l'obscurité parurent à leur place,

& se montrerent dans tout leur jour; la Neustrie ne cessoit de répéter son éloge, & de joindre dans ses applaudissements le nom de Batilde à celui d'Archambaud. Elle étoit un exemple de bonté, de bienfaisance, de religion, la mere des pauvres, l'appui du malheureux, la protectrice déclarée de l'humanité souffrante. Cependant la satisfaction de faire le bien, ce plaisir si pur, qui accompagne la pratique des vertus, n'empêchoient point que cette princesse ne fût consumée d'une secrete mélancolie; elle portoit cette sombre tristesse jusques dans les bras de son époux.

Le chagrin qui dévoroit Archambaud, s'irritoit du silence opiniâtre qu'il opposoit à toutes les demandes pressantes de Galsonte & d'Emma; elles le conjuroient vainement de leur dévoiler le motif caché de cette langueur mortelle; la douleur & l'inquiétude d'Emma égaloient son amour. Abusée par une erreur, dont elle aimoit à s'aveugler, elle ne pouvoit concevoir pourquoi le maire refusoit de lui

confier ses peines. Ah! se disoit-elle, s'il avoit ma sensibilité, n'auroit-il pas plutôt cherché les occasions de m'apprendre ce qui peut l'affliger? La confiance, l'aveu réciproque des chagrins nourrissent la tendresse; ce sont-là les plaisirs auxquels s'abandonne le sentiment. Mais d'où vient qu'il ne m'a point encore ouvert son cœur? Plectrude n'est plus; il est libre; nos feux ne sont point criminels, & il ne me parle point! il semble fuir jusqu'à mes regards! malheureuse Emma, te serois-tu trompée? il ne m'aimeroit point!.. Quels soupçons!.. livrons-nous à la douceur de l'aimer; cette ardeur secrete ne fait-elle point mon bonheur? redoublons nos soins: si je ne puis mériter sa tendresse, du moins je mériterai sa reconnaissance; & la reconnaissance conduit à l'amour.

La situation du maire étoit trop violente, pour ne pas éclater; il est attaqué d'une maladie qui fait craindre pour ses jours; le roi est instruit du danger: il aimoit tendrement son ministre; la Neustrie

partage les allarmes du prince, & craint de se voir enlever Archambaud, si nécessaire à l'administration. Clovis se rend auprès de lui, court à son lit, l'embrasse. — Qu'avez-vous, mon cher Archambaud? Ce n'est point votre souverain, c'est votre ami qui vient vous témoigner tout l'intérêt qu'il prend à votre état; quelle est votre maladie? Je donnerois la moitié de mon empire pour vous conserver. — O mon roi, je n'ai point mérité cet excès de faveur. La cause de mon mal m'est inconnue... mais... je sens que ma carriere est remplie... mon tombeau va bientôt s'ouvrir. — Ah! vivez pour Clovis, pour la reine... Pour la reine! répond Archambaud, & à ce mot il ne peut retenir un gémissement profond. — Elle est inconsolable de cet évenement malheureux; elle n'oubliera jamais ce qu'elle vous doit. Sa reconnaissance... — Sa reconnaissance... seigneur... J'ai servi l'état & mon souverain... Batilde est faite pour être adorée de mon maître, pour recevoir les hom-

mages respectueux de la terre entière... Que Clovis soit le plus heureux des monarques! C'est le dernier vœu que je forme en mourant. — Non; Archambaud, vous ne mourrez point; le ciel verse trop de bienfaits sur cet empire, pour ne lui pas conserver des jours aussi précieux que les vôtres; j'ai besoin d'un ami; vous seul avez des droits sur ma confiance, & il n'y a que l'amitié qui puisse donner & recevoir de ces conseils que la grandeur suprême nous met rarement à portée d'entendre.

Le prince redouble ses témoignages de tendresse; on reparle de Batilde: à ce nom, Archambaud sembloit revenir à la vie.

La visite du roi, & sur-tout ce qu'il avoit dit au maire de la part de la reine, arrêterent, en quelque sorte, son ame prête à le quitter. Quoi! s'écrioit-il, Batilde daigne s'intéresser à la conservation de mes jours! Eh! qui peut l'inspirer? La reconnaissance... la reconnaissance! c'est un bien faible retour pour cette ardeur, qui me fait mourir! la reconnaissance est

elle l'amour ?.. Mais, où me ramène sans cesse mon égarement ? la mort seule pourra triompher de ce penchant insurmontable; ma fin est décidée.

Ranulphe, que la jalousie avoit rendu l'ennemi irréconciliable du maire, ose se présenter chez lui; il le trouve luttant contre la maladie, s'efforçant de se vaincre, & de repousser le trait qui s'enfonçoit toujours plus profondément dans son cœur. Grand homme, lui dit Ranulphe, que ma visite ne vous étonne point : jouissez de votre triomphe. J'ai été votre rival, votre ennemi, & je viens vous admirer. — M'admirer ! ah ! Ranulphe, ce sentiment ne m'est point dû. Ne m'admirez pas, & plaignez-moi ; je ne vous demande que votre pitié & votre justice : la cause de mes refus vous est présentement connue; j'ai fait votre malheur & le mien. Prononcez : devois-je agir autrement ? vous sçavez mon secret, ma faiblesse : je ne vous ai rien caché... ma situation, Ranulphe, arracheroit de la compassion des cœurs

les moins ſenſibles. Que les courtiſans qui ſont ſi déchirés de jalouſie viennent me contempler ſur ce lit d'où je vais deſcendre au tombeau; que leurs regards malfaiſants liſent dans mon ame, & ils ne m'envieront plus mes grandeurs... je ſuis bien malheureux! — C'eſt moi, ſeigneur, qui ſuis à plaindre: j'ai offenſé l'amitié, l'honneur: il faut vous l'avouer. Que les paſſions nous dégradent & nous aviliſſent! Déſeſpéré de ne pouvoir obtenir Batilde, j'ai vanté ſes charmes au roi; j'ai enflâmé le penchant qu'elle lui avoit inſpiré; je voulois me venger de vous, & mes lâches artifices ont contribué à votre gloire; ils ont fait briller la grandeur de votre ame. Il étoit en votre diſpoſition de diſſimuler la vérité, d'épouſer Batilde que vous adorez, & c'eſt vous qui la mettez dans les bras de Clovis!.. Archambaud, que vous êtes au-deſſus de moi! — Je vous l'ai dit, Ranulphe, vous me connaiſſez, & je ne mérite point d'éloges; j'ai rempli mon devoir; vous euſſiez fait de même à ma place;

le diadême étoit dû à Batilde ; elle en est digne. J'ai servi la justice, la vertu, Clovis, l'état : mais, Ranulphe, je n'en suis pas moins homme ; mon cœur n'en est pas moins déchiré ; & ce seroit vous tromper que de vous en imposer sur mes combats, & sur mes tourments. Que cet effort m'a coûté ! Est-on vertueux, Ranulphe... lorsqu'on meurt de désespoir ? Il est inutile de fasciner vos yeux sur le sort qui m'attend ; je sçais que Batilde est reine, notre souveraine, que le respect est le seul sentiment qui me soit permis ; il n'y a donc que le trépas qui puisse terminer ces troubles si cruels, dont ma raison ne sçauroit être victorieuse... Ranulphe, les vertus humaines vûes de près, sont bien peu de chose ! Au lieu d'applaudir à mon courage, montrez-moi ma fragilité, toute l'étendue de la carriere qui me reste à parcourir, si je veux arrêter mon ame, & recueillir l'estime publique, ma propre estime ; parlez-moi du rang que j'occupe ; dites que le gouvernement a besoin de mes faibles tra-

vaux, que je suis nécessaire à mon maître, que je suis comptable à la Neustrie, au monde entier de tous mes moments, que je n'ai encore rien fait; armez-moi contre moi-même, & je retrouve en vous mon ami.

Il embrasse Ranulphe, qui laissoit couler ces douces larmes qu'excite l'admiration. Depuis cet instant, ils ne se quittoient plus; quelquefois ils se surprenoient, s'entretenant avec attendrissement de la reine. En vain Archambaud cherchoit à détruire un sentiment si contraire à son devoir & à son repos: cette passion indomptable le consumoit, & triomphoit toujours de sa sagesse.

Le bruit se répand que le maire, ne revenant point de sa maladie, alloit se démettre de ses emplois, & se retirer de la cour; il n'y avoit point paru, quoique les ordres réitérés de Clovis l'y eussent souvent appellé. Ce prince lui écrit une lettre touchante, & le presse de venir le trouver. Archambaud pénétré des bontés du roi, obéit; il se traîne mourant à ses

pieds. Du plus loin que Clovis l'apperçoit, il lui tend la main : — Approchez, digne appui du trône ; de quelle nouvelle m'a-t-on frappé ? Archambaud, vous n'ignorez pas que vous m'êtes cher, que vous êtes utile à Clovis, à l'empire, & vous voulez abandonner le timon de l'état ! Quel eſt donc ce mal dont on ne peut connaître la cauſe, & qu'on ne ſçauroit guérir ? Je croyois, non comme votre roi, mais comme votre ami, avoir quelques droits ſur votre confiance ; un autre peut-être ſera plus écouté... Je me flatte que la reine... — Qu'entends-je !.. la reine !.. — La voici ; venez, madame, Archambaud veut nous quitter ; c'eſt à vous de le rendre à la vie, de nous le conſerver ; vous ſçavez combien je l'aime : j'attends tout de vos ſollicitations ; je vous laiſſe avec lui.

Clovis auſſi-tôt ſe retire.

Quel eſt le trouble de Batilde & du maire ! Ils craignent de lever les yeux l'un ſur l'autre ; leur embarras augmente ; ils n'oſent s'approcher ; la reine faiſoit mê-

tés! — Eh! d'où vient, ſeigneur, cette langueur répandue ſur vos jours? — D'où vient, madame? (il attache ſes regards ſur Batilde, & il repouſſe des pleurs prêts à couler) Ah! madame, il y a long-temps que la cauſe devroit vous en être connue.... — Que dites-vous, ſeigneur?.. Batilde demeure interdite, agitée. Archambaud comme ſubjugué par un tranſport involontaire, tombe à ſes pieds. La reine avec un cri: — Archambaud, que faites-vous? Elle veut le relever. — Laiſſez-moi mourir à vos genoux; ſouffrez du moins qu'un ſentiment que j'ai tenu juſqu'ici renfermé dans mon cœur, éclate dans mon dernier ſoupir. Je ſçais que je vous offenſe: mais, madame, je vais expirer, & ma mort réparera mon audace; vous voyez proſterné devant vous un homme qui vous adoroit, dans le temps... c'étoit moi qui étois votre eſclave; vous étiez ma ſouveraine; j'ai ſçu toujours vous reſpecter autant que je vous aimois. J'étois lié à Pleſtrude; mon amour n'a point éclaté; je vous idolâtrois au

au point de vouloir étouffer ma tendresse... Ranulphe avoit eu le bonheur de vous plaire : — Ranulphe ! — Instruit par lui-même de sa passion, je me sacrifiois, je vous le donnois pour époux. J'apprends de votre pere qui vous êtes ; Ranulphe n'étoit point d'un rang qui pût l'élever à Batilde ; ma femme meurt ; j'ose espérer que la fille des rois ne dédaignera point la main d'Archambaud ; j'allois vous la présenter avec ce cœur, dont votre image n'est jamais sortie : le roi me découvre son penchant, & Batilde devoit être l'épouse d'un monarque. Je pouvois me taire : je brise mon cœur, je m'immole ; Clovis sçait de ma propre bouche vos malheurs, votre rang, que le trône étoit votre place... je vous y fais asseoir, madame.

Vous regnez ; le roi vous aime ; la Neustrie bénit son choix ; j'ai fait mon devoir ; je ne vous demande que votre compassion. Pardonnez si je vous ai offensée, si j'ai rompu le silence : mais j'emporte au tombeau la consolation d'avoir appris à ma

souveraine... que je mourois pour elle. Je n'implore qu'une seule grace : daignez me dire du moins que vous me pardonnez... que vous me plaignez. C'est pour la derniere fois que je vous vois, que je vous répéte... Non, madame, je n'acheverai point ; je ne manquerai plus à ce que je vous dois ; un prompt trépas va vous délivrer du spectacle de ma douleur... Ah ! Batilde !.. que vois-je ?.. les ombres de la mort sur votre visage ! ô ciel ! — Vous n'aimiez point Emma !.. vous m'aimiez, Archambaud ! & vous avez pu croire que j'aimois Ranulphe ! & vous m'alliez épouser !.. tout ne vous disoit-il pas qui étoit le maître de mon cœur ? (& Batilde regarde le maire, en versant un torrent de larmes) quel autre qu'Archambaud auroit pu me rendre sensible ? J'étois aimé de Batilde, s'écrie le maire !

Tous deux restent absorbés dans cet anéantissement qui caractérise la violence des passions. Batilde revient la premiere de cet accablement terrible, comme quel-

qu'un qui sortiroit d'un profond sommeil, & qui s'éveilleroit en sursaut. Elle jette les yeux de tous côtés, les fixe ensuite sur le maire. — Vous m'aimiez, Archambaud !.. Elle s'arrête quelques moments : on semble lire sur son front qu'il se prépare dans son ame une révolution surnaturelle. Elle continue en rassurant sa voix : Archambaud, écoutez-moi ; reprenez vos sens ; asseyez-vous... asseyez-vous, & ne m'interrompez point. (il veut parler) J'ose exiger de vous le silence.

Il s'assied égaré, interdit, frappé de tous les coups. La reine poursuit :

Je céde d'abord à des mouvements... que j'étoufferai pour toujours. La femme de Clovis va laisser paraître l'esclave d'Archambaud pour en faire désormais son éternelle victime ; & la vie entière de la reine réparera le peu d'instants que je veux bien accorder à Batilde.

Oui, Archambaud, je vous ai aimé. Cet aveu n'offense point mon époux, puisque la vertu a toujours combattu ce penchant,

& qu'aujourd'hui, elle en triomphera. Cet amour a été la premiere impression qu'ait éprouvée mon cœur. Loin de la confier à personne, à peine osois-je m'en rendre compte à moi-même ; je l'ai cachée aux regards paternels, à ceux d'Emma, à mes propres regards. Rappellez-vous que je ne vous approchois qu'avec timidité, qu'avec crainte ; je m'effrayois quand je croyois entrevoir dans mon ame le moindre sentiment qui me parloit pour vous : la rivale de Plectrude eût été criminelle, & mes remords précédoient le crime. Mon pere surprit cette agitation que je m'efforçois de me dissimuler. Il pensa que Ranulphe en étoit l'objet, & cette erreur me fit beaucoup moins de peine, que s'il eût pénétré la vérité : je n'avois rien à me reprocher sur Ranulphe... Vous ne l'aimiez point, interrompit Archambaud ? —Ranulphe m'étoit indifférent, & il alloit me devenir odieux. Une sombre mélancolie s'empare de moi ; je repoussois tout ce qui auroit pu m'en découvrir la cause ; elle me conduit aux

portes du tombeau ; vous venez me voir : je reviens à la vie ; vous nous affranchissez ; je sens une répugnance secrete à quitter les lieux que vous habitez. Enfin la jalousie semble m'éclairer sur la nature du trouble que je redoutois d'approfondir : j'imaginois que vous aimiez Emma... — Aimer Emma ! Eh ! tout ne devoit-il pas vous instruire que je vous adorois ? Pouvois-je ...

— Archambaud, vous oubliez la loi que je vous ai prescrite.

La rivale d'Emma... je vis alors que je vous aimois... Cependant je redoublai de sévérité pour me combattre, pour me vaincre. Plectrude vous est enlevée : ma passion se ranime ; je me juge avec moins de rigueur ; ma fierté me prête des forces ; j'étois persuadée qu'Emma vous étoit chere, que vous l'épouseriez ; cette image vint me soutenir peut-être plus encore que ma vertu. Alors vous m'annoncez qu'il faut que je me sacrifie à ma naissance, aux ordres de mon pere, que je donne enfin

ma main à Clovis. Je crus que vous aviez pénétré mon secret, que vous ne m'aimiez pas, que vous m'imposiez même la nécessité de ne point vous aimer, de renoncer à vous : Archambaud... je vous obéis, moi, qui vous eûs préféré à tous les rois du monde, moi, qui avois goûté du plaisir à porter le nom de votre esclave... Le maire retombe aux genoux de la reine; elle lui ordonne de se relever, & elle reprend : Songez que c'est pour la derniere fois que je vous entretiens de mes faiblesses. Je fus donc asservie à vos volontés; je me laissai conduire par vous... par vous, aux pieds de l'autel!.. vous m'avez vûe mourante ... (elle ajoûte après un long silence.) Je fus liée à Clovis.

C'est son épouse présentement que vous allez entendre.

Je fus reine. Dès cet instant, je m'immolai toute entière ; j'effaçai dans mon cœur jusqu'aux moindres traits de votre image; je m'interdis comme un crime, le plus faible ressouvenir : le passé se perdit

à mes yeux ; l'avenir ſeul les fixa ; je ſentis que je ne pouvois plus vivre pour moi... pour vous ; que je me devois au roi, au trône, à l'état... ils rempliront mon ame, duſſé-je en perdre la vie. Voilà les ſeuls objets qui m'occuperont, le ſeul ſentiment qui m'animera juſqu'au dernier ſoupir. (Elle ſe lève) Archambaud... ayez le courage de m'imiter ; que dis-je ? achevez votre ouvrage : vous m'avez élevée au trône ;

Voilà les ſeuls objets, &c. La beauté, l'eſprit, les vertus, & même l'illuſtre naiſſance de Batilde ne ſont point des jeux d'imagination ; l'auteur de ſa vie la fait deſcendre de ces rois ſaxons qui compoſèrent l'heptarchie d'Angleterre. Ce qu'on peut aſſurer, c'eſt qu'elle fut un modèle de religion, & de bonté. Devenue reine, elle ſe montra encore plus modeſte ; on eût dit qu'elle ſe reſſouvenoit toujours de ſon eſclavage pour être plus compatiſſante, & elle en donna même une preuve mémorable : elle appliqua tous ſes ſoins à abolir l'uſage des eſclaves qui ſubſiſtoit encore en France, comme parmi les nations étrangeres ; elle s'indignoit qu'une religion auſſi charitable que la nôtre eut laiſſé s'introduire un ſemblable abus digne de la barbarie qui l'avoit produit ; la grandeur de Batilde n'éclata que par des bienfaits. Elle joignoit à de ſi rares qualités des talents pour l'adminiſtration, & un courage ſupérieur aux évenements ; elle déploya ſon génie dans une régence orageuſe. Afin qu'on ne croye point cet éloge flatté, je rapporterai ce qu'en dit l'abbé Velly, *hiſt. de Fr. tom. I.* « On peut aſſurer que le

rendez-m'en digne; oubliez un aveu que notre tranquillité & notre devoir nous défendent à l'un & à l'autre de nous rappeller... Soutenez-moi dans la généreuse envie de concourir avec vous au bonheur de l'empire; que cette ardeur sublime nous réunisse, & nous enflamme! J'emprunte vos paroles, vos conseils: n'ayons d'autre passion que celle d'étendre la gloire du roi, d'affermir la félicité publique, de former un peuple d'heureux. Voilà, seigneur,

» gouvernement de cette princesse fut celui de la douceur, de la prudence, de la justice & de la vertu. » Les Gaulois, sans distinction d'âge ni de sexe, » payoient une forte capitation, ce qui les empêchoit » de se marier, ou les obligeoit d'exposer ou même » de vendre leurs enfants; ils porterent leurs plaintes aux pieds du trône: Batilde en fut touchée, leur » remit cet onéreux tribut, & racheta tous ceux que » cette dure exaction avoit faits esclaves. L'intérêt » de l'eglise ne lui fut pas moins cher. Elle fit travailler à la réformation des mœurs; les brigues pour » l'épiscopat furent réprimées, & la simonie exterminée. » La sagesse, la piété, le mérite personnel étoient des titres suffisants pour être connu & protégé de Batilde; elle fit nommer à l'évêché d'Autun, Leger, personnage respectable à tous égards, qui honora le choix de la reine; elle fut moins heureuse dans celui de Sigebrand, évêque de Paris: ce prélat ambitieux, pour annoncer son crédit avec plus de

des

des transports faits pour des ames telles que les nôtres! Voilà les mouvements auxquels nous devons nous abandonner! Osez donc vivre pour parcourir la carriere du grand homme, pour mériter la seule récompense qui paye la vertu, l'applaudissement de vos concitoyens, votre propre estime; gardez vos emplois; soyez l'appui de votre maître, le premier de ses sujets, un exemple éminent de zele & de fidélité, & sur-tout... ne parlez jamais à sa femme que de ses devoirs

— Ah! mon ame s'élève jusqu'à la vôtre. Eh bien! madame, connaissez

---

faste, laissa mal interpréter les bontés de cette princesse en sa faveur; les seigneurs que son orgueil blessoit, eurent la lâcheté de le faire assassiner: Batilde instruite des calomnies dont la présomption de Sigebrand l'avoit rendue l'objet, eut le monde en horreur; elle ne fut plus animée que du desir de se jetter dans le sein du seul consolateur qui essuie les larmes de la vertu outragée, & qui lui rende justice; elle se consacra entiérement à Dieu, se retira dans l'abbaye de Chelles qu'elle avoit fondée, y prit le voile, selon quelques historiens, ne voulut plus entendre parler d'une cour indigne de la posséder, & mourut avec édification, révérée comme une sainte depuis le neuvieme siécle.

votre pouvoir, & jugez si vous sçavez commander en reine, & si je sçais obéir! Je m'arracherai à la mort qui m'attendoit; je m'efforcerai de vivre, pour admirer vos vertus, pour les imiter, pour m'occuper tout entier des soins de ma place, des intérêts de l'empire, pour mériter les regards de Clovis, ceux de l'univers... ceux de Batilde... Qu'exigez-vous encore? — Davantage, seigneur; ce ne seroit-là qu'un sacrifice vulgaire; ce n'est pas assez pour nous. — Que voulez-vous de plus? — Que tous deux nous nous imposions une obligation éternelle de ne point nous démentir; que nous détruisions jusqu'à la moindre trace de cette tendresse, qui nous offense, qui seroit un crime pour moi, pour vous; que nous opposions à son retour des obstacles insurmontables; qu'enfin vous épousiez... — N'achevez pas, madame: quoi! ce n'est point assez de supporter la vie, de soutenir le spectacle de Batilde l'épouse d'un autre, de dévorer mes larmes, de mourir, sans me plaindre,

d'un amour malheureux : il vous faut des supplices plus cruels pour déchirer mon cœur; il en faut bannir votre image, ne pas vous adorer en secret, ne pas vous adresser tous mes vœux, ces pleurs dont ma douleur se nourrit!.. il faut qu'une autre... Ah! Batilde... ah! madame, je ferai tout... je ferai tout pour vous obéir : mais ne m'ordonnez point, ne m'ordonnez point de reconnaître un autre objet de mes hommages, de me lier par des nœuds... vous pleurez!.. — C'est vous qui faites couler ces larmes; ne les voyez point; ne me forcez point à rougir; Archambaud, pouvez-vous desirer que je sois coupable? Eh! je ne le suis que trop en ce moment... N'allez pas plus avant dans mon cœur; Archambaud... voudriez-vous y faire entrer le remords? laissez-moi ma vertu toute entière, si je vous suis chere encore. — Si vous m'êtes chere!.. ah! madame... (le maire regarde Batilde avec attendrissement & en répandant des larmes.) En doutez-vous, madame? — Archambaud, vous ne m'expo-

ferez jamais à de femblables épreuves ? vous n'entendrez point mes foupirs, mes gémiffements fecrets ; vous détournerez la vûe de mes pleurs ; croyez ... qu'il m'en coûte peut-être plus qu'à vous ; & vous irez, aujourd'hui, aujourd'hui même, à l'autel, former un engagement irrévocable... promettre d'aimer... époufer Emma... qui vous aime ; elle m'a fait part de fa tendreffe pour vous ; elle eft d'une naiffance diftinguée ; vous réparerez fes malheurs ; vous récompenferez fes charmes, fes vertus ; elle fuccédera dans votre ame... elle y détruira une image qu'il faut abfolument anéantir. Adieu, je vais annoncer à mon époux que fon miniftre lui eft rendu...je vous le redis encore : fongez que c'eft pour la derniere fois que nos faibleffes fe font montrées. Archambaud... n'oublions plus que je fuis reine, & femme de Clovis... & vous, fouvenez-vous qu'il n'y a que le maire du palais qui doive s'offrir à mes regards.

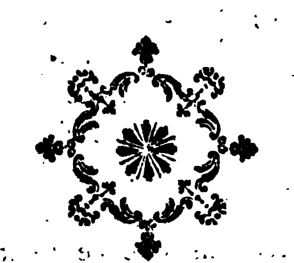
Auffi-tôt Batilde fe retire avec précipi-

tation, comme si elle eût craint que sa fermeté ne l'abandonnât.

Où courez-vous, madame, s'écrie Archambaud? Daignez arrêter... un moment... Oui, c'est pour la derniere fois que vous lirez dans ce cœur, que ses blessures... elle ne m'écoute point! elle ne m'entend plus!.. Batilde, vous serez satisfaite; le sacrifice sera entier; j'en fais le serment. Je ne verrai plus en vous que la reine, que ma souveraine, que l'objet de l'admiration, des respects de toute la terre; j'oublierai... j'épouserai Emma... je l'épouserai... Allons; à force de vertus, étouffons un penchant, que tout me presse de rejetter; osons supporter une vie plus cruelle sans doute que la mort: hélas! il me seroit si facile de terminer un malheureux destin! ne nous occupons que de l'état. Faisons mon bonheur du bonheur de la Neustrie, & que le nom d'Archambaud mérite d'être placé un jour à côté du nom immortel de Batilde!

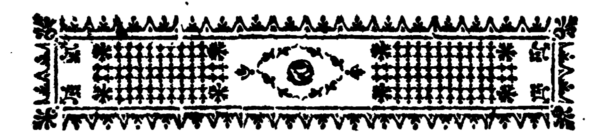
L'un & l'autre en effet se sont rendus

dignes d'attacher les yeux de la poſtérité. Archambaud, devenu le mari d'Emma, ſe livra tout entier aux ſoins du gouvernement; il ſçut ajoûter la conſidération perſonnelle à l'éclat de la dignité; & Batilde, une de nos reines les plus renommées par ſes vertus & par ſes talents pour l'admiſtration, après une régence conſacrée dans nos faſtes, mit le comble à ſa gloire; elle quitta la cour, & alla s'enſevelir dans une ſolitude où elle mourut en réputation même de ſainteté.



ANNE BELL,

NOUVELLE ANGLAISE.



ANNE BELL,

NOUVELLE ANGLAISE.

LA vertu & l'honnêteté, en exigeant des jeunes perſonnes qu'elles ſe tiennent en garde contre l'attrait dangereux des paſſions, n'impoſent pas des obligations moins fortes aux parents : ils doivent tempérer la ſévérité, quand il s'agit de punir les faibleſſes de ces malheureuſes victimes d'un âge incapable de réfléchir, & privé de la grande leçon de l'expérience. L'autorité paternelle eſt, dit-on, ſur la terre une image de la puiſſance divine : & n'eſt-ce pas approcher de l'Être ſuprême, autant que notre nature imparfaite eſt ſuſceptible d'y atteindre, que de ne point mettre de bornes au pardon & à la bien-

faiſance? C'eſt le châtiment qu'il faut limiter. D'ailleurs les remontrances touchantes d'un pere ou d'une mere, produiront plus d'impreſſion ſur le cœur d'un enfant que les menaces & les traitements rigoureux; cette derniere façon de les conduire les jette dans le déſeſpoir, & d'une faute qui pourroit quelquefois ſe réparer, les précipite dans une ſuite néceſſaire de démarches humiliantes & condamnables.

Anne Bell eſt un exemple frappant que les chefs de famille doivent avoir ſans ceſſe devant les yeux; elle allioit aux avantages de la naiſſance, la perſpective d'une fortune conſidérable, & les agréments les plus ſéduiſants; tout reſpiroit en elle ce charme au-deſſus de la beauté même, cette ſenſibilité qui eſt bien plus la ſource de nos chagrins que de nos plaiſirs, funeſte preſque toujours à quiconque la poſſéde, & délicieuſe pour ceux qui en ſont les objets. Bell avoit un cœur impatient d'aimer; c'eſt un de nos premiers beſoins; toutes les graces de l'eſprit ſe joignoient

à celles du ſentiment & de la figure ; elle étoit regardée comme un modèle de perfection. La mort, dès le berceau, lui avoit enlevé une mere dont elle étoit idolâtrée ; cette perte ne contribua pas peu à ſes infortunes : l'amour maternel plus ſoigneux, plus tendre que celui d'un pere, ſçait aſſocier la douceur & l'indulgence à l'auſtérité du pouvoir. Mylord Daramby élevoit lui-même ſa fille ; elle lui étoit chere : mais il ne lui parloit jamais qu'avec ce ton abſolu qui effraye la jeuneſſe, & qui la révolte bien plus qu'il ne la corrige ; Bell étoit ſaiſie d'une crainte continuelle. Mylord ajoûtoit à ſon caractere dur, une hauteur inſupportable ; il ſe croyoit deſcendu des anciens ſouverains de l'iſle ; il n'y avoit qu'un des plus éminents pairs de l'Angleterre qui pût ſe préſenter pour épouſer ſa fille, & il ne doutoit pas que Bell ne fût ſenſible que lorſqu'il l'auroit ordonné : étrange prévention des parents qui penſent que le cœur s'ouvre ou ſe ferme à leur volonté ! Prétendent-ils impoſer des

tion en faveur du fils d'un roturier : comme ſi la nature avoit établi ces chimériques diſtinctions, & que tous les hommes n'euſſent pas les mêmes droits d'éprouver la ſenſibilité & de l'exciter !

Bell, de jour en jour, ſe laiſſoit plus dominer par ce penchant ſur lequel ſa curioſité ne cherchoit point à s'éclairer ; chaque fois qu'elle revoyoit Syndham, elle goûtoit plus de plaiſir, & ſa mélancolie augmentoit, lorſqu'elle étoit privée de ſa préſence. Qu'on a eu raiſon de nous repréſenter l'amour un bandeau ſur les yeux ! il s'en impoſe lui-même ; c'eſt un feu qui ſe déclare, lorſqu'il eſt devenu un incendie, & alors il n'eſt guères poſſible de l'éteindre.

Ce qui hâta la perte de la fille du lord, c'eſt que Syndham partageoit ſes ſentiments ; le reſpect n'avoit pu empêcher qu'il ne fût épris d'une ardeur auſſi vive ; il ne voyoit Bell qu'avec un frémiſſement qu'il avoit de la peine à cacher. Rencontroit-il un de ſes regards attaché ſur les ſiens,

il ſe troubloit. La jeune lady vint un jour à lui toucher la main : Syndham tomba en défaillance à ſes pieds, ſans qu'on pût deviner la cauſe d'un mal ſi ſubit. Il ne tarda point à ſuccomber au chagrin qui le dévoroit ; cette malheureuſe paſſion qu'il s'efforçoit de vaincre, & qui prenoit toujours plus d'empire ſur ſon ame, le conduiſit aux portes du tombeau ; ſon pere qui n'avoit point d'autre enfant, le tenoit expirant dans ſes bras, & l'inondoit de ſes larmes. Mon fils, lui diſoit-il avec tendreſſe, ouvre-moi ton cœur ; ta maladie part d'un principe que je ne puis découvrir ! depuis plus de ſix mois, tu es conſumé d'une mélancolie dont tu t'obſtines à me taire le ſujet ; pluſieurs fois j'ai ſurpris des pleurs prêts à t'échapper ; verſe-les dans mon ſein, mon cher enfant ; parle : toute ma fortune eſt à toi ; ſi tu veux, je te céderai mon commerce, & je ne me réſerverai que le plaiſir d'être ton bienfaiteur & ton ami. Ah ! mon pere, répondoit le jeune homme, en pleurant dans

le sein du vieillard, meurt-on du desir d'avoir du bien? Mon pere, je ne vous demande que la continuation de cet amour, que je voudrois mériter, mais mon cœur...

Il se tait à ce mot, & ses larmes redoublent; son pere le presse en vain de s'expliquer. Il lui arrive de prononcer le nom de mylord Daramby : à ce nom, le malade se relève du sein de la mort, regarde languissamment l'auteur de ses jours qui lui fait de nouvelles instances, & retombe en poussant un profond soupir.

Il persista toujours à garder son secret: cependant il revint en quelque sorte malgré lui à la vie; peut-être fut-il ranimé par l'espérance d'être aimé un jour; l'amour n'existe guères sans l'espoir, & cette derniere illusion est de toutes nos erreurs, celle qui nous flatte davantage.

Il seroit difficile d'exprimer la situation de Bell durant la maladie de Syndham; c'est alors que ce sentiment qui l'agitoit, prit le caractère de la passion la plus marquée : elle auroit voulu voler auprès du jeune

jeune homme, lui prodiguer tous ses soins; elle craignoit que ceux d'un pere ne fussent pas assez attentifs, assez vigilants : il n'y a que les soins de l'amour qui puissent nous rassurer sur l'état d'un objet qui nous est cher. Combien elle éprouvoit un secret dépit d'être retenue par la bienséance, & par les entraves de son rang ! qu'elle eût préféré à toutes les grandeurs, le plaisir d'être l'égale, la sœur de Syndham ! Elle auroit servi son amant, car il l'étoit déjà, quoiqu'elle ne lui en eût pas donné encore le nom. Et quelle volupté délicate on goûte à servir ce qu'on aime! c'est le seul abbaissement dont l'orgueil même s'applaudisse.

Il y avoit cependant des instants où Bell souhaitoit triompher de sa faiblesse, écouter la raison, son devoir, céder enfin à la voix d'un préjugé auquel il est nécessaire de se soumettre : il est vrai que ce souhait étoit bien faible; elle n'empruntoit de force & d'appui que d'elle-même, & tout la trahissoit. Quelquefois elle s'abusoit au point de se faire accroire qu'elle étoit conduite

par la pitié ſeule, lorſqu'elle s'empreſſoit de demander des nouvelles de Syndham. Avec quelle joie, quel raviſſement elle apprit qu'il étoit rendu à la vie, & qu'elle le reverroit! De ſemblables tranſports devoient bien lui deſſiler les yeux ſur cet amour violent qu'elle vouloit ſe déguiſer ſous les traits de la compaſſion.

Syndham, à peine convaleſcent, traîna ſes pas vers le parc du château du lord Daramby; il chériſſoit tout ce qui pouvoit le rapprocher de Bell; il cherchoit l'endroit où elle ſe promenoit le plus ſouvent; il ſembloit reconnaître l'empreinte de ſes traces; il ſe rappelloit que là elle avoit cueilli des fleurs, qu'ici elle s'étoit arrêtée pour conſidérer une perſpective où il revenoit ſans ceſſe; plus loin il l'avoit vû ſe repoſer aux bords d'un canal, où il retrouvoit encore ſon image; tous ces légers détails ſi indifférents, ſi morts pour la plûpart des hommes, ſont autant de circonſtances intéreſſantes & délicieuſes dont ſe rempliſſent les cœurs qui ſçavent aimer;

voilà l'enchantement des premiers beaux jours d'une paſſion véritable !

Syndham avoit choiſi l'allée la plus écartée. Il n'appartient qu'à l'amour de goûter le charme de la ſolitude ; c'eſt alors que nous éprouvons une heureuſe langueur, préférable aux ſecouſſes violentes des plaiſirs de la ſociété. Touchante mélancolie d'un cœur amoureux ! quelle eſt la joie qui faſſe ſentir vos douceurs ? Syndham s'y livroit tout entier ; ſon ame qui avoit été enchaînée juſqu'à ce moment, brûloit de s'épancher ; il s'étoit aſſis ſur un banc de gazon, la tête penchée ſur les deux mains, & arroſant la terre de ſes larmes.

Quoi ! ſe diſoit il, je ſuccombe à une paſſion que je devrois étouffer, qu'il eſt ridicule & inſenſé d'entretenir, à laquelle même je ne ſçaurois me livrer ſans crime ! j'expire de l'excès de ma tendreſſe ! & quel en eſt l'objet ? une perſonne du premier rang, la fille de mylord Daramby. Quelle eſt mon extravagance ? que puis-je eſpérer ? Bell, Bell, que vous regnez ſur mon cœur !

je sacrifierois ma vie, oui, ma vie même, pour qu'il me fût permis de vous apprendre combien cette ardeur est vive & respectueuse ; & qui pourroit vous aimer autant que je vous aime, avoir mes transports, éprouver ce charme, ce trouble délicieux dont me pénétre un seul de vos regards ? Faut-il être un lord pour vous adorer? Ah! que ne suis-je un souverain! quel plaisir je goûterois à vous élever sur mon trône, à vous le céder, à mourir d'amour à vos pieds! vous seriez la maîtresse absolue de mon ame... Où vais-je m'égarer? je ne suis que le fils d'un simple particulier; je ne suis rien : Bell est tout... Non, miss, non, je ne manquerai point au respect que je vous dois; je sçaurai me taire... je sçaurai mourir; que mes yeux du moins, avant que de se fermer pour jamais, puissent se fixer un instant, un seul instant sur les vôtres !.. Syndham, s'écrie Bell, que le hazard avoit conduite en ce lieu, & qui avoit entendu son amant! elle ne peut que prononcer ce mot ; elle

fait quelques pas pour se retirer, & tombe comme accablée sous les divers mouvements qui bouleversoient son ame. Syndham se précipite à ses pieds. — Adorable miss, vous sçauriez mon secret?.. Oui, je vous aime, oui, je vous idolâtre; je sens trop, charmante lady, que je suis le plus audacieux, le plus coupable des hommes, que je suis un objet indigne de vos regards : mais je sens encore davantage que vous m'avez enflammé d'une ardeur qu'il m'est impossible de maîtriser. Daignez du moins lever sur moi ces yeux, ces yeux où j'ai puisé cet amour qui fait tout mon crime. Auriez-vous assez peu de générosité pour ne me point pardonner? non, ne me pardonnez point; courez apprendre à mylord le comble de la témérité. Qui! moi! brûler pour vous, & vous le déclarer! vous parler de ma tendresse!.. Miss, je mérite la punition la plus rigoureuse... la mort... vous me plaindrez... Je vous plaindrai, interrompit Bell, avec cette douce langueur, le ravissement de l'amour,

& en fixant ſes yeux enchanteurs ſur ſon amant; Syndham.. Syndham.. que nous ſerons malheureux!

Bell n'eſt plus maitreſſe d'elle-même; l'orgueil du rang, la raiſon, la bienſéance, la vertu, ſont ſacrifiés à la tendreſſe; elle fait à ſon tour l'aveu de ſa paſſion; ils ſe répétent cent fois qu'ils s'aimeront éternellement, que rien ne ſera capable d'altérer un ſentiment ſi vif & ſi pur; ils ſe livrent à cette ivreſſe inexprimable que l'innocence rend encore plus touchante; leurs cœurs s'entendent, ſe répondent, s'épanchent l'un dans l'autre: le crime n'a point encore corrompu leurs plaiſirs.

De retour dans ſon appartement, Bell commence à ouvrir les yeux ſur l'imprudence de ſa démarche; elle enviſage ſa faute dans toute ſon étendue. Malheureuſe! s'écrie-t-elle, où m'a portée l'égarement honteux d'une paſſion condamnable? C'eſt la fille de mylord Daramby qui oſe aimer un homme qui ne peut jamais être ſon époux! Je ne m'arrête point à ce ſentiment in-

ſenſé ; je le fais éclater ! je révéle ma faibleſſe, ma honte, à celui qui en eſt l'objet ! & que dira mon pere, ma famille, Londres entier ? qu'ai-je à dire moi-même, ſi je veux écouter un ſeul moment la raiſon, l'honneur ?.. L'honneur ! & peut-il me me défendre d'être ſenſible aux charmes réunis des graces & de la vertu ? eſt-il poſſible de ne pas aimer Syndham ? Quel reſpect accompagne ſa tendreſſe ! qu'elle eſt pure ! livrés aux douceurs d'un attachement qui ſera exempt de remords, nous nous bornerons au ſeul plaiſir de nous aimer, de vivre l'un pour l'autre ; je ne me marierai jamais ; mon pere ne voudra pas être mon tyran, & je ſçaurai concilier mon devoir & ma tendreſſe, en ne me permettant rien qui ſoit indigne de mon rang & de l'honnêteté : les ſentiments ne font-ils pas le vrai bonheur ? je verrai Syndham, je lui parlerai ; ſi je ne puis lui parler, le voir, je ſçaurai qu'il m'aime, je le chérirai dans le fond de mon cœur.. je ſerai la plus heureuſe des femmes.

C'eſt ainſi qu'on s'en impoſe ſur les premiers transports des paſſions ; on s'imagine en pouvoir fixer les degrés, & à l'inſtant que l'on calcule avec ſoi-même, on eſt déjà entraîné vers le précipice, & il n'eſt plus en notre pouvoir de retourner ſur nos pas.

Bell & Syndham ſe retrouvoient ſouvent dans ce parc, au même endroit où ils s'étoient avoué leur amour ; ce lieu leur étoit devenu cher ; l'aſpect de la campagne, l'ombre des bois ſolitaires ajoûtent encore aux molles impreſſions de la tendreſſe ; il ſemble que dans cette ſituation, l'ame ſoit plus diſpoſée à s'abandonner à l'eſpèce de charme qui l'égare.

Les deux amants ne connurent d'abord d'autre félicité que celle qui naît de l'épanchement reciproque, & de la vivacité des ſentiments. Syndham goûtoit le bonheur ſuprême, lorſqu'il pouvoit tenir dans ſes mains, & couvrir de ſes baiſers, des fleurs qu'avoit cueillies Bell, ou qui avoient paré ſon ſein ; & que Bell, à ſon tour trouvoit d'éclat

d'éclat & de charmes dans celles que Syndham lui avoit préſentées ! avec quelle volupté ils en reſpiroient le parfum, ils les preſſoient contre leur cœur ! Plaiſirs innocents, plaiſirs délicieux, vous êtes inconnus à ces ames émouſſées par l'abus de la ſociété ; des ſens endurcis, ou uſés, & qui ont beſoin des mouvements convulſifs de l'art, pour être avertis de leur exiſtence, ſont incapables d'éprouver ces émotions délicates, ces frémiſſements heureux de la nature.

Il ſeroit preſque impoſſible à l'humanité de ſe contenter de cette tendreſſe pure qui ne ſçauroit guères attacher que des intelligences ſupérieures à la nôtre. Bell & Syndham en ſont un malheureux exemple ; leurs deſirs, en perdant de leur délicateſſe, devinrent plus hardis, plus impétueux ; leurs ſenſations plus vives les conduiſirent à un emportement coupable ; l'innocence, l'un des plus beaux préſents du ciel, leur fut retirée ; ils cédèrent à la ſéduction de l'âge, à l'attrait des lieux & des circonſ-

rances; Bell enfin oubliant sa famille, son pere, l'honneur, la religion, se laissa entraîner par une suite de faiblesses criminelles, & la fille du lord Daramby tomba dans les bras de Syndham.

Il étoit juste que la punition suivit de près la faute. Quelle terrible leçon pour les jeunes personnes qui hésitent à s'armer de sévérité contre les plus faibles mouvements de l'amour ! On auroit peine à se représenter l'excès du désespoir de Bell, lorsqu'elle se fut apperçue de sa triste situation. Il n'étoit plus en son pouvoir de réparer ni de cacher son affreux égarement : il alloit se manifester. Elle étoit frappée d'une terreur continuelle; elle avoit perdu pour toujours ce repos qui ne peut être arraché aux plus malheureux des hommes, quand ils n'ont rien à se reprocher. Elle se figuroit sans cesse son pere l'immolant à son honneur outragé; le bruit que cette nouvelle exciteroit dans Londres retentissoit à son oreille; elle se voyoit la plus infortunée & la plus coupable des fem-

mes, Plusieurs fois, elle voulut se percer le sein : le fer lui échappoit ; elle ressentoit déjà les puissantes impressions de l'amour maternel, & elle ne pouvoit d'ailleurs se résoudre à prendre un parti qui l'auroit séparée de Syndham ; c'étoient les seuls motifs qui la retenoient à la vie.

Syndham ignoroit l'état funeste où se trouvoit la jeune lady; enfin, au milieu des larmes, des sanglots, dans toutes les horreurs de la mort, elle lui apprend qu'elle va devenir mere. Quel coup pour Syndham ! un abîme immense s'étoit ouvert sous ses pas, & l'avoit englouti. Il demeure égaré de douleur ; il ne reprend la raison que pour courir à une épée qui s'offroit à ses mains ; il alloit s'en frapper. Syndham, lui dit Bell, en volant à lui, & lui arrachant l'épée, que faites-vous ? N'est-ce pas assez que j'expire de mille morts ? Et vous voulez, répond-t-il, avec une sombre fureur, que je vive un instant, un seul instant, après avoir causé la perte de votre honneur, exposé votre vie à l'em-

portement d'un pere furieux? Ah ! Bell, c'eſt moi qui vous aſſaſſine, l'amant le plus tendre, l'homme qui ſçait le mieux aimer, qui ſent tout ce qu'il vous doit, à qui vous avez tout ſacrifié! & voilà le prix de tant d'amour !

Un ruiſſeau de pleurs s'échappe de ſes yeux; il tombe preſque ſans connaiſſance aux pieds de la fille du lord Daramby ; il ne revient au jour que pour s'abandonner au déſeſpoir. Cher Syndham, lui dit-elle, votre douleur augmente mes maux; ne craignez point de reproche de ma part ; c'eſt moi qui ſuis la ſeule coupable. Il eſt vrai : j'ai oublié mon rang, mon pere, l'honnêteté, le ciel, pour ne ſonger qu'à vous aimer : eh bien ! que votre amour me tienne lieu de tout; qu'il me conſole, qu'il me dédommage, s'il ſe peut, de tout ce que j'ai à ſouffrir; un mot, un ſentiment de Syndham me récompenſeront de tant de peines. Croyez que vous me ſerez toujours plus cher ... Syndham, je vous le diſpute pour la ſenſibilité. Nous parlons de mourir ! eh ! ne devons-nous pas nous efforcer de

vivre pour la conſervation du triſte fruit de notre tendreſſe? ah! mon ami, j'ai déjà le cœur d'une mere. Ne déſeſpérons point de fléchir mylord; j'irai me jetter à ſes genoux, je les embraſſerai, je les arroſerai de mes pleurs: il aura pitié de ma ſituation; ſon aveu conſacrera des nœuds qu'avoit formés la nature: il permettra que je vous donne le nom de mon époux; l'innocente créature que je porte dans mon ſein, lui fera déjà entendre ſa voix; mon pere pourroit-il n'y pas être ſenſible? en faveur de notre enfant, n'en doutons point, il me pardonnera.

Bell étoit bien éloignée d'avoir la fermeté qu'elle vouloit inſpirer à ſon mari; elle n'eut jamais la force de révéler ſa faute à ſon pere; elle ne pouvoit que verſer des larmes, & mourir de chagrin. Le lord Daramby lui en demandoit ſouvent la cauſe: elle étoit prête à lui tout apprendre, & à tomber à ſes pieds; elle le regardoit: la parole expiroit ſur ſes lèvres, & elle demeuroit immobile. Rentrée dans

son appartement, elle accusoit sa timidité, & se promettoit de tenter de nouveaux efforts : mais à l'aspect de mylord, Bell éprouvoit toujours les mêmes craintes. Elles lui parurent bien plus fondées, lorsque Daramby, au récit d'une aventure à peu-près semblable, s'écria qu'à la place du pere, il auroit, sans balancer, poignardé sa fille.

Ce peu de mots furent un arrêt décisif pour la malheureuse Bell ; elle se redisoit cent fois : il faut donc renoncer à l'espoir, à tout, à tout ! il faut que mon crime éclate, que mon deshonneur se manifeste, que ma mémoire soit flétrie d'un opprobre ineffaçable ! & comment soutenir la colere paternelle, mes remords, ma douleur ? Créature infortunée, qui me devras l'existence, mériterai-je le nom de ta bienfaitrice, de ta mere ? les loix, l'opinion plus cruelle sans doute, se sont déjà élevées contre toi ; elles t'ont déjà punie de ma faute, avant que tu aies vû le jour ; Eh ! quelles preuves te resteront de ma

tendresse ? une tache que rien ne sera capable de laver ; la nécessité de rougir, d'être frappée d'une proscription éternelle, quand peut-être tu n'auras à te reprocher que d'avoir puisé la vie dans mon sein. Tu seras forcée de me désavouer ; je ne pourrai m'honorer du nom de mere ! je ne goûterai que furtivement le plaisir de te voir, de t'embrasser ! Ce ne sera qu'en tremblant que j'attacherai sur tes lèvres innocentes des baisers mêlés de larmes ! il ne me sera jamais permis de t'appeller mon enfant, mon cher enfant ! Je serai obligée de te refuser mes caresses, de t'éloigner de mes bras, de mes yeux, de te méconnaître !.. Ah ! malheureuse, voilà donc où conduit l'amour !

Bell retomboit sans cesse dans ces réflexions accablantes ; sa grossesse avançoit. L'image d'un avenir effrayant s'aggrandissoit tous les jours davantage à ses regards : l'orage alloit éclater. Syndham en quelque sorte n'existoit plus ; son visage offroit les traits du sombre désespoir ; il n'avoit pas

la force de parler ; il ne pouvoit que prendre quelquefois la main de sa triste amante, l'approcher de sa bouche, & l'arroser de ces larmes brûlantes qui partent d'un cœur désolé.

Une des femmes qui étoient attachées au service de la fille du lord, & qu'on nommoit Cécile, s'apperçoit du trouble de sa maitresse ; elle trouve le moyen de s'insinuer adroitement dans sa confiance ; elle emploie les soins, les prières ; elle redouble de zèle ; enfin elle parvient à lui arracher son secret. Le malheur ne peut guères se défendre du défaut de l'indiscrétion : il aime à s'épancher ; ce fut sans doute un malheureux, qui le premier, rechercha la société, & sentit le besoin de découvrir ce qui se passoit dans son cœur. Bell, au milieu des pleurs & des sanglots, apprend à Cécile toute l'horreur de son état. L'habile confidente cherche à la rassurer : — Miss, ne vous livrez pas à des craintes dont il est possible de détruire la cause : — Quoi, Cécile, tu pourrois ... — Vous aimez votre réputation, l'honneur ? — Et

qu'y a-t-il de plus cher ? — Demain vos allarmes se dissiperont : — Qu'entens-je, ma chere Cécile ?.. mais comment fléchir mon pere ? — Je vous le répete : tranquilisez-vous ; demain... vous aurez lieu d'être contente de moi. — Ah ! ma chere & unique amie, je ne pourrai te marquer assez ma reconnaissance... & Syndham ?

Cécile est appellée par un domestique ; Bell ne la laisse pas sortir sans l'embrasser plusieurs fois avec transport ; Cécile a disparu. Bell saisit l'occasion de voir son amant ; elle court à lui : — Syndham, mon cher Syndham, abandonnons-nous à la joye ; oublions tous nos chagrins ; demain nous serons heureux... nous pourrons nous aimer... Syndham interrompt Bell ; moins crédule, ou plus pénétré de son malheur, il fait des questions auxquelles la fille du lord ne sçauroit répondre qu'en se rejettant sur la promesse de Cécile ; elle n'en doute point : ils touchent au moment de leur félicité. Que le cœur humain s'ouvre avec transport aux moindres

rayons d'espérance ! comment ne serions-nous pas trompés ? nous nous précipitons au-devant de l'erreur ; & peut-être est-ce le premier & le seul de nos plaisirs.

Bell passa la nuit dans une agitation inexprimable ; le jour parut à peine, que ses yeux cherchoient déjà Cécile ; enfin elle arrive, ferme avec discrétion la porte sur elle, & va au lit de sa maitresse : — Je viens remplir mon engament ; vous êtes donc bien décidée à tout faire ? — Oh ! à tout, pourvû... — Pourvû que votre honneur soit conservé, & à l'abri de tout soupçon. Ne pensez-vous pas, miss, qu'il n'y a point de sacrifices auxquels on ne doive se résoudre, pour sauver cet honneur, qui, dans une personne de votre rang sur-tout, est préférable à la vie ? — Sans contredit, ma chere Cécile, & peut-on avoir d'autres sentiments ? — Eh bien, miss, par le service que je vais vous rendre, vous ensevelissez votre faute dans un oubli profond ; il n'y aura que moi seule dans le monde qui en serai instruite, &

je vous promets un silence éternel; livrez-vous donc à mes soins; croyez-en mon attachement, je n'ose dire ma tendresse.

Cécile en prononçant ces dernieres paroles, tire un papier de sa poche, le développe, & le présentant à sa maitresse : —Prenez cette poudre... Que voulez-vous, interrompt Bell avec un mouvement d'effroi ? — Prévenir des effets terribles, vous empêcher . . . vous devez m'entendre. Bell comme frappée de la foudre, se rejette dans son lit, en poussant un cri : — Je donnerois la mort à mon enfant ! j'ajoûterois un attentat à ma faiblesse ! n'ai-je pas assez offensé le ciel ? Ah malheureuse ! est-ce là votre bienfait ? laissez-moi... laissez-moi mourir.

L'infortunée fille du lord Daramby, éblouie des illusions de l'espérance la plus séduisante, étoit retombée dans toute la profondeur de l'abyme dont elle s'étoit cru retirée. Quoi ! repart Cécile, vous pourriez un instant, mettre en balance votre réputation, l'enchaînement affreux de disgraces,

où vous plongera la fureur d'un pere justement irrité, l'éclat scandaleux que cet évevenement va produire dans la Contrée, à Londres, & une vaine tendresse pour un objet qui vous est inconnu!.. — Que je ne connais pas, barbare! tu ne sens point ce que c'est que d'être mere!.. Non, je ne commettrai point un crime aussi abominable! je serois en horreur au ciel, à la nature, à Syndham, à moi-même... — Miss, le temps presse; songez, que pour conserver un être qui n'a encore nulle idée de la vie, vous allez faire une perte qui ne pourra jamais se réparer; soyez remplie de cette image: l'honneur est tout pour notre sèxe; n'est-il même qu'altéré: aucune vertu, nuls agréments, la beauté, l'esprit, l'opulence, le rang, rien ne dédommage de la honte attachée à une seule faiblesse. Mettez-vous donc devant les yeux le sort qui vous attend. Ce n'est pas la mort que vous re-

Dans la Contrée, qu'on se ressouvienne que les Anglais appellent ainsi la campagne.

tevrez de la main de votre pere : vous éprouverez un châtiment plus terrible : il vous fera languir dans des souffrances qui n'auront point de fin ; à chaque instant, votre ignominie s'élévera contre vous. Ne pensez pas qu'il vous laisse votre enfant : il le fera disparaître pour l'immoler à son indignation, ou cette misérable créature sera réservée à traîner loin de vos regards une existence dégradée, & soumise aux suites horribles de l'obscurité & de la misère. Je ne vous parle pas de Syndham ... — De Syndham... Ah ! dis-moi... — La vengeance de mylord va s'allumer à cette nouvelle, & votre amant, n'en doutez point, sera la premiere victime... —Tu penses que Syndham... j'aurois à trembler pour ses jours ? — Soyez assurée que c'est fait de sa vie... — Cécile... Syndham... il me seroit enlevé !

Cécile croit avoir saisi le moment de lui présenter encore le fatal papier ; Bell le prenoit d'une main tremblante ; tout à coup elle le jette avec emportement : —je ne me souil-

lerai point d'un pareil forfait ... il n'est pas possible... tous mes sens révoltés ... Eh! ne suis-je point assez coupable ? Syndham... il ne le voudroit pas, il ne le voudroit pas. Commettre un homicide! ôter la vie au fruit de notre tendresse! outrager à ce point les loix, la religion, la nature, la nature qui crie dans le fond de mon cœur, qui se soulève, qui repousse cette abominable ressource! fouler aux pieds les sentiments, le caractère de mere... Cruelle, ne me parlez plus de consolation, d'espoir; ah! falloit-il ainsi me tromper?

Ce jour même Syndham voit Bell qui veut lui apprendre ses nouveaux malheurs: mais Cécile l'avoit prévenue. Cette femme étoit allée trouver le jeune homme, lui avoit peint sous des couleurs effrayantes, la situation de sa maitresse, & en même temps la prompte exécution du moyen qu'elle lui offroit, pour changer son sort. Syndham étoit rempli de probité & de vertu; il recule d'horreur à la proposition: mais que ne peut l'amour! à quelles affreuses extrémi-

tés il nous emporte! allarmé en faveur d'une infortunée, que Cécile faisoit voir exposée à toutes les violences du ressentiment paternel, Syndham avoit eu la faiblesse de paraître incertain; du moins il s'étoit ainsi montré aux regards de Cécile. S'il ne s'agissoit que de mes jours, disoit-il à Bell, d'une voix entrecoupée, je serois incapable de les racheter par la moindre apparence de crime... c'est pour les vôtres, maitresse adorable, que je suis saisi d'une juste frayeur; je ne sçais... votre repos, votre honneur... votre vie... que devons-nous faire? — Ce que je ferai Syndham: mon honneur... est d'être sensible, de ne manquer ni au ciel, ni à l'humanité... de vous aimer; & comment pourrois-je... je sens, je sens ce malheureux enfant... Syndham, il s'agite dans mon sein; il semble solliciter notre pitié, lever ses mains vers nous, détourner... cher enfant, non, ta mere ne sera point ton bourreau... Syndham, nous ne sommes déjà que trop criminels!.. Embrassons un parti, que du moins Dieu pourra nous pardonner, si nous ne trouvons pas grace aux

yeux des hommes : contractons un mariage ſecret ; lions-nous par des nœuds que la mort ſeule puiſſe rompre ; je vous immolerai les bienſéances, les devoirs, tout : j'abandonnerai la maiſon paternelle ; je fuirai des reproches trop légitimes. Syndham... mais la nature...

Syndham ne peut que ſe jetter aux pieds de Bell, les arroſer de ſes larmes, admirer ſa fermeté, l'excès de ſa tendreſſe, & lui jurer un amour qui ne finira qu'avec ſa vie.

Il faut que cette paſſion ait un empire bien abſolu ! les ſacrifices qu'on lui fait augmentent ſa tyrannie, & il ſemble qu'elle nous devienne plus chere, à proportion des chagrins & des tourments qu'elle nous cauſe.

Bell a donc conçu le deſſein de quitter ſon pere. Quelques jours avant que ce projet s'exécute, Cécile tombe malade; la jeune lady va la voir. Miſs, lui dit Cécile, cette maladie, me conduira au tombeau : j'ai bien lieu de le craindre ; je ſuis portée à croire que le ciel me punit de l'horrible conſeil que j'ai oſé vous donner.

J'en

J'en reſſens toute l'énormité, & je vous en demande ſincérement pardon, ainſi qu'à Dieu, que j'ai trop offenſé, en vous ſuggérant une action auſſi déteſtable. Ma chere maitreſſe, n'écoutez jamais de ſemblables avis; vous avez commis, il eſt vrai, une faute très-grave : mais en cédant à ma propoſition, vous vous feriez ſouillée d'un crime, que peut-être le remords ne ſçauroit expier.

Bell conſole cette malheureuſe, pleure avec elle, veut cependant éloigner des craintes, qui n'étoient que trop fondées : Cécile en effet mourut. Bell ne tarda pas à former l'engagement médité ; & après bien des combats, des irréſolutions, des déchirements de cœur entre l'amour qu'elle devoit à ſes parents, & celui qui l'emportoit vers Syndham, elle s'arrache des lieux qui l'avoient vu naître, & ſe retire auprès de l'oncle de ſon mari.

La mort venoit d'enlever le pere de Syndham, ruiné par des banqueroutes. Le jeune homme devenu, pour ainſi dire, le fils d'adoption de ſon parent, ne ſentit

pourtant que trop, qu'il n'avoit plus de pere, & qu'il n'appartient qu'à la nature seule de donner ce nom, & d'en soutenir les droits. Cet oncle inhumain, dominé par l'avarice, par ce vil intérêt, la rouille attachée à l'ame du marchand, redoutoit la vengeance du lord; il craignoit les éclats de l'autorité, les dépenses qu'entraîneroit un procès; ce dernier objet le décida : il se hâta donc de chasser de sa présence son neveu & sa femme, qui restèrent livrés à toute l'amertume de leur cruelle destinée.

La fuite de Bell avoit affligé autant qu'étonné mylord Daramby; sa hauteur & sa sévérité ne l'empêchoient pas d'avoir des entrailles de pere. La nature est vainement contrariée; elle perd rarement de sa force, sur-tout dans le cœur paternel : c'est-là qu'elle se plait à consacrer son empire, & à imprimer le sceau de son caractère ineffaçable. Toutes les perquisitions de Daramby furent inutiles; il soupçonnoit un lord de sa société d'avoir enlevé sa fille : il court chez lui, transporté de fureur. Le lord se justifia; l'infortuné pere ne sça-

voit à quelle cauſe attribuer cet évenement; il étoit inconſolable.

On vient annoncer à Daramby la viſite d'un paſteur qu'on nommoit Simpſon, connu par ſa véritable piété, & dont les jours étoient remplis d'actions vertueuſes & ſans faſte. Le vieillard entre, & prie mylord d'ordonner que ſes domeſtiques ſe retirent : Daramby les renvoye, & fait aſſeoir cet homme reſpectable : ſa phyſionomie annonçoit une ame ſenſible & bienfaiſante. Mylord, dit Simpſon de ce ton pénétré, l'accent du cœur, vous ſçavez que notre miniſtère eſt d'être l'interprête de la douleur & de l'infortune : je viens apporter leurs larmes à vos pieds. Je pourrois m'appuyer du pouvoir ſacré de la religion : ce n'eſt que l'humanité dont, en ce moment, j'oſe faire valoir les droits auprès de votre grace ; oui, c'eſt l'humanité même qui vous intercede par ma bou-

De votre grace : on a pu voir dans Fanny que les Anglais attachent à ce mot, le ſens, qu'à peu près nous donnons aux titres de *grandeur*, *d'excellence*, &c.

che; mylord... Dieu pardonne, & sa bonté est peut-être encore au-dessus de sa grandeur. Votre fille... — Ma fille... eh bien! ma fille... — Voudroit, mylord, embrasser vos genoux; elle est accablée de son désespoir; oui, mylord, elle donneroit sa vie pour obtenir le pardon de sa faute... Le pardon de sa faute, interrompt Daramby! & quelle offense... La plus grande, reprend le ministre; lady Bell ne prétend pas s'excuser; elle n'hésite point à s'avouer criminelle: aussi n'est-ce point votre tendresse qu'elle ose solliciter; elle n'adresse ses larmes, ses gémissements, qu'à la pitié; elle ne vous conjure de lui accorder que cette compassion qu'on ne refuseroit pas à la derniere & à la plus coupable des créatures... mylord, la rejetteriez-vous?

Daramby étoit ému: — Et quelle est donc cette faute?.. monsieur, je suis pere, ajoûte-t-il d'une voix adoucie. Vous lui pardonneriez, répond Simpson avec vivacité? Pouvez-vous en douter, s'écrie Daramby, comme emporté par un

retour ſubit de tendreſſe? — Paraiſſez, madame; (Bell entre ſuivie de ſon époux, & ſe précipite aux genoux de ſon pere.) Mylord, continue Simpſon, voici votre fille expirante de chagrin & de repentir; elle a oſé ſe marier ſans votre aveu. Et à qui, demande le lord agité de divers mouvements? à qui? Vous voyez ſon mari, pourſuit le paſteur, en montrant Syndham. Oui, mylord, oui, mon pere, dit Bell en verſant un torrent de larmes, j'ai fait une faute, une faute affreuſe! ah! j'en ſuis trop punie! j'ai cherché à la réparer. Syndham eſt vertueux; il vous reſpecte; nous vous ſerons toujours ſoumis, toujours attachés par les liens de la reconnaiſſance, de l'amour le plus tendre... Nous ſommes vos enfants; accordez-nous notre pardon.

Le lord qui étoit reſté juſqu'alors aſſis, & livré à un orage de ſentiments qui ſe combattoient, ſe lève avec impétuoſité. — Ce miſérable eſt ton mari! je croyois qu'un lord... Malheureux, ſortez, ſortez de ma préſence... & toi, je t'accable de

ma malédiction. — Ah ! mon pere, arrêtez.

Daramby tire son épée, & veut en percer Syndham qui étoit prosterné à ses pieds; il lui fait même une blessure au bras; le sang coule; Syndham, en découvrant son estomach, ne dit que ces mots : ce n'est point assez, mylord : c'est-là que vous devez frapper; je meurs content, si lady Bell peut à ce prix reprendre ses droits sur votre cœur; rendez-lui votre tendresse, & percez-moi de mille coups; n'accusez, ne punissez qu'un malheureux... dont l'amour a fait tout le crime.

Bell s'étoit jettée entre son pere & son mari. Mon pere, crioit-elle, toute pâle, toute échevelée, & se traînant aux genoux de Daramby, c'est moi, c'est moi qu'il faut immoler à votre fureur; je suis la seule coupable; j'ai seule mérité la mort; je n'implore qu'une grace : attendez pour déchirer mon sein, que j'aye donné le jour à une innocente créature... qui vous aimera, mon pere; elle aura ma sensibilité, elle n'aura point mes remords.

Le lord étoit retombé sur sa chaise; il se réveille de son accablement : — Je te revois encore ! hâte toi de quitter ces lieux que tu deshonores, fuis...je serois ton bourreau; va partager avec ton vil complice le prix de ton crime; oui, je te voue à ma malédiction, à ma malédiction éternelle... ôtez-vous de mes yeux, scélérats, ou je vous fais arracher de ce château. Simpson veut parler : Daramby le repousse, en lui imposant silence. Bell effrayée fait quelques pas avec précipitation, & se retourne en s'écriant d'une voix étouffée par les sanglots : votre malediction, mon pere ! Ton pere, répond le lord, toujours plus enflammé de colere ! tu n'en as plus, & n'espere pas le retrouver jamais.

Tous trois se retirent, frappés d'une égale consternation, Bell entraînée par le ministre, évanouie, prête à mourir, & Syndham de l'autre côté, la soutenant dans ses bras, & lui-même accablé sous le poids de sa douleur.

Simpson, comme nous l'avons déjà annoncé, étoit du petit nombre de ces hom-

mes dignes d'approcher des autels, & qui professent les vertus dont ils sont les organes. C'étoit auprès de lui que s'étoient réfugiés Bell & Syndham, dans l'espoir de ramener par sa médiation l'esprit de mylord ; il les avoit lui-même conduits jusqu'à l'appartement de ce seigneur ; ils étoient convenus d'entrer, lorsque le pasteur éleveroit la voix. Cet homme si estimable avoit cru toucher au moment heureux d'attendrir Daramby ; peut-être Bell eût obtenu sa grace ; l'amour paternel auroit triomphé : mais la fierté du lord blessée à l'aspect d'un gendre tel que Syndham, en détruisant ce retour de tendresse, lui avoit rendu toute sa fureur.

Bell craignoit pour son mari. Simpson ne se contente pas de les plaindre : il leur donne les secours qui étoient en sa disposition ; il y ajoûte des lettres pour une de ses parentes, qui habitoit une petite ville à quarante mille de Norwich ; ils embrassent leur bienfaiteur. Mes amis, mes enfants, leur dit-il en les serrant dans ses bras, vous

êtes

êtes tous deux coupables ; vous, (en s'adressant à Bell) pour avoir ouvert votre cœur à une passion que vous deviez étouffer dans sa naissance. Il est des conventions établies sur la terre, auxquelles la religion même nous ordonne de nous soumettre ; elle a remis aux parents un pouvoir sacré sur leurs enfants, dont ces derniers ne sçauroient s'affranchir sans offenser le ciel & la nature. Indépendamment de leur autorité, nos parents ne méritent-ils pas toute notre reconnaissance par les soins extrêmes qu'ils ont pris de nos jeunes années ? Ils sont plus éclairés que nous sur nos propres intérêts ; l'expérience suffiroit pour leur donner le droit de nous aider de leurs conseils ; nous devons leur abandonner sans réserve la conduite de notre esprit & de notre cœur ; ils sont nos premiers chefs, des guides sages que l'Être suprême semble avoir nommés lui-même pour appuyer notre faiblesse, & pour marcher continuellement à nos côtés. Nous blessons donc les loix, la raison, l'amitié ; nous trahissons la confiance ;

nous manquons à l'humanité, à Dieu; quand il nous échappe la moindre démarche, la moindre action, le moindre sentiment que n'ayent point avoué nos parents; & y a-t-il dans notre vie quelque chose de plus important que le mariage? que dis-je? toute notre existence n'est-elle pas attachée à ce lien solemnel? A quelles épreuves cruelles la mésalliance n'expose-t-elle pas? Et vous, Syndham, comment avez-vous pu porter vos regards jusqu'à la fille de mylord Daramby? n'étoit-ce pas à vous à combattre un penchant qui ne vous présentoit que des suites affreuses, que le crime? C'en est un, il ne faut pas vous le dissimuler, que d'avoir osé aimer lady Bell, lui inspirer du retour, l'égarer au point de commettre une faute qui l'a forcée de contracter un engagement contraire aux usages reçus, à la sagesse des loix; vous lui avez attiré la colere paternelle, les reproches de la société, ses malheurs... Vous pleurez, mes amis! mon dessein n'est pas d'augmenter vos peines. La vé-

rité, liée néceſſairement à mon miniſtère, m'a contraint à vous remettre vos fautes devant les yeux. Vous en êtes repentants, je le vois ; il ne s'agit plus aujourd'hui que de ſupporter mutuellement le fardeau que vous vous êtes impoſé. Le miniſtre vous a parlé de vos erreurs : l'ami, mes chers enfants, verſe avec vous des larmes; les vôtres ont coulé juſque dans mon cœur; vous avez réparé, autant qu'il étoit en votre pouvoir, une faibleſſe qui ſeroit devenue une liaiſon criminelle & impardonnable, ſi la religion ne l'eût pas revêtue de ce quelle a de plus auguſte. Fermez l'oreille aux propos corrupteurs du monde, qui vous dira que ce mariage a mis le ſceau à vos égarements. Vous vous êtes réconciliés avec la nature, avec le ciel. Le fruit de votre tendreſſe auroit eu à vous reprocher ſa naiſſance : vous l'avez conſacrée : c'eſt alors qu'elle devient un préſent pour lui, que vous vous êtes montrés vraiment ſes pere & mere ; c'eſt alors qu'il vous a obligation de la vie ; élevez-le dans des prin-

cipes dont il ne puiſſe jamais s'écarter ; Inſtruits par vos fautes, par les chagrins qui les ſuivent, vous en veillerez mieux à ſon éducation. Au reſte, comptez ſur les ſoins de l'ame la plus ſenſible ; je reverrai mylord ; je tenterai tous les moyens de l'adoucir ; je m'expoſerai à tout ſon reſſentiment ; il vous rendra ſa tendreſſe ; il vous r'ouvrira ſon cœur ; votre enfant deviendra le ſien ; croyez-moi : la colere d'un pere ne ſçauroit durer. Que je vous embraſſe encore ; quelque deſtinée qui vous attende, ſouvenez-vous qu'on ne peut être réellement malheureux, lorſqu'on a pour ſoi la vertu & la religion. Ce ſont-là les dignes conſolateurs, les véritables amis. Adieu ; puiſſé-je vous revoir bien-tôt rentrés en grace avec mylord ! & il n'eſt pas poſſible de ne point l'eſpérer ; Dieu pardonne : comment les hommes ne pardonneroient-ils point ?

Le reſpectable miniſtre ne ſçauroit ſe détacher des deux époux ; ils ſe quittent enfin. Ce couple uni autant par le malheur que par la tendreſſe, prend des routes détournées,

& poursuivis par la frayeur, accablés de fatigues excessives, ils arrivent chez mistriss Sara.

Simpson reçoit l'ordre de retourner au château. A peine est-il à la porte de l'appartement, que le lord s'écrie : entrez, vil séducteur, entrez ; je sçais comment on punit les gens de votre sorte, & vous devez vous attendre à ma colere, si vous ne me donnez des nouvelles de cette fille indigne de mon nom, & du scélérat qui l'a perdue ; où sont-ils ? Alors l'ame sublime & courageuse de Simpson se déploye dans toute sa grandeur : — Mylord, je ne suis point un séducteur ; je suis le consolateur & l'appui des malheureux ; lady Bell n'a reclamé mes sentiments de religion & d'humanité, qu'après s'être unie à Syndham. Je n'ignore point ce que les enfants doivent à leurs parents ; soyez-en persuadé : si j'avois vû votre fille dans les commencements de sa passion, vous ne devez pas douter que je n'eusse tout employé pour la détourner de l'abîme où elle s'est précipitée ;

j'aurois fait parler les conſeils de la raiſon, l'autorité du ciel, dont le pouvoir, je l'ai dit à elle-même, ſemble réſider dans ceux qui nous ont donné la vie. Mais néceſſitée à commettre une faute pour en réparer une plus grande, liée par des nœuds ſacrés, la femme en un mot de Syndham, lady Bell avoit beſoin qu'on lui tendît un bras ſecourable; c'eſt ce que j'ai fait, mylord. Je ne dois penſer ni agir comme le monde; la religion a d'autres principes, & peut être eſt-elle plus ſenſible encore que la nature. J'ai rempli mon devoir, mon penchant; voilà ce que m'inſpiroit la compaſſion, ce que Dieu lui-même m'ordonnoit; c'eſt lui qui me défend de livrer à votre fureur ces triſtes victimes. Oui, ſans doute, mylord, je connais leur retraite: mais... vous ne la ſçaurez point. — Je ne la ſçaurai pas! & imagines-tu que je n'aye pas le pouvoir de te rendre plus docile à mes volontés? Vous ne m'arracherez pas mon ſecret, continue Simpſon avec une noble audace; décidez de mon

ſort. — Je ſçaurai du moins te punir... Mes domeſtiques... Frappez, pourſuit tranquillement Simpſon ; que mes cheveux blancs ne vous arrêtent pas ; croyez-vous que je n'aye point appris à mourir ? mais je ne trahirai jamais deux infortunés, auxquels vous auriez dû r'ouvrir votre ſein. Craignez que la nature ne parle un jour dans votre cœur, & qu'il ne ſoit plus temps de céder à ſes cris. Mylord... on ne porte point le nom de pere impunément, & vous aurez tôt ou tard des repentirs... faſſe le ciel qu'ils ne ſoient pas inutiles !

Daramby plus furieux, fait chaſſer honteuſement ce vieillard, qui ne ſe laiſſa point abbattre par toutes les mortifications que le lord lui fit eſſuyer; ſa conduite ſoutenue prouva que la vraie piété eſt encore ſupérieure au courage humain, & ſa fermeté fut inébranlable.

Miſtriſs Sara avoit une dévotion bien différente de celle de ſon parent. Cette femme ſe regardoit comme un modèle des perfections chrétiennes ; elle n'a-

voit point eu de foiblesse, parce que son cœur plutôt formé pour haïr que pour aimer, goûtoit une sorte de plaisir à se refuser à toute espèce de sensibilité. Son mari, victime de ses aigreurs & de son orgueil, l'avoit laissée veuve avec un enfant qu'elle accabloit de mauvais traitements. Attachée scrupuleusement au rite de la religion, elle en négligeoit l'esprit & les maximes, & elle eût préféré de se faire voir à l'église, assise à la premiere place, au mérite de porter des secours à quelque malheureux. C'étoit sur sa réputation que Simpson l'avoit jugée; en effet elle jouissoit de la considération la plus flatteuse, parce que le faste & la grimace sont de sûrs moyens pour en imposer aux hommes : la vertu est trop simple pour être admirée, & il est rare que l'éclat ne soit pas le masque de la fausseté & du vice.

Le ministre informoit Sara du sujet qui avoit forcé Bell & Syndham d'abandonner le séjour de leur naissance; elle leur fit accueil, sans leur épargner des remon-

frances assaisonnées de toute l'amertume du zèle intolérant; elle déclama beaucoup contre les mariages clandestins, & à chaque instant, elle se plaisoit à mortifier ces deux infortunés. Cependant toute la bile de sa dévotion cruelle ne s'épancha que lorsqu'elle se fut apperçue que l'argent commençoit à leur manquer; alors sa vertu se montra dans toute sa barbarie; elle ne pouvoit plus vivre avec *de pareilles gens* que Dieu sembloit avoir rejettés dès ce monde; elle les accabla de duretés plus humiliantes que les outrages mêmes, & les contraignit de sortir de sa maison.

Bell approchoit du terme où son enfant alloit voir le jour; elle n'envisageoit qu'une carriere immense de douleur qui s'ouvroit devant ses pas; leur misère étoit au comble. Quelle image pour Syndham! S'il eût été la seule victime du malheur qui les persécutoit, il auroit pu supporter plus constamment ses revers: mais il voyoit se détruire sous ses yeux une femme qu'il adoroit, qui auroit dû connaître à peine de nom, l'infortune

& le besoin, & que sa tendresse pour lui avoit réduite à ces extrêmités affreuses, qui graces, à notre peu de philosophie & d'humanité, entraînent presque toujours après elles, l'opprobre, & ce mépris bien plus difficile à soutenir que l'adversité la plus horrible. Il n'est point de fermeté qui résiste à de telles épreuves. Syndham ne pouvoit regarder sa femme, sans que son cœur fût percé de mille traits; il avoit employé toutes les ressources qui se concilient avec l'honnêteté, pour se tirer de ce gouffre de maux, & la fortune s'étoit obstinée à trahir ses plus faibles espérances. Il ne vouloit plus recourir aux bontés de Sympson, qui lui-même avoit de la peine à subsister.

Syndham enfin arrive un soir dans sa misérable retraite, transporté de joie; il court dans les bras de son épouse : — Ma chere Bell... ma chere Bell... le ciel se lasse de nous punir : du moins ce ne sera pas la faim qui terminera tes jours ; je pourrai conserver ta vie; pour moi, je ne

chercherois guères à supporter la mienne, si celle de tout ce que j'aime n'y étoit attachée.

Bell veut sçavoir par quel événement leur indigence est soulagée : elle ne reçoit de son mari que des réponses vagues & peu satisfaisantes; il s'obstine à cacher les moyens qui ont adouci leur situation. Syndham se levoit à la pointe du jour, & ne revenoit qu'à la nuit fermée; sa femme mangeoit seule.

Elle eut un matin la curiosité de le suivre; elle le voit entrer dans un champ, & labourer la terre, attelé à une charrue, à côté d'un de ces animaux employés à l'agriculture : elle s'arrête, immobile d'étonnement, ne sçait si elle doit ajoûter foi à ses yeux. Vous n'avez pas besoin d'emprunter d'autre secours, disoit Syndham à un vieillard, qui paraissoit être le maître de la ferme; je me sens assez de force pour me charger seul de votre ouvrage, & vous tenir lieu de plusieurs journaliers; comptez sur mon courage. Monsieur, poursuivoit-il en pleurant, j'aime,

j'aime une femme adorable que j'ai plongée dans la misère, & je ne vous demande que ce qui est nécessaire à sa subsistance; du pain & de l'eau me suffiront pour soutenir mes tristes jours; pourvû que je ne voye point souffrir ma femme, je serai content, & je bénirai le ciel... Ah! mon ami, s'écrie Bell, en se jettant au cou de son mari, mon ami, qu'ai-je vu? & c'est à ce prix que je respire!

Elle tombe en pleurant dans le sein de Syndham; il se plaint de ce qu'elle est venue lui arracher son secret; il confond ses larmes avec celles de son épouse; ensuite se tournant vers le fermier: — Eh bien! monsieur, n'ai-je pas raison de m'efforcer de vous rendre mes travaux agréables? Hélas! j'ai causé tous ses malheurs; monsieur... elle n'étoit pas faite pour partager ma peine & mes humiliations! Cher époux, reprend Bell, en se relevant des bras de son mari, & s'y rejettant avec plus de tendresse, je suis faite pour vous aimer... Syndham, tu me tiens lieu de tout; ne parlons point

de fortune, de rang, de grandeur; oublions des ſonges qui ſe ſont évanouis... Je ne veux & je ne dois m'occuper que de toi, que de cet enfant malheureux, à qui bientôt je donnerai la vie; puiſſe-t-elle lui être moins funeſte qu'à nous! Mais, Syndham, je ne ſçaurois me réſoudre à jouir d'une exiſtence qui te coûte un pareil ſacrifice; j'aime mieux cent fois mourir. — Eſt-ce que tu ne connais pas l'amour, femme divine? va, l'on eſt capable de tout, lorſqu'on ſçait aimer. Conſerve-moi ton cœur, & il n'y a point de fatigues & de travaux que je ne ſois en état de ſupporter.

Le fermier étoit pénétré d'un ſpectacle ſi attendriſſant. Mes enfants, leur dit-il, vous me touchez! que vous me faites ſentir les chagrins qui ſuivent le peu de fortune, & que j'aurois de plaiſir à vous ſoulager! tout ce qui eſt en mon pouvoir, c'eſt d'empêcher que Syndham ne ſe livre trop au travail; il me ſera cher comme mon propre fils.

Bell lui témoigne ſa reconnaiſſance avec cette vivacité qui exprime le ſentiment, & qui en fait partager les tranſports. Tom, c'étoit le nom du fermier, les invite à dîner. Cet homme reſpectable rappelloit ces premiers beaux jours de la nature, où la vieilleſſe honorée de tout ce qui l'environnoit, & parée de ſes cheveux blancs, comptoit encore plus de vertus & d'actions bienfaiſantes que d'années, & ſembloit mériter les hommages réſervés à la divinité; un feu doux éclatoit dans les yeux du bon fermier; ſur ſon front chauve, reſpiroient la douceur, & cette majeſté qui ſemble attachée à l'âge écoulé dans la pratique de mœurs irréprochables. Bell & Syndham lui racontèrent ingénuement leurs fautes & leurs déſaſtres. Tom répondit à leur franchiſe; il leur ouvrit ſes bras, & les ſerra contre ſa poitrine avec cette effuſion qui n'eſt connue que de ces ames pures que n'ont point gâtées le commerce des villes, & la fréquentation des méchants.

Le lord Daramby cherchoit à oublier la

perte de sa fille, & à tromper une douleur sourde qui le consumoit; son cœur privé des douceurs de l'amour paternel, s'étoit livré avec fureur à tous les prestiges de l'ambition; il s'étoit élevé aux premieres places, & vivoit avec une sœur qui l'entretenoit dans cette triste ivresse de la grandeur & des dignités. Elle prenoit soin sur-tout d'écarter de son souvenir, ce qui pouvoit lui rappeller la malheureuse Bell; jamais le nom de cette infortunée n'entroit dans ses entretiens. Cette parente inhumaine devoit hériter de Daramby : c'en étoit assez pour irriter sa haine opiniâtre contre les efforts d'une tendresse, que rarement on parvient à étouffer. Ce sentiment revenoit sans cesse faire éprouver à mylord combien les fougues de l'ambition sont au-dessous des mouvements délicieux de la nature. Quel rang en effet, quel titre approche de celui de pere, & que de plaisir attaché à prononcer seulement ce nom, & à le répéter dans le fond de son cœur!

Cette qualité si chere auroit dû adoucir le sort cruel de Syndham. Bell avoit mis au monde un fils, qui resserroit encore les nœuds de leur malheureux amour : il croissoit dans leur sein ; on auroit dit que cet enfant eût voulu consoler ses parents, & les dédommager des rigueurs de la fortune. Quelquefois Syndham le soulevoit en lui prodiguant des baisers mouillés de pleurs : — Cher enfant, quel présent t'ai-je fait en te donnant la vie ? quel sera ton héritage ? ah ! malheureux ! tu me serres de tes bras caressants... je ne suis pas ton pere : je suis ton assassin.

A ces mots, ses pleurs redoubloient. Quoi ! lui disoit son épouse, mon cher Syndham, le plus tendre des époux ne seroit pas le meilleur des peres ! Notre enfant nous pardonnera notre misérable état ; il apprendra de nous à souffrir, à aimer ; le malheur rend sensible, & la sensibilité n'est-elle pas la source des vertus ? Syndham, si tous les hommes aimoient, il n'y auroit plus

plus de crime, ni d'injuſtice ſur la terre. Notre fils mêlera ſes larmes aux nôtres: eh! mon ami, n'eſt-ce pas lui qui eſt la cauſe de nos infortunes?

Tom s'attachoit à rendre la ſituation de ce couple malheureux moins déſagréable. Bell ſouvent s'offroit à aider ſon mari; arrête, lui diſoit-il, en la repouſſant avec tendreſſe, c'eſt à Syndham à déchirer le ſein de la terre, à l'inonder de ſes ſueurs, de ſes larmes: mais que lady Daramby... non, la fortune ne nous réduira point à cette humiliation. Je ſerois humiliée, répondoit Bell, ſi je ceſſois de t'aimer; ne ſommes-nous pas la même ame? pourquoi ne partagerois-je pas tes ſoins? ces fatigues me ſont légères, je ſuis près de toi.

Elle lui apportoit ſes repas qu'elle apprêtoit elle-même; leur enfant étoit aſſis au milieu d'eux; quel doux ſpectacle pour les yeux d'un pere & d'une mere! quelle ſource de conſolation! Ils le regardoient avec volupté, le baiſoient tendrement. Bell s'écrioit: lady

Daramby n'auroit peut-être pas connu ces innocentes ſatisfactions, ſi délicieuſes pour un cœur ſenſible! Syndham, ne regrettons point les richeſſes, l'éclat des rangs: je ne regrette que mon pere; ah! pourquoi ne nous a-t-il pas pardonné? Mais je prends plaiſir à te le répéter: dans cet inſtant où je ſuis à tes côtés, où je peux te dire librement que je t'aime, que mon amour revivra dans ton fils, je ſuis la plus heureuſe des femmes. Ce ſont mes mains qui t'ont préparé ces ſimples alimens; nous ne ſommes point entourés de méchants, ni de faux amis; nous vivons dans le ſein l'un de l'autre; hors de notre retraite, qu'eſt-ce que l'univers pour nous? & ne trouvons-nous pas tous les plaiſirs dans notre amour? notre cher enfant eſt le gage de cet amour ſi éprouvé; il ſera notre ami; Syndham, il aura pour toi la tendreſſe de ſa mere.

En effet, cette femme ſi rare & ſi eſtimable, ſembloit avoir fait part à ſon fils de cette ingénieuſe délicateſſe, dont ſi peu d'ames ſont ſuſceptibles. A peine pouvoit-il

essayer ses premiers pas, il couroit au-devant de son pere; il lui sourioit, lui tendoit ses mains caressantes, s'efforçoit d'essuyer la sueur de son front, lorsqu'il rentroit dans sa chaumière, & le couvroit de ces baisers si touchants, dont le sentiment paternel peut lui seul apprécier les douceurs.

Syndham & Bell paraissoient avoir retrouvé un pere dans le bon fermier; ils jouissoient de cette tranquillité vertueuse, de cette paix de l'ame, le partage de l'honorable pauvreté; ils eussent préféré leur cabane au palais le plus somptueux: l'innocence & le pur amour l'habitoient. Ces deux époux, oubliés de la terre, n'y voyoient qu'eux & le bienfaisant Tom; en un mot, ils ne se souvenoient plus de leur état passé, & ne s'occupoient que de leur situation présente. Mais ce bonheur si simple, si peu connu, si peu envié, alloit avoir son terme; cette espece de planche qui les aidoit à disputer contre le naufrage, devoit encore leur être arrachée. Il faut

être bien pénétré de la vérité d'une religion consolante, pour ne pas croire qu'il existe des êtres qui sont formés exprès pour épuiser l'acharnement du malheur; la fortune seroit-elle un mauvais génie, auquel le Dieu qui nous gouverne auroit, pour le punir, abandonné ce triste univers?

Tom vint à céder aux infirmités de la vieillesse; il tomba dans une sorte d'anéantissement qui différoit peu de la mort. Son fils que l'on nommoit Richard, se mit à la tête de la ferme: alors ce que Syndham & Bell appelloient leurs beaux jours, s'évanouit; leur sort changea; ils ne furent plus que de misérables journaliers livrés à toute la barbarie d'un maître insolent, qui regarde comme autant de vils animaux, les hommes qui lui sont subordonnés.

Syndham succomboit sous la fatigue; Bell élevée dans le sein de la délicatesse, s'obstinoit à vouloir soulager son mari. Ce malheureux pere, pour ranimer ses forces, avoit imaginé d'asseoir quelquefois son fils au bout d'un sillon; c'étoit-là que s'atta-

choient ſes regards, ſon ame entière : il envisageoit ſans ceſſe ſon enfant, ainſi que ſon épouſe, comme les objets & la récompenſe de ſes peines : De temps en temps il s'arrachoit à ſon travail pour aller embraſſer ſa femme, & cette créature ſi intéreſſante, qui paraiſſoit déjà ſentir l'infortune de ſes parents ; & il revenoit avec plus de courage reprendre une tâche immodérée. Quel ſpectacle ! il falloit que Richard eût un cœur de fer pour n'en être pas ému.

Bell, un jour, courut ſe jetter à ſes pieds. Abandonnée à la plus vive douleur, monſieur, lui dit-elle dans l'abondance des pleurs & des ſanglots, je vous conjure au nom de l'humanité, au nom de Dieu même, de mettre quelque adouciſſement aux travaux exceſſifs que vous exigez de mon mari. Hélas ! je n'ai que deux faibles mains ; je ne puis lui prêter qu'un vain ſecours, & j'ai peu de force ; je ne ſuis qu'une femme ; je n'avois pas été élevée, ajoûte-elle en verſant un torrent de larmes, pour remplir des fonctions auſſi pénibles ! Que voulez-

écouler de jour sans donner des regrets & des larmes à la mémoire de leur bienfaiteur. Sa perte ne fit qu'augmenter leurs souffrances, ainsi que la cruauté de leur nouveau fermier. Syndham affaissé sous la fatigue, se redisoit en vain : allons, c'est pour ma femme, c'est pour mon fils que je travaille; que cette image ne sorte pas de mon ame; efforçons-nous; l'amour ne vient-il pas à bout de tout ?

L'amour ne put commander plus longtemps à la nature; jusqu'alors elle avoit pour ainsi dire, permis des miracles; Bell trouve Syndham à moitié couché dans un fossé, la tête sur ses genoux, & dans l'accablement. Ma chere femme, lui dit-il d'une voix défaillante, c'en est fait : j'ai tenté l'impossible pour reculer le moment de ma destruction; je sens qu'il approche. Tu sçais combien tu m'es chere, ainsi que cet enfant qui va me survivre ! tu es donc assurée que j'ai tenté des efforts inouis pour supporter le poids des travaux dont l'impitoyable Richard me surcharge : mais ... je n'y

puis plus résister ; Bell, je n'y puis plus résister.

A ce mot, Bell pousse un cri, & se jette dans les bras de Syndham ; il continue : mon unique amie, tu n'embrasses plus qu'un corps... qui sera bientôt glacé ; hélas ! avec quelle cruelle pensée j'expire ! qui prendra soin de tes jours, de ceux de notre fils ? que vas-tu devenir ? ô mon Dieu, j'ai donc commis bien des crimes, puisque vous me punissez avec cette rigueur ! Il s'arrête à cet endroit, & il reprend : tâche, ma digne amie, de surmonter ta douleur pour m'entendre ; aussi-tôt que tu m'auras fermé les yeux... ma chere femme, il faut supporter ce coup, écris à mylord ; cours avec cet enfant réclamer à ses genoux la tendresse paternelle. Bell, je suis père... n'en doute point... Mylord s'attendrira, il te pardonnera : la cause de son indignation ne subsistera plus, je serai dans le tombeau ; parle-lui de mon éternel chagrin de l'avoir offensé, d'avoir écouté mon amour, de t'avoir entraînée dans un pré-

cipice, où tu ne devois jamais tomber; parle-lui de mon répentir; dis-lui que je ſerois mort moins malheureux, ſi j'euſſe pu réparer ma faute... Hélas! c'eſt moi, femme adorable, qui t'ai fait connaître la peine, l'humiliation, les opprobres, tous les affronts qui ſuivent l'adverſité! daigneras-tu pardonner à ma mémoire?.. c'eſt l'amour qui m'a rendu ſi coupable! Syndham, s'écrie ſon épouſe, je te perdrois! Syndham, tu me ſerois enlevé! ah! c'eſt à moi de mourir. Eh! que fais-je ſur la terre? de quelle utilité te ſuis-je? mon exiſtence t'eſt peu néceſſaire : ſon entretien conſume le triſte produit de tes ſueurs; laiſſe-moi expirer; tu vivras, tu me retrouveras dans cet enfant; & ſi ſon père lui eſt ravi, quel ſecours doit-il attendre? où ſont nos amis?.. — Bell... je ne vois plus que la mort. — Ah! cher époux, chaſſe loin de toi cette horrible image; peut-être que le ciel ſera touché de nos malheurs... Il me donnera des forces, j'en ſuis ſûre : Syndham, je partagerai... je ſupporterai

le fardeau qui t'accable... Syndham, nous mourrons ensemble! — Et notre enfant ?.. Il est inutile de me rappeller à la vie; ma chere femme, le ciel est aussi contre nous! il a compté mes jours, & voici le dernier où je te verrai, où je te pourrai dire, que si nos sentimens nous survivent, je ne cesserai jamais de t'adorer. Non, Bell, l'ame de Syndham ne sçauroit exister, sans être remplie d'un amour qui ne peut offenser l'Être suprême: il est si pur, si consacré par la vertu, par la religion, par l'infortune!.. Approche mon enfant: que je le tienne encore contre mon cœur... Ah! malheureux, quel sort je te laisse!

Syndham attachoit ses lèvres expirantes tantôt sur la bouche de son fils, tantôt sur celle de sa femme; elle veut lui parler: elle ne peut que le serrer dans ses bras, avec un frissonnement qui exprime tout le désordre de son ame. C'en est assez, reprend Syndham; retire cet enfant de mon sein; sa présence me rend ma fin plus affreuse; que je m'occupe de Dieu;

sa colère me suivroit-elle dans le tombeau? ne cherchons pas ma fosse plus loin; je l'ai trouvée ici; adieu donc pour toujours: vis pour me pleurer; que la tendresse du fils te rappelle l'amour du père; Bell, embrasse-moi... mon enfant... je sens... je me meurs.

Sa femme, emportée à la fois par deux mouvements contraires, fait quelques pas pour aller chercher du secours, & revient avec son fils tomber aux pieds du malheureux Syndham, qui étoit expiré.

Bell ouvre les yeux, voit son enfant à ses côtés, & se trouve dans sa misérable retraite; un valet de la ferme, touché de compassion, essayoit de la consoler. — Où est mon mari! où est Syndham? Comment! lui répond le domestique en pleurant, vous ne vous ressouvenez point de ce qui vous est arrivé!

Le délire de la douleur avoit égaré la raison de cette malheureuse femme: — Que voulez-vous dire? expliquez-vous? Syndham... Eh! ne sçavez-vous pas, poursuit

le domeſtique, que vous l'avez perdu, qu'il vient de mourir? — Syndham n'eſt plus!.. Oui, j'en ſuis trop aſſurée; je le vois expirant... dans mes bras... il eſt mort! pour jamais!

Elle retombe dans ſon accablement, ſans connaiſſance; elle ne ſort de cette eſpèce de léthargie, que pour vouloir courir à la foſſe de ſon mari, & s'y précipiter: le charitable domeſtique l'arrête, lui parle de ſon enfant. Eh bien! mon enfant, dit-elle, mon enfant... en ſe relevant comme du ſein même de la mort! — Songez-vous qu'il a beſoin que vous lui reſtiez? qui lui donnera du ſecours?

Bell écoute le domeſtique, fixe quelques moments ſes regards ſur une innocente créature qui lui tendoit les bras, & avec un long gémiſſement: — Je ſurvivrai à Syndham. Ah! mon fils, mon cher fils, ajoûte-t-elle, en le preſſant avec un ſombre tranſport contre ſon ſein, & l'arroſant de ſes larmes, quelle plus forte preuve de tendreſſe pouvoit te donner ta mere?

De nouveaux coups viennent la frapper : elle reçoit ordre de la part d'un maître toujours plus inhumain de quitter la ferme : elle s'élance de sa cabane, & court emportant son enfant dans ses bras, se jetter aux pieds du féroce Richard : — Qu'ai-je entendu ? ne suis-je pas assez accablée par l'infortune ? Ne craignez point que je manque de forces pour vous servir : je vous réponds de remplir les fonctions les plus pénibles ; je le disputerai à tous vos domestiques : quelques jours suffiront pour me ranimer. (Richard ne l'écoutoit pas) Hélas ! ne me donnez point de gages, si vous le voulez ; accordez-moi une nourriture qu'on ne refuseroit pas aux derniers des animaux ; je ne vous demande seulement que du pain... Richard, c'est pour un fils, c'est pour mon fils... Peut-être un jour connaîtrez-vous l'intérêt qu'un enfant inspire... Ah ! ce n'est pas pour moi que je m'abaisserois... Richard, daignez m'entendre : (elle met son enfant aux genoux de ce barbare.) Cette malheureuse créature est à vos pieds

avec la mere; elle joint ſes ſupplications aux miennes. Je l'éléverai... pour vous conſacrer ſon ſervice, ſa reconnaiſſance; il vous dédommagera de mes faibles travaux. Le marché ſeroit admirable, replique le cruel Richard d'un ton railleur! oh! je ſçais calculer! mon pere ſe laiſſoit attraper, parce qu'il étoit trop bon : mais Dieu merci, j'ai appris à compter : cet enfant-là ne ſera pas en état de douze ou quinze ans d'être de la moindre utilité, & je ne prétends pas, comme une dupe, nourrir des gens qui me ſoient à charge; il me faut des travailleurs... tenez, tout ce que je puis faire pour vous, eſt de vous faire la charité d'une guinée : prenez, & qu'on ne vous revoye plus.

Bell pouſſe des cris, a recours à de nouvelles prières, embraſſe encore les genoux du barbare, les arroſe de ſes larmes : il eſt inflexible; elle eſt renvoyée ſans pitié. Ce domeſtique qui avoit paru ſenſible à ſon chagrin, après la mort de Syndham, s'efforce de la conſoler; il pouſſe même la générofité

jusqu'à lui présenter quelques schellings, qui étoient tout ce qu'il possédoit. Cette infortunée refuse ses offres : tous les hommes, s'écrie-t-elle, ne sont donc pas des tygres ! Non, mon ami, je n'accepterai point votre bienfait ; mon enfant & moi nous péririons plutôt de faim ; je ne vous demande que votre compassion ; je suis si languissante ! aidez-moi à me traîner hors de ces lieux ; que j'aille expirer loin d'ici, loin du plus affreux des hommes.

Ce généreux domestique lui prête son bras ; il veut se charger de l'enfant. Non, dit Bell, j'aurai jusqu'au dernier soupir, la force de le porter. Elle ajoûte au milieu d'un torrent de pleurs : il mourra dans mon sein.

Enfin, après avoir quitté son conducteur pénétré de ses expressions reconnaissantes, Bell se réfugie à quelques milles de la ferme, dans une hôtellerie de peu d'apparence ; c'est de cet endroit qu'elle adresse à son pere une lettre où elle lui détailloit tous les malheurs qui l'accabloient.

. . . .

Mylord Daramby depuis long-temps ressentoit l'ennui, cette mélancolie séche, inséparable du rôle pénible de courtisan. Il avoit cru acquérir dans les grandeurs un dédommagement de la tendresse paternelle: on n'en impose point à la nature; de jour en jour il regrettoit davantage la perte de sa fille. Quelquefois il s'écartoit subitement de la société, pour aller pleurer seul, & prononcer tout haut le nom de Bell; il s'accusoit d'inhumanité. A mesure que l'on avance en âge, on est plus empressé à chercher autour de soi des êtres dans lesquels on puisse en quelque façon revivre, & revoir l'image de sa jeunesse; on croit tromper la mort, en expirant au sein de ceux qui ont reçu de nous la vie; une parente excite des sentiments bien faibles, à les comparer avec l'intérêt si touchant qu'un enfant produit. La sœur de Daramby lui devint odieuse; elle ne cessoit, au nom seul de Bell, de faire éclater son aversion. La lettre de cette déplorable victime étoit tombée entre ses mains; elle s'étoit bien gardée de

la communiquer à son frere, qui, fatigué de ses hauteurs, & sur-tout de sa haine contre sa fille, ne tarda pas à marquer à son tour du refroidissement & de l'indignation; & ils se séparerent très-mécontents l'un de l'autre.

Daramby, ne pouvant plus resister à la douleur qu'il éprouvoit, tenta de puiser quelques motifs de consolation dans les entretiens d'un homme qui avoit été l'objet de ses duretés. Qu'on se ressouvienne que mylord avoit outragé le ministre Simpson : cet honnête vieillard n'en étoit pas moins le consolateur & l'appui des malheureux; il s'étoit contenté de plaindre Daramby, sans se répandre en murmures, & il conservoit toujours cette vertu inaltérable qui procure seule le bonheur & la fermeté de l'ame. Mylord le fait prier de venir lui parler : Simpson étonné de l'invitation, n'hésite cependant pas sur ce qu'il doit faire : il court au château. A peine le lord l'a-t-il apperçu : — Approchez, homme respectable, approchez; c'est-moi que votre présence devroit em-

barrasser. L'espoir de réparer mes torts & votre générosité m'enhardissent au point de rechercher vos regards. Simpson... votre prédiction est accomplie : je ne suis plus qu'un père, & le plus affligé, le plus malheureux ; ne pourriez-vous me donner des nouvelles de ma fille ? quelle est sa situation ? Ah ! qu'elle vienne ! qu'elle vienne ! tout leur est pardonné ; son mari sera mon fils ; qu'ils se hâtent d'accourir dans mes bras.

Des larmes coulent des yeux du ministre : — Mylord, avec quelle joie je retrouve votre cœur paternel ! je reconnais dans cet heureux changement un miracle de la providence ; elle m'a éprouvé par vous, mylord : mais elle me rend tout mon bonheur : la nature & la religion ont repris sur vous leurs droits. Je ne vous cacherai pas que j'ai adressé votre malheureuse fille & son époux à ma sœur, qui m'a depuis écrit qu'ils l'avoient quittée, & qu'elle ignoroit où ils s'étoient retirés ; je ferai des informations, & j'aurai soin de vous en rendre un fidèle compte. —

Ah ! Simpſon, ils ſont dans l'adverſité ! Bell tous les jours me reproche ma barbarie; elle ne ſçauroit m'aimer; peut-être ai-je cauſé la mort de ma fille.

A cette parole, ſa voix ſe perd dans les ſanglots. Il reprend : donnez-moi, je vous en conjure, des éclairciſſements ſur leur ſort; je ſerai auſſi reconnaiſſant à votre égard, que j'ai été injuſte & inhumain. Simpſon ... vous me pardonnerez; j'attends cet effort de votre piété & de votre vertu; il embraſſe le miniſtre qui ne répond que par ces pleurs qui partent de la plénitude d'une ame ſenſible & bienfaiſante.

Le paſteur écrit à miſtriſs Sara, fait des recherches : ſes ſoins ſont infructueux. Malgré ſon peu de ſuccès, il étoit devenu l'ami le plus cher de Daramby; il étoit comblé de ſes bienfaits, & paſſoit des journées entières au château. Toutes leurs converſations n'avoient que Bell pour objet; le deſir de la retrouver, & la douleur de l'avoir perdue, étoient les deux ſentiments qui rempliſſoient l'ame de ce père infortuné.

Bell ne recevant point de réponse à cette lettre interceptée par sa cruelle parente, ne douta plus que mylord Daramby ne lui eût fermé son cœur pour jamais; alors elle se livra au plus sombre désespoir. Elle s'étoit toujours flattée d'obtenir son pardon; elle étoit mere : elle ne pouvoit penser qu'on eût la force d'être inexorable envers ses enfants. Quand ses regards chargés de larmes venoient à tomber sur son fils, comment, se disoit-elle, une partie aussi chère de nous même pourroit-elle inspirer un autre sentiment que celui de l'amour? Ah! mon père, n'y aura-t-il point de terme à votre haine? Elle revoyoit sans cesse Syndham; elle lui adressoit ses sanglots, comme s'il eût existé, comme s'il eût été dans ses bras. Sa misère augmentoit; enfin elle fut obligée de recourir à la compassion publique. Peut-il y avoir une situation plus déchirante? la fille du lord Daramby, d'un des premiers pairs de l'Angleterre, réduite à implorer un morceau de pain! Quel triomphe pour la nature;

& qu'elle a d'empire ſur la vanité même ! Le lecteur ſentira aiſément qu'il n'y a que l'amour maternel qui puiſſe plier l'orgueil humain, cette fierté d'ame ſi néceſſaire à la dignité de notre être, juſqu'à ſupporter à un tel excès les affronts de l'adverſité. Il n'y a point de doute que Bell n'eût mieux aimé perdre mille fois la vie, que d'expoſer ſeulement le tableau de ſon infortune : mais ſi elle eût ſuccombé à ſes maux, & qu'elle n'eût pas eu le courage de vivre, que ſeroit devenue cette miſérable créature, qui ſans ceſſe la couvroit de ſes baiſers, de ſes larmes ? O meres qui jetterez les yeux ſur cet écrit, c'eſt à votre cœur qu'il appartient de juger des ſouffrances dont Bell devoit être la proie ; puiſſiez-vous ne jamais éprouver des infortunes auſſi cruelles & auſſi humiliantes !

Cette victime de l'acharnement du malheur traverſoit un jour un vaſte cimetière ; la fatigue, peut-être le redoublement de ſa mélancolie à l'aſpect de ſemblables lieux, l'engagerent à s'arrêter. L'eſ-

prit le plus dissipé ne sçauroit se défendre de la réflexion, quand de pareils objets viennent frapper la vue; d'un coup d'œil nous saisissons la chaîne de tous les âges, l'histoire de tous les hommes, & nous nous disons malgré nous : voilà le sort qui nous attend ! c'est-là le terme de nos projets, de nos espérances, de nos plaisirs, de nos peines ! nous serons comme cette cendre muette & insensible que nous foulons aux pieds ! Si l'on se remplissoit bien de cette image, je doute qu'il y eût tant de créatures abandonnées au vice. Le spectacle des tombeaux est, sans contredit, la premiere école de morale, & c'est à celle-là que les pères devroient envoyer souvent leurs enfants.

Bell alla s'asseoir sous la voûte d'un monument antique, qu'on auroit dit être l'asyle de la mort même. Tout y répandoit cette sombre horreur qui nous pousse à nous recueillir, & à nous enfoncer dans la grande idée de notre destruction. Du fond de cette espèce de souterrain, on ap-

percevoit une ſuite de tombes & de ſépulchres qui alloient aboutir à une foſſe profonde, où étoient entaſſés & confondus des monceaux d'oſſements, des débris de cercueils.

C'eſt-là que Bell, ſi l'on peut parler ainſi, ſe contemple dans toute l'étendue de ſa douleur. Son enfant étoit aſſis à ſes côtés ; elle reſte quelque temps comme anéantie ; elle ſe relève, & court à cette foſſe ; toute ſon ame s'y porte & s'y abſorbe ; mille penſées, mille ſentiments plus triſtes, un déſeſpoir toujours plus funèbre, plus morne s'emparent de ſes eſprits égarés ; elle eſt entourée du ſpectacle d'une deſtinée que tous les êtres doivent ſubir ; elle enviſage par-tout un repos éternel, des cendres qui ne ſe ranimeront qu'après un long écoulement de ſiecles accumulés ; par-tout elle entend la mort qui l'appelle, qui lui parle, qui lui dit que c'eſt par ſon ſeul ſecours qu'on s'affranchit de la charge accablante impoſée à l'humanité ; elle ſemble meſurer des yeux ce gouffre immenſe,

& elle s'écrie comme emportée par un mouvement ſurnaturel : ne vois-je pas l'abîme où viennent ſe perdre tous les humains? quel eſt mon projet au ſortir de ces lieux? de traîner le poids d'une exiſtence miſérable, honteuſe! de mandier, quel mot je prononce! de mandier des ſecours humiliants... qu'on ne m'accorde point! Et pourquoi ne dépoſerois-je pas dans cette foſſe le fardeau d'une vie ſi déplorable, ſi rejettée du ciel? C'eſt lui ſans doute qui m'y amène; il s'eſt laiſſé fléchir; ſes décrets ſe manifeſtent; il veut que ma misère ait un terme, & ce terme il l'a poſé, oui, il l'a fixé ſur les bords mêmes de cette foſſe... je n'irai pas plus loin. C'eſt donc ici que je mourrai, que tout finira pour moi, que ce ſonge affreux s'évanouira!.. O mon Dieu! mon réveil feroit-il auſſi funeſte? prends pitié de mes maux; t'offenſerois-je en hâtant un moment que je ſens s'approcher? Dumoins je m'épargnerai de nouvelles ſouffrances, de nouveaux outrages; ſi j'ai mérité ta colere,

mon Dieu, n'ai-je pas été assez punie? oui, je n'en doute pas, la mort est le seul bienfait que je puisse obtenir de toi, & je l'accepte ; je vais me précipiter... Et mon fils! qui lui servira de mere?

Elle s'arrête quelques instants ; elle reprend avec un égarement plus sombre : & pourquoi ne l'entraînerois-je pas avec moi? pourquoi ne mourroit-il point? qu'est-ce qu'une misérable vie consumée par le malheur, souillée par les opprobres, par la bassesse, une existence qu'on tient d'une pitié outrageante? Ah! mon fils! est-ce ainsi que nous devons vivre? doit-ce être là le partage du sang de mylord Daramby? ne faut-il pas que nous ayons une fin, que tu meures comme ta malheureuse mere? Hélas! tu me reprocheras de t'avoir fait naître ; nous sommes deux infortunés que l'adversité lie encore plus que le sang ; eh bien! périssons ensemble.

Elle court à son fils, l'apporte dans ses bras jusqu'à cette fosse : il jette un cri d'ef-

froi, & serre avec transport sa mere; elle tourne les yeux sur lui, & en laissant échapper un torrent de larmes : — Non, cher enfant, je ne t'ôterai point la vie ; qui! moi! détruire ce qui me rappelle mon cher Syndham! va, je t'abreuverai de mes pleurs, je te nourrirai....de mon cœur même ; tu vivras, tu vivras pour me plaindre, & pour m'aimer. Grand Dieu, que ses infortunes soient un jour adoucies, & que je souffre jusqu'au dernier soupir !

Bell revient tomber au pied du monument qu'elle avoit quitté ; elle embrassoit son fils : des gémissements frappent son oreille ; ces accents plaintifs sembloient être ceux d'une personne expirante. Bell effrayée veut fuir de ce séjour : de nouveaux gémissements se font entendre. La compassion surmonte sa crainte ; elle s'avance vers un sépulchre d'où paraissoient sortir ces plaintes mal articulées : elle apperçoit un homme étendu sur une pierre, ses deux mains sur son visage, & presque évanoui. Bell aussi-tôt entraînée par la pitié,

va à quelques pas puiser de l'eau dans un ruisseau, & cherche à rappeller cet étranger à la vie; il reprend un peu les sens, il lève la tête : quel objet frappe les regards de Bell ? le fils de Tom, ce féroce Richard, qui a fait mourir Syndham sous le poids des travaux, qui a chassé avec barbarie Bell & son enfant de la ferme. Quoi! c'est vous qui me secourez, dit Richard d'une voix défaillante! Tout annonçoit en lui la plus effrayante misère. Le ciel, poursuit-il, me devoit ce châtiment, d'être obligé par la personne pour qui j'ai eu les procédés les plus cruels. Si vous aviez quelques aliments à me donner, je n'ai pas mangé depuis plus de deux jours; j'expire de faim.

Aussi-tôt Bell dont la compassion égaloit la surprise, divise en deux parts le morceau de pain qu'elle préparoit à son fils :—C'est vous, Richard! dans quel état!.. j'oublie tous les maux que vous m'avez causés; tenez, partagez ce morceau de pain avec mon enfant; c'est l'unique se-

cours que ma déplorable ſituation me permet de vous donner... Voilà, Richard, où votre dureté nous a conduits! Mais par quel évenement êtes-vous tombé dans cet excès de malheur? que je vous plains, & que je ſuis pénétrée de ne pouvoir vous être utile! je voudrois m'acquitter envers votre père. Mon père, répond Richard, après avoir dévoré le morceau de pain qu'il avoit reçu de Bell, m'avoit bien prédit que le ciel me puniroit de mon peu d'humanité. Ce ciel m'accable de toute ſa juſtice; il venge Syndham, il vous venge; c'étoit l'avarice qui me rendoit dur & impitoyable. J'ai manqué à la religion, à la nature; j'ai voulu m'enrichir par des voies illégitimes: on a reconnu ma mauvaiſe foi; on s'eſt emparé de ma ferme; on me pourſuit pour me plonger dans un cachot. Ce n'étoit pas aſſez de ces coups: des voleurs m'ont dépouillé du peu que je poſſédois; ils m'ont laiſſé ces lambeaux pour me couvrir; & je me trouve dénué de toute eſpèce de ſoulagement, appréhen-

dant un châtiment de la part des hommes, déchiré de remords, & prêt à finir ma vie, sans espoir d'obtenir mon pardon du ciel : car je l'ai trop offensé. Vous que j'ai traitée avec une cruauté inouie, vous qui devriez jouir du spectacle de mon triste sort, vous êtes la seule créature sur la terre qui daigniez vous intéresser à moi. Femme généreuse ! si Dieu peut exaucer la prière des coupables, qu'il vous récompense de vos vertus ! mon supplice me paraîtra moins affreux. Bell versoit des larmes; Richard continue : la seule grace que je vous demande, c'est de me pardonner, c'est d'implorer pour moi la clémence de ce ciel que mes crimes ont fatigué; combien j'ai à le remercier de m'avoir procuré la douceur d'expirer à votre vue !

Bell veut témoigner toute sa sensibilité à Richard; il lui prend une nouvelle faiblesse : soit qu'il succombât au chagrin, ou que ce qu'il venoit de manger, après une si longue abstinence, lui fût préjudiciable, il rendit les derniers soupirs, en nommant le ciel & sa bienfaitrice.

Bell épouvantée, se hâta de quitter ces lieux. La Providence sembloit vouloir la consoler, en lui présentant un tableau effrayant de ses vengeances dans la triste fin de son persécuteur. Cependant cette sagesse incompréhensible qui frappe le crime, & qui sert d'appui à la vertu, ne permit pas que le sort de Bell changeât, ou du moins s'adoucît; elle but le calice du malheur jusqu'à la lie, fut rassasiée d'humiliations, & sentit tous les déchirements d'ame attachés au personnage d'infortuné qui est dégradé au point de solliciter cette pitié paresseuse dont les faveurs même sont des outrages & des insultes. Elle se disoit à chaque instant: mon Dieu, ne me pardonnerez-vous pas? mourrai-je avec la malédiction de mon pere? quelle existence, mon fils, je t'ai donnée! Si mylord Daramby pouvoit du moins te voir, être touché de tes larmes, t'ouvrir ce sein qu'il m'a fermé! oui, s'il te voyoit, il s'attendriroit, il ne lui seroit pas possible de me refuser mon pardon; il daigneroit recevoir mon ame expirante.

C'étoit par un miracle de l'amour maternel que cette malheureuse créature avoit pu si long-temps supporter la vie ; elle fuyoit les villes, & se traînoit de village en village.

Enfin rejettée de toutes parts, affaissée sous le fardeau de ses peines, elle alloit s'éteindre de besoin & de maladie : il n'y eut qu'une pauvre femme, qui elle-même réclamoit la charité publique, qui fut touchée de sa situation; elle l'accueillit dans une étable où tous les soirs elle se retiroit.

La fille du lord Daramby étoit mourante sur la paille; ses forces étoient épuisées ; elle ne parloit plus ; ses yeux étoient deux sources de larmes; elle ne faisoit que regarder son fils, l'embrasser, & elle tomboit ensuite dans l'accablement. Cet enfant qui sembloit partager sa douleur, pleuroit & gémissoit avec elle ; quel tableau affligeant! se peut-il qu'il y ait sur la terre des êtres aussi infortunés, aussi délaissés ? & tous les jours ils nous font entendre leurs cris; ils cherchent à porter

leurs

leurs larmes dans nos cœurs, & au lieu de les ſecourir, à peine leur accordons-nous un ſeul regard.

Bell, par un dernier effort de tendreſſe pour ſon fils, conçut le projet d'écrire une nouvelle lettre à ſon père; elle craignoit de mourir, & dans quelles mains eût-elle laiſſé ſon enfant? de qui, dans ce moment, recevoit-elle des ſecours? Elle demande de l'encre & du papier à cette femme qui ignoroit ſa condition : la bonté ſeule l'avoit engagée à la ſoulager; Bell prend le papier, en redoublant ſes pleurs. Ma chère bienfaitrice, dit-elle, je n'ai pas toujours été dans l'état où vous me voyez.

Il eſt difficile que la vanité nous abandonne; c'eſt en quelque ſorte le dernier des ſentiments qui meurt avec nous; quelquefois elle nous devient néceſſaire : elle nous ſoutient dans l'adverſité; quel homme ſur la terre ne vole pas au-devant de la conſidération? & peut-être cette vie factice nous eſt-elle plus précieuſe encore que l'exiſtence véritable.

Croiriez-vous, pourſuit Bell, avoir obligé la fille d'un lord? La fille d'un lord, s'écrie la femme étonnée! hélas! mylady, je vous demande pardon, ſi je ne fais pas davantage pour vous; vous connaiſſez ma miſère... Je connais votre généroſité, la nobleſſe de votre ame, répond Bell; quand tout, tout m'a abandonnée, il n'y a que vous dans l'univers qui ayez daigné jetter ſur moi un œil de compaſſion; oui, ma chere amie, ce nom vous eſt bien dû; oui, je ſuis la fille d'un lord, & je meurs ſoutenue par votre ſeule charité.

A ce dernier mot, la voix de Bell étouffoit dans les ſanglots. Elle ſe relève de ſa douleur profonde, prend la plume, & écrit une longue lettre, qu'elle arroſoit de ſes pleurs. Elle peignoit à mylord Daramby, qu'elle n'oſoit appeller ſon père, ſa tendreſſe, ſa ſoumiſſion pour lui, ſes égarements, ſon repentir, les ſuites funeſtes de ſa faute, la perte de ſon mari, l'affreuſe indigence où elle étoit plongée; elle le conjuroit au nom de la nature & de l'hu-

manité, de venir lui ôter le fardeau de sa malédiction, & recueillir ses derniers soupirs; elle lui parloit de cette lettre qu'elle lui avoit adressée, & dont elle n'avoit reçu aucune réponse; elle lui recommandoit son fils: c'étoit-là que toute son ame s'étoit répandue; elle finissoit par le prier de rendre ses bontés au pasteur Simpson, qui les avoit perdues pour l'obliger, & dont elle n'avoit point oublié la générosité; elle le supplioit encore d'accorder sa protection & ses bienfaits à cette femme charitable, la seule qui se fût intéressée à ses peines; elle s'arrêtoit à cette circonstance. Elle ajoûtoit par apostille: « Mylord... mon père; car je ne puis m'interdire davantage la consolation de prononcer un nom si cher; mon père, hâtez-vous de venir fermer les yeux, dirai-je, de votre malheureuse fille? Hélas! j'ai peu de temps encore à l'être; mon ame vous attend pour s'exhaler dans votre sein; vous obstineriez-vous à me refuser mon pardon? Daignez me l'accorder

» en faveur d'un enfant que je mets à vos » pieds, qui vous tend les mains... Il im- » plore la grace de sa mère. Qu'elle meure, » mon père, en vous embrassant; si je vous » ai offensé, vous serez témoin de la pu- » nition que j'ai subie ; j'ose croire que » votre colère ne peut s'étendre plus loin, » & que ce spectacle vous touchera. En- » core une fois, mon père, rendez-vous » à ma prière, à mes larmes; au nom de » l'humanité, de ce Dieu qui pardonne, » venez, que mes derniers regards se par- » tagent entre vous & mon enfant! »

Cette femme compatissante, la seule créature sur la terre qui s'occupât du sort d'une infortunée, se chargea de faire tenir la lettre par un exprès; elle ne revenoit pas de son étonnement; je me suis douté, di- soit-elle à Bell, au respect que vous m'ins- piriez, que vous étiez d'une naissance bien différente de la mienne.—Ah! ma digne amie, mon unique amie, interrompoit l'infortunée Bell, ne parlons point de respect: ce senti- ment n'est pas fait pour moi; je suis trop heu-

reuſe dans mon état préſent d'avoir excité votre commiſération ; c'eſt vous qui méritez des reſpects ; vous avez un cœur ſenſible ; mes pleurs ſont eſſuyés par vous... mon père acquittera ma reconnaiſſance ; eh ! que je vous ſuis redevable ! je me flatte que ma lettre le déſarmera. Cher enfant, pourſuivoit-elle en prenant ſon fils dans ſes bras, je ne déſeſpère point que tu ne ſois plus heureux que ta mère... mylord ne t'abandonnera point ; tu retrouveras un appui ; il te fera oublier ma perte.

Le lord ne ceſſoit de s'entretenir de ſa fille avec Simpſon ; le temps ne faiſoit que fortifier ſon chagrin ; il auroit préféré à toutes ſes grandeurs, à tout l'éclat qui l'entouroit, l'état le plus abject, ſi à ce prix Bell lui eût été rendue ; il n'y avoit qu'un faible rayon d'eſpérance qui le retint encore à la vie ; ce ſentiment conſolateur ne s'éteint qu'avec nous. Le miniſtre tentoit tous les moyens de l'arracher à ſa douleur ; il vouloit arrêter les larmes de Daramby, & lui-même il pleu-

roit, en prononçant ſeulement le nom de Bell.

L'exprès arrive, demande à parler au lord Daramby, lui remet la lettre; le malheureux père tombe évanoui, & ne ſort de cet évanouiſſement que pour s'écrier : j'ai retrouvé ma fille !.. Simpſon... ma fille !.. elle eſt au comble de l'infortune ! Allons, partons, que je la voie, que je l'embraſſe, qu'elle reconnaiſſe le père le plus tendre... que je lui faſſe oublier tous ſes malheurs... je la perdrois!.. Simpſon, elle ſe reſſouvient de vos bienfaits. Ah! ciel, ciel, rends-moi ma fille! ſon fils... il eſt mon fils; il eſt mon fils... je ſuis le plus coupable, le plus malheureux des hommes!

Daramby étoit dans une agitation inexprimable; il interrogeoit cent fois l'exprès ſur l'état déplorable de Bell. Quand il vient à ſçavoir l'aſyle où elle languiſſoit, il jette un cri, retombe ſur la terre : — quoi ! ma fille dans cette ſituation!

Il a bientôt fait ſes apprêts; il brûle d'arracher Bell à cette affreuſe extrêmité de

l'indigence ; l'honnête pasteur l'accompagne ; à chaque instant, mylord lui disoit avec des sanglots : est-il possible que j'aye porté de semblables coups à ma fille ? & c'est moi, Simpson, c'est un père qui l'a plongée dans ce gouffre de calamités.

Cette lettre avoit achevé d'éclairer le lord sur la méchanceté de sa sœur ; il comprit aisément que le premier écrit de Bell étoit parvenu à cette indigne parente, & qu'elle l'avoit soustrait à ses regards. Hélas ! ajoûtoit-il, si cette lettre n'avoit pas été interceptée, il eût été peut-être encore temps de réparer mes injustices, tous les maux que j'ai causés à ma chere fille ; eh ! si elle m'alloit être enlevée... si je l'allois trouver expirante... si elle ne pouvoit recevoir mes embrassements, mes pleurs ! Ah ! Simpson, qui m'arrachera la vie ? je mérite tous les supplices.

Mylord voloit vers la misérable retraite de Bell ; toute son ame s'élançoit dans les bras de sa fille ; son cœur s'ouvroit quelquefois au plaisir qu'il goûteroit à la revoir ;

à la baigner de ses larmes, à lui demander pardon; il avoit perdu sa hauteur; l'orgueil du lord avoit disparu; ce n'étoit plus qu'un père désolé, & quelle tendresse approche des transports de l'amour paternel?

Bell n'attendoit pas son père avec moins d'impatience. Non, disoit-elle, mon père ne sera point assez dur pour refuser de venir fermer mes yeux; j'emporterai sa bénédiction dans le tombeau; il prendra pitié de mon enfant.

A ces derniers mots, elle pressoit avec plus de tendresse son fils contre son sein. Elle éprouve plusieurs faiblesses; enfin, quel coup accablant! que de morts réunies pour la frapper! Bell craint que son père n'arrive pas assez-tôt pour recevoir son ame prête à s'exhaler; cependant ses larmes, ses cris sollicitent cette unique grace du ciel. O mon Dieu, se dit-elle plusieurs fois, mon Dieu, que je puisse vivre assez pour attacher mes regards sur ceux de mon père! que j'aye seulement le temps de lui demander pardon, de lui dire, qu'il ne m'a

jamais été plus cher, malgré ses rigueurs! hélas! je les ai méritées! que je lui recommande mon fils! du moins que mon cœur palpite encore sous la main paternelle, ô mon Dieu! & prenez ensuite ce souffle, ce reste d'une vie si malheureuse!

La femme qui étoit à ses côtés, cherchoit à dissiper ce trouble; il devenoit toujours plus affreux; Bell rejettoit des consolations vagues, & ne doute plus que sa fin n'approche; elle n'espère plus voir mylord Daramby; elle prie cette femme de la soutenir, & d'une main tremblante, elle trace cette nouvelle lettre destinée à son père.

« Je ne vous vois point, mon père,
» & la mort va couvrir mes yeux pour ja-
» mais... pour jamais! Non, il est inutile de
» m'en flatter: tout me dit que je ne goûterai
» pas la satisfaction de recevoir vos embras-
» sements. C'étoit l'unique faveur que j'im-
» plorois du ciel, & il me la refuse! Je
» le sens trop: je sortirai de la vie, sans
» pleurer sur vos mains, sans vous nom-

» mer mon père... Je vous ai offensé ; l'a-
» mour, l'amour est la source de mes fau-
» tes & de tous mes malheurs : quel exem-
» ple pour les jeunes personnes de mon
» sèxe ! mais vous & le ciel n'êtes-vous
» pas assez vengés ? Mylord, vôtre fille,
» lady Daramby... a demandé l'aumône ;
» elle expire dans une étable ; & qui est
» sensible à ses peines, qui daigne re-
» cueillir ses larmes, son dernier souffle ?
» la plus malheureuse des créatures, qui
» elle-même a besoin des secours de la
» compassion publique. Voilà mon seul
» soutien ; c'est dans ce sein de douleur
» que ma tête défaillante va tomber ; c'est
» cette infortunée qui vous présentera mon
» corps glacé, ce misérable enfant... My-
» lord, ne le repoussez pas, ne le repoussez
» pas, il a mon cœur, il vous sera soumis ;
» il vous aimera ; je meurs avec cette der-
» niere espérance : il cherchera à réparer
» mes fautes ; mylord, les caresses que vous
» lui ferez, les pleurs que vous verserez
» sur lui, je les ressentirai encore dans le

» tombeau ; accordez à mes triſtes reſtes
» cette bénédiction que je n'ai pu obtenir,
» tandis que je vivois ; laiſſez couler ſur eux
» vos larmes... Hélas ! les miennes ſeront
» taries ; je ne pourrai me proſterner à vos
» genoux ; votre fille ne ſera plus. Quelle
» idée affreuſe ! quelle mort !.. daignez,
» je vous en conjure encore, vous reſſou-
» venir de mon bienfaiteur Simpſon, &
» étendez vos bontés ſur cette femme, le
» ſeul être dans le monde qui ait pris quel-
» que intérêt à mon ſort. Adieu mon père...
» c'eſt toute mon ame qui prononce ce
» nom ; plaignez-moi, & daignez m'aimer
» dans mon enfant. »

Bell demande qu'on mette cette lettre dans ſes mains, & qu'on l'expoſe dans cette ſituation aux regards de ſon père, ſi elle vient à expirer avant qu'il ſoit arrivé. Il lui prend une nouvelle faibleſſe ; Bell ferme enfin les yeux en tenant ſon fils embraſſé, qui ſembloit connaître déjà le malheur d'être privé d'une mère.

Mylord entre ſuivi de Simpſon & de

l'exprès. — Où est ma fille? où est ma fille? ciel? dans quels lieux!.. ma fille! elle n'est plus! son enfant... mon cher fils!

Ce sont les seules paroles qui échappent à Daramby; il embrassoit sa fille, son enfant; il poussoit mille cris; on avoit exécuté fidelement la volonté de Bell: il prend la lettre d'entre ses mains: nouveaux accès d'une douleur furieuse; il ne pouvoit s'arracher de dessus ce corps qu'il serroit dans ses bras, avec des hurlements de désespoir; il redisoit toujours: ma fille! ma chere fille! voilà donc où ma barbarie t'a conduite! Ouvre les yeux, Bell; un moment; que tu puisses voir ton père qui meurt de son repentir... qui expirera avec toi!

Il pressoit l'enfant dans son sein; il retourne à Bell, attache avec transport sa bouche sur ses lèvres décolorées, veut la rappeller au jour; il croit avoir apperçu un mouvement: — Elle n'est point morte... Simpson... ma fille... secourons-la... (Bell en effet paraît être revenue à la vie: elle jette un profond soupir) O ciel! rends...

rends-moi ma fille, & fais-moi descendre au tombeau! que j'aye seulement la consolation de lui montrer mon regret... tout mon amour.

Daramby la couvre de nouveaux baisers, l'inonde de ses larmes : — Ma fille! ma chere fille! entends-moi ; regarde-moi ; tu es dans le sein de ton père, du père le plus tendre, le plus infortuné. Bell soupire encore, se ranime par dégrés ; toute l'ame du lord est fixée sur cet objet ; on voit sur son visage l'espérance, la joie se mêler à la douleur ; il demeure la bouche entr'ouverte, & ne pouvant s'exprimer. Bell enfin renaît par une espèce de prodige : sa paupiere appesantie se relève : — Mon père! c'est tout ce que sa faiblesse lui permet de dire ; & elle retombe dans le sein de Daramby. — Ma fille est vivante!.. oui, c'est ton père qui meurt de ses remords... qui brûle de tout réparer.

Bell fait un effort pour reprendre la parole : — C'est vous, mon père!.. Ah! du moins vous pardonnerez à mon enfant ; le

lord tenoit l'enfant dans ſes bras : — Que parles-tu de pardon, ma chere Bell? c'eſt moi qui implore le mien à tes genoux... — Arrêtez, mon père; hélas! ma ſituation m'empêche d'embraſſer vos pieds! Quoi! vous voudrez-bien me pardonner !.. Voilà mon bienfaiteur! digne Simpſon.... mes fautes ne ſont-elles pas aſſez punies? vous voyez comme je meurs!

Simpſon n'a point la force de repondre; il ne peut former que des ſons inarticulés & étouffer ſes larmes. Bell pourſuit : — J'ai revu mon père, l'homme après lui qui doit m'être le plus cher... Généreux Simpſon, conſolez mylord... recommandez-lui mon enfant... continuez-moi vos bontés ; j'expire contente... — Tu vivras, ma chère fille, pour être adorée, pour oublier... Simpſon, qu'on la tranſporte hors de ces lieux, qu'on m'éloigne d'un ſpectacle... Ah! ma chere Bell, c'eſt ton père qui t'a réduite à cette extrêmité!

Daramby la preſſe contre ſon cœur : — Il eſt inutile, mon père, de vouloir m'arra-

cher à cette malheureuse retraite ; je sçaurai y mourir : il faut que j'y finisse une vie dont le terme a quelque douceur pour une infortunée... J'ai retrouvé mon père... j'expirerai dans ses bras... mylord, après le bienfaisant Simpson, vous voyez la seule créature, qui m'ait accordé de la pitié... vous m'avez rendu votre tendresse... mon père... Dieu !.. que mon fils...

Bell à ce mot perd la voix ; Daramby n'a que le temps de la serrer avec transport contre sa poitrine ; il s'écrie : l'infortunée Bell n'étoit plus ; & sa main défaillante retenoit encore son enfant qu'elle sembloit présenter au lord.

Daramby étoit tombé sans mouvement sur le corps de sa fille ; Simpson succombant lui-même à sa douleur, fait cependant enlever le lord & l'enfant de ce séjour de misère : il laisse auprès de Bell cette femme charitable qui partageoit leur affliction. Le lord retiré de son accablement, veut s'ôter la vie. Simpson s'oppose à sa fureur, lui offre l'appui de la religion,

le ſeul qui puiſſe ſoutenir dans de pareilles infortunes, lui fait voir la récompenſe dont Bell doit jouir, après avoir eſſuyé tant d'épreuves ſur la terre. Daramby s'écrioit : ma fille ! ma chere fille, c'eſt ton père qui te fait mourir ainſi ! il reprenoit l'enfant dans ſes bras, rediſoit ſans ceſſe : Simpſon, il reſſemble à ma fille ! & enſuite il rejettoit ſes yeux couverts de pleurs ſur cette lettre qu'il avoit trouvée dans les mains de Bell.

Daramby fut long-temps plongé dans cet anéantiſſement qui ſuit les grandes douleurs : il n'en ſortit que pour conſacrer ſes jours à une piété exemplaire, & pour prendre ſoin lui-même de l'éducation de ſon petit-fils ; il lui laiſſa ſon nom, ſon rang, & tous ſes biens ; & chargea, en mourant, Simpſon de reſter auprès de lui en qualité d'ami. Il n'eſt pas beſoin d'ajoûter que mylord Daramby avoit répandu ſes bienfaits ſur la femme qui avoit aſſiſté ſa fille.

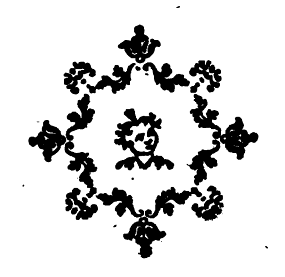
Le jeune Daramby chérit toujours la mémoire de ſon ayeul ; il traita Simpſon comme ſon propre père ; ce vieillard mou-

rut

rut dans un âge avancé. Daramby épousa une jeune personne qui étoit la victime d'une longue adversité; il l'avoit préférée à une des plus riches héritières des trois royaumes : sa mère lui avoit rendu cher & respectable le titre d'infortuné. Il eut l'ame sans cesse remplie de cette mère si malheureuse ; il fonda un hôpital dans l'endroit où elle étoit expirée, & tous les ans, il alloit y passer un mois pour servir & soulager les pauvres. Mes amis, leur disoit-il, je suis comme vous l'enfant du malheur; vous êtes mes frères ; c'est ainsi que ma mère a vêcu ; c'est ainsi qu'elle est morte; je la respecte & je la chéris dans vous. Puissent les soins que je vous donne, & les pleurs que je verse sur sa mémoire, pénétrer jusqu'à son tombeau ! O ma mère ! c'est à vous que je dois cette sensibilité dont mon ame s'honore ! ne pouvez-vous en recueillir les fruits ?

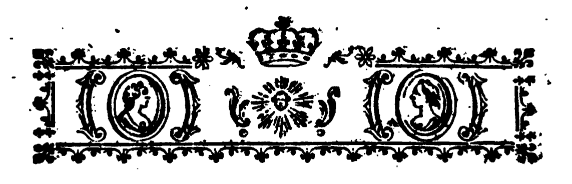
Mylord avoit fait élever au milieu de cet hôpital une statue qui représentoit

la malheureuse Bell ; souvent il alloit embrasser ce marbre, & le mouiller de ses larmes. Il fut l'homme le plus vertueux & le plus bienfaisant de l'Angleterre, & il vit encore dans le cœur de ses concitoyens.



SÉLICOURT,

NOUVELLE



SÉLICOURT,

NOUVELLE.

LE chevalier de Sélicourt sortoit d'une famille distinguée dans la province; son père qui le destinoit au service, l'avoit envoyé à Paris comme à la source d'une éducation convenable à l'état qu'il devoit embrasser; son frère aîné étoit revêtu d'une des premieres charges de la robe. Le chevalier avoit une physionomie avantageuse; cherchant la raison dans un âge où l'on se fait gloire de ne point la connaître, il réfléchissoit au milieu même de l'étourdissement des plaisirs, & il avoit déjà assez d'expérience pour sentir que le véritable amour est bien différent de ces engagements passagers qui

ſont preſque toujours ſuivis de la langueur & du dégoût. Sélicourt étoit moins jaloux de plaire que d'aimer; une paſſion ſeule pouvoit remplir ſon cœur: c'étoit donc à un attachement vif & ſolide à la fois que ſe fixoient tous ſes vœux; un heureux hazard ſervit ſes deſirs.

Deux femmes depuis quelque temps partageoient ce tribut d'éloges que reçoit la beauté: l'une ſe nommoit la baronne Darmilli, & l'autre la marquiſe de Menneville.

La premiere étoit reſtée veuve peu de mois après ſon mariage; elle réuniſſoit à une figure extrêmement régulière, une taille déliée & majeſtueuſe, & un eſprit facile qui s'approprioit tous les tons. En reconnaiſſant le pouvoir de ſes agréments, on étoit fâché cependant de leur céder, parce que tout en elle reſpiroit le deſir de dominer; & la tyrannie, même dans ce ſèxe ſi bien fait pour nous ſubjuguer, déplaît à notre orgueil, & l'offenſe. La baronne étoit entourée d'une foule d'adora-

teurs ; une fortune considérable ajoûtoit à ses attraits. Malgré cette fierté imposante, elle avoit de la sensibilité : mais son dessein étoit de faire un choix dont sa vanité eût lieu de s'applaudir, & il n'y avoit pas à craindre que l'amour-propre fût sacrifié à la tendresse.

La marquise sembloit être le contraste de madame Darmilli. Deux grands yeux noirs & pleins d'une langueur intéressante, épargnoient en quelque sorte à sa bouche le soin de s'exprimer. On eût dit qu'elle appréhendoit de paraître belle, & qu'elle vouloit se le dissimuler à elle-même ; les graces l'animoient jusques dans ces riens qui sont si décisifs dans le détail, & qu'on ne peut guères définir ; on lui trouvoit toujours de nouveaux charmes ; sa conversation touchoit plus qu'elle ne brilloit : il ne lui échappoit pas une parole qui n'excitât le sentiment. Ses parents ne s'étoient point écartés de l'usage reçu : ils avoient moins consulté son cœur que l'intérêt ; elle étoit la victime d'un mari vieux

& jaloux, qui lui faisoit éprouver tout le désagrément attaché à des nœuds mal assortis : c'étoit une espèce de despote soupçonneux, qui, croyant plus à la précaution qu'à la vertu, ne voyoit sans cesse que le deshonneur qu'il redoutoit encore moins que le ridicule ; la conduite irréprochable de sa femme ne le rassuroit point.

Malgré une différence si marquée dans les traits & dans le caractère, madame Darmilli & madame de Menneville étoient deux amies inséparables ; elles fréquentoient les mêmes sociétés, & n'avoient point de secret l'une pour l'autre ; la circonstance d'un bal les fit connaître au chevalier de Sélicourt.

On traite de chimères ces passions nées au premier coup d'œil, & qui influent quelquefois sur le reste de la vie ; c'est pourtant de ce trait rapide que furent à la fois frappés Sélicourt & la marquise. Le chevalier devint éperdument amoureux, dès le moment qu'il eût vû madame de Menneville,

Menneville : ſes regards ne ſe fixèrent plus que ſur elle ; toute ſon ame reſſentit une impreſſion qu'elle n'avoit point encore éprouvée ; il ſoupira, il fut timide ; il craignit de parler ; ſon eſprit avoit perdu ſa vivacité ; il tomba dans la rêverie ; enfin il ſe retira, étonné du déſordre qui l'agitoit, & convaincu que ſon cœur alloit pour jamais ſe livrer à toute la violence de l'amour.

La marquiſe ne fut pas moins éclairée ſur l'émotion dont elle n'avoit pu ſe défendre à la vûe du chevalier. Quoiqu'elle s'interrogeât peut-être avec moins de franchiſe, ſa vertu lui faiſoit des reproches ſecrets qu'elle auroit bien voulu ne pas mériter : mais elle ne pouvoit ſe cacher qu'elle avoit trouvé Sélicourt aimable ; elle eſſayoit de bannir une idée qui, chaque inſtant, devenoit plus ſéduiſante ; elle ſe promettoit de n'en plus revoir l'objet. Tous ces ſerments de ne pas conſerver le moindre ſentiment qui offenſât ſon devoir, étoient prononcés bien faiblement ; ſon

cœur s'élevoit sans cesse contre ce systême d'indifférence qu'elle avoit projetté; quel ennemi redoutable nous avons à combattre, lorsque la raison n'est pas d'accord avec notre penchant! & que la vertu la plus ferme & la plus éprouvée, près des passions, a de faiblesse & d'impuissance!

Sélicourt étoit bien éloigné de se juger avec la circonspection & la sévérité de la marquise; il s'abandonnoit à tout le charme du nouveau sentiment qui l'enflammoit; il faisoit mille vœux d'adorer jusqu'au dernier soupir madame de Menneville. J'ai trouvé enfin, se disoit-il, celle qui doit régner à jamais sur mon ame! je ne veux plus me remplir que du soin de lui prouver une tendresse qui ne finira qu'avec ma vie. Oui, je lui serai éternellement attaché; un seul de ses regards me rendra le plus heureux des hommes... Quand elle ne m'aimeroit point... quand elle en aimeroit un autre... qu'ai-je dit? je n'aspire qu'à l'aimer; s'il m'est défendu de lui parler de mon amour, du moins je goû-

terai la douceur de m'en occuper ; il sera mon unique pensée ; ce plaisir suffira à mon bonheur. . . . .

La baronne Darmilli étoit impatiente de revoir madame de Menneville ; à peine se trouvèrent-elles ensemble, que la première fit bientôt tomber la conversation sur Sélicourt. La marquise crut saisir dans les expressions de son amie, un intérêt plus fort qu'un éloge dicté par la froide politesse ; quelle lumière affreuse pour un cœur dominé déjà par une passion que les obstacles irritoient ! Elle eut pourtant la force de résister à son trouble ; empressée de quitter madame Darmilli, dès qu'elle fut seule, elle voulut se rendre compte des différentes impressions qui agitoient son ame. La baronne, s'écrie-t-elle, aimeroit Sélicourt ! ah ! malheureuse ! puis-je en douter ? ne sçais-je pas comme l'on aime ? oui, Sélicourt est cher à mon amie !... je donne ce nom à qui me perce le cœur !... Mais quelles sont mes espérances ? où vais-je m'égarer ? m'est-il permis d'entretenir des

ſentiments que ma vertu rejette? aurois-je oublié les nœuds, les nœuds ſacrés qui me lient?. N'y ſongeons plus, ne revoyons plus le chevalier... eh! pourrai-je ne pas y penſer?.. eſt-il poſſible que je ſois déjà auſſi faible, auſſi criminelle? Non, je ne verrai plus Sélicourt; je ferai davantage, ſi la baronne l'aime... ſi elle l'aime!.. j'en ſuis trop aſſurée. Eh bien? je ne m'oppoſerai point à ſon penchant; je lui prêterai des armes contre moi-même; elle épouſera Sélicourt... qu'elle eſt heureuſe! ſon cœur lui appartient, & elle pourra le donner ainſi que ſa fortune, à un objet... pourquoi monſieur de Menneville n'eſt-il pas auſſi aimable? Pourquoi ma chaine... je dois m'y ſoumettre.

Malgré les orages d'une paſſion naiſſante, la marquiſe prit aſſez d'empire ſur elle-même pour ne voir que rarement Sélicourt, tandis que la baronne ſaiſiſſoit toutes les occaſions qui la rapprochoient de lui; elle affectoit même de n'en point parler. Madame Darmilli lui parut un jour rêveuſe,

& comme remplie de quelque projet important qu'elle méditoit : son amie demanda la cause de cet air de profonde réflexion : la baronne garda le silence quelques instants ; ensuite s'adressant à madame de Menneville, & la regardant avec une sorte de curiosité : — Vous êtes mon amie ! — En douteriez-vous ? — Il faut donc que je vous consulte sur une des actions les plus importantes de ma vie. A ce début, la marquise ressent une espèce de frissonnement. La baronne continue : vous avez vû le chevalier de Sélicourt : sans doute que vous le trouvez aimable ? il n'est pas possible d'avoir d'autres yeux, & ... j'imagine qu'il mérite l'estime autant que la tendresse... vous ne me répondez point ?., La marquise étoit déconcertée ; son embarras augmentoit avec sa rougeur. Je rends au chevalier, dit-elle, la justice qui lui est dûe ; je pense que son ame ne dément point son extérieur. Madame Darmilli poursuit : il me vient une idée que vous pourrez approuver ; ma chere marquise, le cœur a

besoin de passion ; & il est bien doux de concilier ses penchants & son honneur ; la femme la plus vertueuse est souvent la plus sensible. Un mari qui plaît est préférable à un amant ; on ne rougit pas de son bonheur avec le premier ; on s'enorgueillit même de son amour ; d'ailleurs un objet qu'on peut estimer répand un nouvel intérêt sur le sentiment qui nous lie. Je serois donc tentée de former des nœuds qui ont été pour moi une chaîne pesante, & qui aujourd'hui deviendroient préférables à la liberté même. Déterminez mon choix.... je pencherois à donner ma main à Sélicourt. Parlez, je me déciderai sur votre réponse.

Quel coup pour madame de Menneville! à quelle agitation elle est en proie! elle avoit pu jusqu'alors flotter dans l'incertitude ; un cœur ouvert à l'amour demande à s'égarer. Il ne lui est plus permis de douter que Sélicourt ne soit aimé de madame Darmilli ; & quelle est cette rivale ? son amie. Elle craint la plus légère apparence de dissimulation, & elle n'ose montrer son

ame aux regards de la baronne. Cependant que peut-elle espérer d'une passion qu'elle doit étouffer dans sa naissance? sa foi, son cœur ne lui appartiennent plus; elle est mariée; en un mot elle ne peut être à Sélicourt. Du moins s'il n'étoit à personne, si même elle n'étoit point aimée, & que toutes les femmes fussent indifférentes au chevalier! Mais tout se réunit pour l'accabler; elle se représente le chevalier sensible, & la baronne, l'objet d'une ardeur naissante; la marquise veut se rendre maitresse des divers mouvements qui la tyrannisent; elle succombe à leur violence. Qu'avez-vous, s'écrie madame Darmilli? vous pâlissez! Madame de Menneville perd l'usage des sens; on la transporte chez elle, & elle ne r'ouvre les yeux que pour envisager la bizarrerie d'une situation singulière; ses réflexions détaillées, le rapport de son premier état avec le présent, tous ses projets de se combattre & de se vaincre ne servoient qu'à approfondir sa blessure. Plus on s'arrête à dé-

truire les progrès d'une passion, & plus elle s'étend & s'irrite; en veut-on secouer le joug, on doit s'en défendre jusqu'au souvenir.

La marquise reçoit ce billet dont le caractère lui étoit inconnu :

« Je commence, madame, par vous » prier de lire cette lettre jusqu'à la fin, » & de ne pas la rejetter aux premières ex» pressions qui pourroient vous déplaire.

» Je vous aime, madame... songez que » je vous supplie de m'entendre; oui, ma» dame, l'amour que vous m'avez inspiré » est inexprimable; jamais passion n'a égalé » la mienne : c'est la tendresse la plus vive » & la plus circonspecte. Je sçais quel em» pire ont sur vous le devoir & la vertu : » jugez de la violence de mes transports, » puisqu'après cet aveu, j'ose les faire » éclater. Je n'ignore point que tout vous » défend de m'aimer : l'engagement, hélas! » qui vous enchaîne, un attachement in» violable à vos devoirs, & peut-être plus » que tous ces motifs, le peu d'intérêt que

» je suis capable de faire naître. Non, je
» ne me dissimule pas, si ce triomphe étoit
» possible, qu'il seroit réservé à tout autre
» qu'à moi de vaincre votre indifférence.
» Malgré tous ces obstacles, laissez-moi
» goûter le plaisir de vous écrire que rien
» ne pourra vous arracher de mon cœur,
» que je vous adorerai jusqu'au dernier mo-
» ment de ma vie, sans retour, sans es-
» poir, & même sans la consolation de
» m'entendre dire que vous me plaignez.
» Où trouverez-vous un hommage plus dé-
» sintéressé? est-ce vous offenser que de
» sentir avec transport vos charmes & vos
» vertus, de se le dire en secret, de répéter
» cent fois ce que je m'interdis pour tou-
» jours de révéler tout haut, que vous
» êtes la plus adorable des femmes, & que
» je suis l'amant le plus tendre?.. quel mot
» m'est échappé? je ne l'effacerai pas. Oui,
» je suis l'amant le plus passionné, le plus
» malheureux & le plus discret. Si ma pré-
» sence vous étoit importune, j'éviterois
» jusqu'aux lieux où je pourrois vous ren-

» contrer. Qu'ai-je dit? m'envieriez-vous le
» bonheur de vous voir, de solliciter un
» regard de ces yeux où mon ame s'atta-
» chera sans cesse? n'est-ce pas assez de me
» contraindre au silence? vous faut-il un
» plus grand sacrifice? ne vous point par-
» ler de ma tendresse, & mourir, c'est tout
» ce qui est en mon pouvoir. »

Le Chevalier de SÉLICOURT.

Ce que madame de Menneville éprouva à la lecture de cet écrit ne peut s'imaginer; elle apprenoit que son amie n'étoit point aimée, que c'étoit elle qui avoit rendu sensible un homme qu'elle adoroit déjà: car sa passion se fortifioit de la résistance qu'elle lui opposoit, & en même-temps elle ne vouloit point que sa vertu & sa générosité cédassent à son amour; la baronne lui étoit chere; Sélicourt avoit peu de bien; époux de madame Darmilli, il jouiroit d'une brillante fortune. Quelle satisfaction de remplir ses devoirs, de s'immoler pour le bonheur de son amie, pour celui de son amant, & de s'élever au-dessus

de l'humanité ! Voilà une légère idée des contrariétés & des révolutions qui se succédoient rapidement dans l'ame de la marquise.

On remet au chevalier la lettre suivante, quelques jours après celle qu'il avoit adressée à madame de Menneville.

« Vous serez sans doute surpris de ma » démarche : moi-même, monsieur, j'en suis » étonnée. Je ne me cache point que je » manque à toutes les loix imposées à mon » sèxe ; je suis la première à me trouver » coupable : mais je ne sçaurois résister au » sentiment qui me domine & qui m'emporte malgré moi. Vous le connaissez ce sentiment, puisque vous sçavez si bien l'inspirer. Seroit-ce l'amitié ? hélas ! je crois l'amitié plus tranquille. Épargnez-moi un » aveu que j'attends de vous avec transport; » mon bonheur dépend de votre réponse, » & vous me l'apporterez vous-même. Il » est inutile de vous dire qui je suis : vous » avez dû me distinguer parmi les femmes » qui cherchent à fixer votre choix. Je le

» répéte : si ma franchise est condamnable ;
» je me flatte que ce ne sera pas vous qui
» me jugerez avec sévérité. »

Vous faire un crime, s'écrie Sélicourt, de cet excès de bonté ! ah ! divine Menneville, je l'eusse payé de mes jours. Eh ! quoi ! Seriez-vous criminelle pour répondre à l'ardeur la plus vive & la plus respectueuse ? vous seriez la plus insensible, la plus barbare des femmes, si vous ne partagiez pas des sentiments si tendres. Je cours à vos genoux.

Le chevalier vole en effet chez la marquise. On l'annonce ; elle étoit seule ; il va tomber à ses pieds : — Il est donc vrai, madame, que la pitié pour moi l'emporte sur l'indifférence ! mon bonheur est trop grand pour que je n'en doute point. Quoi ! vous payeriez tant d'ardeur de quelque retour ! Ah ! madame, laissez-moi expirer d'amour & de joie à vos genoux ; que je meure, en vous répétant, jusqu'au dernier soupir, que je vous aime, que je vous adore, que je ne vis que pour vous... Où

courez-vous, madame? vous voulez me quitter! cet aveu vous offenseroit? vous repentiriez-vous de m'avoir rendu le plus heureux des hommes, du plus malheureux que j'étois avant que de recevoir mon arrêt? daignez donc lever sur moi ces yeux qui vous rendent si belle.

La marquise étoit suspendue entre l'amour, la bienséance, & l'étonnement; à chaque parole de Sélicourt, ces impressions augmentoient; elle n'imaginoit point ce qui pouvoit donner lieu au discours du chevalier, & peut-être que sa vertu n'avoit pu l'empêcher de goûter quelque plaisir, en voyant à ses pieds l'homme qui lui étoit le plus cher. Cependant elle fait des efforts pour revenir de son trouble, & forçant Sélicourt de se relever: — Je ne comprends rien, monsieur, à tout ce que j'entends; vous me parlez d'amour... je ne sçais comment j'ai pu vous écouter jusqu'au bout. N'accusez que ma curiosité de vous avoir laissé poursuivre un entretien qui m'a offensée dès le premier mot.

J'ignore ce que vous voulez dire par ce bonheur auquel je suis si éloignée de contribuer; de grace, expliquez-vous mieux : c'est une énigme au reste dont je serois charmée d'avoir le mot. C'est moi, madame, reprend avec vivacité le chevalier, qui ne vous conçois pas; il faut que vous craigniez d'adoucir la situation d'un infortuné que l'excès de sa tendresse conduira au tombeau. Oui, madame, je vois trop que je ne suis point aimé, & que vous avez voulu par cette lettre insulter à une passion que je ne puis dompter. Le voici cet écrit fatal, je vous le rends; j'en expirerai de douleur : mais je ne vous importunerai plus, je ne vous importunerai plus de mes plaintes.

Sélicourt avoit remis le billet à madame de Menneville; elle y jettoit les yeux. — Que me conseillez-vous, madame? est-il en mon pouvoir de vous oublier? Quoi! vous vous reprocheriez une marque de bonté pour laquelle je donnerois cent fois ma vie! ôtez-la moi donc cette vie odieuse,

ſi vous me défendez de vous adreſſer mes vœux.

A quels combats étoit livrée madame de Menneville ! elle ſentoit trop que ce moment alloit décider, & qu'il falloit néceſſairement ſe réſoudre au plus grand des ſacrifices, immoler l'amour ou l'amitié.

Aſſeyez-vous, monſieur, répond-elle, en s'armant d'une fermeté que ſon ame démentoit, & daignez m'écouter.

Je vous demandois, monſieur, le ſens de l'énigme : je vois que c'eſt vous qui avez beſoin d'être inſtruit ; & ce qui va vous étonner, vous me devrez ces lumières. D'abord, qu'il me ſoit permis de vous interroger. Vous oſez, monſieur, me parler d'amour, m'écrire une lettre pleine de ces proteſtations qu'accompagne trop ſouvent la perfidie, & vous dites que vous m'eſtimez, que vous me reſpectez ! ignorez-vous ma ſituation ? ne ſçavez-vous pas que je dois bannir le moindre ſentiment qui ſeroit contraire à mon devoir ? Je ſuis mariée, monſieur : ce mot ſuffit pour vous

répondre, & pour vous imposer un silence éternel. Non, madame, interrompt avec transport le chevalier, je n'ignore point qu'un autre a le bonheur de vous posséder; hélas! je sçais trop que j'ai un rival, & que ce rival est un époux : mais je me suis donc mal expliqué dans une lettre qui n'a pu vous offenser; je vous ai dit, madame, & je le répéte encore, que je me sens capable de vous aimer, de vous adorer sans retour, sans espérance. Oui, dussiez-vous me haïr, vous aurez tous mes vœux, toute mon ame; vous serez l'objet constant d'une ardeur qui ne finira qu'avec moi; je suis prêt à vous sacrifier tout; j'étoufferai mes soupirs. Ne craignez point que ma passion soit indiscrete : je mourrois plutôt que de laisser échapper un mot, un regard qui pût vous déplaire & vous compromettre. Du moins, madame, vous ne m'interdirez pas le plaisir d'habiter les lieux où vous êtes, de vivre de l'air que vous respirez, de me remplir de votre image; Un tel

amour

amour blesse-t-il le respect ? ah ! madame, quel cœur a ma tendresse ?

Le discours du chevalier étoit animé de ce ton qui porte avec lui le charme de la persuasion : des larmes de sentiment l'accompagnoient, & lui prétoient une force bien dangereuse pour le repos & pour la vertu de la marquise. Qu'elle avoit de peine à triompher ! & qu'elle appréhendoit que son embarras ne la trahît !

Sélicourt poursuit : & de qui donc, madame, est ce billet qui faisoit ma félicité suprême ? Il n'est pas de moi, monsieur, réplique madame de Menneville en soupirant; je vous accorderai du moins un sentiment qui pourra vous flatter : la confiance a d'extrêmes douceurs pour les ames délicates. Cet écrit que je vous prie de reprendre est d'une femme... qui vous aime, qui peut disposer de son cœur, & contribuer à l'augmentation de votre fortune, en vous donnant sa main... qu'elle sera heureuse, monsieur !.. vous ne me demandez pas son nom ? — Et, vous exceptée,

madame, quelle femme sur la terre peut m'intéresser ? vous me parlez de richesses ! qu'est-ce que la fortune près de l'amour ? La marquise regarde avec attendrissement le chevalier : — Vous trouverez l'un & l'autre, monsieur, dans la personne qui vous a écrit ; elle a des charmes qui doivent la rassurer contre la crainte d'un refus. D'ailleurs je ne commets pas une indiscrétion, si je la nomme... je la sers peut-être en vous apprenant que c'est mon amie, la baronne Darmilli... — La baronne Darmilli, madame ! elle réunit sans doute tous les agréments : mais, ajoûte-t-il d'une voix touchante, elle n'est point madame de Menneville. Son bonheur, reprend la marquise, fera le mien ; croyez-moi, monsieur, portez-lui vos vœux ; je me flatte que vous me garderez le secret ; adieu... un plus long entretien... permettez, monsieur, que je vous quitte.

Et aussi-tôt elle entre dans un autre appartement, laissant le chevalier surpris d'une séparation si précipitée.

A peine eſt-il ſorti que madame de Menneville donne des ordres précis de tenir ſa porte fermée à Sélicourt ; elle s'enferme dans ſon cabinet ; c'eſt-là qu'elle s'abandonne à toute la violence de ſa ſituation : — Eh bien ! en ai-je fait aſſez pour contenter cette vertu qui nous tyranniſe ? j'ai tout immolé à mon devoir dans un moment où j'avois le plus beſoin de fermeté ; ne puis-je à préſent m'arrêter ſur le prix du ſacrifice ? Ah ! qu'il m'en a coûté de voir à mes genoux l'homme qui m'eſt aujourd'hui le plus cher, de l'entendre m'aſſurer d'un amour... il n'y auroit que le mien qui pût l'égaler ; & je repouſſe ſa tendreſſe ! je m'efforce d'étouffer celle qu'il ne m'a que trop inſpirée ! je lui apprends qu'il eſt aimé ! je cherche à rendre ma rivale heureuſe ! qu'exigera de plus cette amitié dont je ſuis la victime ?.. La victime de l'amitié ! & j'oublie que c'eſt l'honneur qui doit m'impoſer des loix ! ne ſuis-je pas liée par des nœuds qu'il faut que je reſpecte ? où m'entraîne un trop coupable égarement ? ne me ſou-

viendrois-je plus que je suis la femme de monsieur de Menneville, que je lui suis soumise, que ma chaîne... elle est éternelle!

Elle demeure quelques moments enfoncée dans une profonde rêverie; ensuite elle se relève de cette espèce d'accablement. — Allons, que le chevalier épouse madame Darmilli, &... que je ne le voye jamais.

La marquise assez vertueuse pour connaître & redouter sa faiblesse, engagea son mari à la mener à la campagne; elle court chez la baronne, qui ne sçait quelle raison peut occasionner ce départ si inattendu, & dans une saison peu propre à ces sortes de voyages.

Cependant Sélicourt avoit rendu visite à madame Darmilli; il s'étoit servi de tous les agréments de son esprit pour animer la conversation. La baronne curieuse de sçavoir quel effet avoit produit son billet, ramenoit sans cesse le chevalier à ce qui l'intéressoit davantage; elle vantoit conti-

nuellement les douceurs d'un mariage assorti; elle présentoit un tableau flateur des plaisirs qui suivent la fortune. Sélicourt ne répondit qu'en faisant l'éloge de la beauté de madame Darmilli; il est vrai qu'il avoit mis dans ses discours une réserve qui se ressentoit plutôt de la galanterie que du sentiment. Tout ce jargon vague & ingénieux dont les cercles tirent leur amusement & leur mérite, fut employé par le chevalier; il avoit sçu pourtant ménager l'amour-propre de la baronne, au point qu'elle prit pour une déclaration dans les formes, ce qui n'étoit qu'un jeu d'esprit, qu'un de ces compliments dictés par la froide politesse, expressions mortes & sans idées, qu'on est convenu de faire circuler dans les sociétés, & qui ne sont que des mots vuides de sens & d'ame pour les esprits solides, & pour les cœurs sensibles.

La baronne étoit donc presque assurée de sa victoire; elle ne doutoit point que Sélicourt ne s'expliquât avec plus de clarté, lorsqu'elle-même seroit moins circonspecte:

car elle s'accusoit de ne s'être point fait assez entendre. C'est dans ces circonstances que la marquise venoit lui annoncer qu'elles alloient être séparées pour quelques mois.

Comment, dit madame Darmilli! ma chere amie, vous partez pour la campagne, précisément lorsqu'on l'abandonne! & d'où vient donc, s'il vous plaît, ce projet singulier? — J'ai mes raisons, ma chère baronne; le séjour de la ville me pèse... il peut vous paraître moins désagréable. — Assurément, je ne ferois pas la folie de quitter Paris au moment où je touche peut-être à mon bonheur... Votre bonheur, interrompt avec vivacité madame de Menneville qui se troubloit à chaque mot! — Il est attaché à la tendresse d'un amant qui soit digne d'être mon époux; j'ai vû Sélicourt; il a toutes ces qualités à mes yeux. — Il vous aime! — Il n'a pas eu besoin de me le dire. L'amour se fait aisément deviner: mais je ne vous cacherai pas que je desirerois fort que l'amitié fût témoin de

notre union prochaine... — Quoi ! vous allez l'épouser !

Le marquis de Menneville revenoit chercher sa femme : avez-vous fait vos adieux à madame la baronne, dit-il, en s'adressant à la marquise ? Dans quel instant il s'offroit à sa vûe ! son désordre étoit affreux. Non, monsieur, répondit-elle : nous n'irons pas à la campagne ; j'ai réfléchi ; la saison est trop avancée. — Mais hier vous vouliez hâter votre départ ! — Hier, monsieur... sçait-on ce qu'on souhaite ? Je vous prie de me ramener chez moi.

Monsieur de Menneville & madame Darmilli se regardoient comme étonnés du discours de la marquise ; enfin ils se séparent ; la marquise demande à rester seule ; elle feint un violent mal de tête, & demeure livrée à sa cruelle incertitude.

C'est alors qu'elle éprouve combien le mal qui la consume a fait de progrès ; elle sent avec une espèce d'horreur d'elle-même, que l'amour s'est emparé de son ame. Non, s'écrie-t-elle, il ne m'est plus possi-

ble de reprendre ma tranquillité ; je trahis mes devoirs dans le fond de mon cœur ; j'aime... puis-je m'arrêter à cette idée ? & qui me rend coupable ? un homme qui vient de me prodiguer tous les serments, & qui court me sacrifier à une autre, qui va l'épouser... Il ne l'épousera point ; je découvrirai tout à la baronne ; elle sçaura que Sélicourt est un perfide... Eh ! quelle est mon injustice ? n'est-ce pas moi qui ai pressé le chevalier de répondre aux sentiments de mon amie ?.. de mon amie !.. elle ne l'est plus, c'est l'ennemie la plus barbare, la plus odieuse... ah ! malheureuse ! qu'est-ce que l'amour ? je n'ai plus de raison ; j'abhorre tout ce qui m'environne ; je me hais moi-même... je n'aime que Sélicourt... O ciel, punis-moi, prends ma vie ; eh ! quel autre moyen de m'arracher à une passion si funeste, si criminelle ? oui, la mort seule peut me rendre mon repos, mon innocence ; je les ai perdus pour jamais !

Madame de Menneville ne quittoit point son appartement ; le poison d'une sombre mélancolie

mélancolie s'étoit répandu sur ses jours; son mari n'en pouvoit pénétrer la cause; il la surprenoit souvent les yeux couverts de larmes; elle avoit défendu qu'on laissât entrer Sélicourt, & à chaque moment, elle étoit tentée de donner des ordres opposés; Elle se reprochoit de n'être point partie pour la campagne; & si elle y eût été, elle fût revenue le jour même à Paris.

Cette contrariété d'idées & de projets l'accabloit. Sélicourt, malgré tous les obstacles, trouvoit des moyens de lui écrire. Vingt fois elle relisoit ses lettres, accusoit le chevalier, le justifioit, se condamnoit à ses propres yeux; enfin elle se détermina à lui renvoyer ces dangereux écrits, qui étoient autant d'aliments d'un penchant malheureux, que rien ne pouvoit guérir. Elle y joignit ce billet:

« Vous vous obstinez, monsieur, à me » désobéir; vous sçavez que nous sommes » convenus que vous ne me verriez pas, » que jamais vous ne m'écririez. Quelle » est votre espérance? de déchirer un cœur

» qui ne peut ni ne doit être à vous. Con-
» tentez-vous d'être aimé de madame Dar-
» milli ; hâtez-vous de sceller une tendresse
» dont elle ne sçauroit douter. Vous avez
» suivi mes conseils avec une docilité qui
» me fait croire que vous ne la démen-
» tirez point dans ce que j'ose vous pres-
» crire. Adieu, monsieur ; épargnez-vous
» la peine de chercher à tromper une fem-
» me qui auroit quelque droit de préten-
» dre à votre estime. »

Sélicourt reçut ce billet avec une douleur égale à son étonnement. Il étoit bien loin de s'être attiré les reproches que lui faisoit la marquise ; il crut entrevoir qu'il ne lui étoit pas aussi indifférent qu'il l'avoit craint ; il s'imagina démêler quelques nuances de jalousie dans ses plaintes mesurées ; il brûloit d'avoir une entrevûe avec elle : sa présence lui étoit interdite.

Il apprend que monsieur de Menneville avoit entraîné sa femme à un bal que donnoit une de ses parentes. Le chevalier court à cette assemblée, & s'introduit adroite-

ment dans un cabinet où la marquise s'étoit retirée; elle fuyoit le monde; elle avoit ôté son masque, & laissoit voir une langueur séduisante qui lui prêtoit de nouveaux charmes; son mari étoit sorti, & ne devoit revenir qu'à la fin de la nuit; le hazard avoit voulu que Sélicourt seul fût instruit de cette circonstance: il en profita; il court prendre un déguisement semblable à celui de Menneville; il revient, & vole auprès de la marquise. Madame, lui dit-il avec tout l'emportement de l'amour, j'ai appréhendé de faire éclater des transports qui ne doivent être connus que de vous. Le respect, vous le voyez, n'a pas moins de pouvoir sur moi que la tendresse; de grâce ne refusez point de m'entendre; je ne vous demandequ'un moment d'entretien, & après cet instant, s'il faut ne plus vous voir, s'il faut mourir, je vous obéirai.

Madame de Menneville qui avoit reconnu la voix du chevalier, s'étoit sentie comme arrêtée par mille impressions différentes; elle n'a pas la force de fuir,

ni celle de lui ordonner de se retirer. Il poursuit : Se flatter, madame, d'obtenir un regard de vos yeux, ce sont, je l'avoue, de ces faveurs dont peu de mortels sont dignes, & que je mérite assurément moins que tout autre, quoique personne ne sache aimer comme moi : mais, madame, bornez-vous à m'accabler de votre indifférence, à me hair peut-être, sans chercher à me trouver coupable de la bassesse la plus criminelle. J'ai vû madame Darmilli ; je lui ai parlé avec les égards qui lui sont dûs : mais je ne lui ai jamais dit que je l'aimois... Vous ne l'aimeriez pas, interrompt la marquise toujours plus troublée! Et quelle autre que vous, madame, puis-je adorer, reprend vivement Sélicourt ? si vous le permettiez, il me seroit aisé de me justifier. — Je n'ai pas besoin, monsieur, de votre justification ; en quoi m'avez-vous offensée ? j'ai été la première à vous conseiller de vous attacher à la baronne ; elle vous aime, monsieur... & je ne sçaurois...

La marquise se tait à ce mot. — Je

vous entends, madame, vous ne sçauriez m'accorder le moindre sentiment; votre vertu vous défend-t-elle de m'estimer & de me plaindre? non, il est inutile... Mais je m'apperçois, madame, qu'on nous examine; on pourroit soupçonner que je ne suis pas un mari trop heureux; votre honneur m'est mille fois plus cher que ma vie, que mon amour: qu'exigez-vous de plus? je vous quitte; daignez seulement souffrir que j'aille une seule fois chez vous tomber à vos pieds; vous lirez dans mon cœur, & vous disposerez de mon sort; j'attends mon arrêt.

La marquise ne put résister: elle consentit à revoir Sélicourt, en l'assurant cependant qu'après cette entrevûe, il devoit pour jamais éviter jusqu'aux lieux où ils pouvoient se rencontrer. Le chevalier promit tout; il sentoit le prix de la permission qu'on lui accordoit, & il ne s'occupa plus que du plaisir qu'il goûteroit à parler encore de sa tendresse à madame de Menneville.

Que ce ménagement & ce respect avoient rendu Sélicourt dangereux pour la marquise! De retour chez elle, son cœur se livre à un tumulte de sentiments qu'elle avoit été contrainte de renfermer; elle ne voit d'abord que l'amant le plus tendre, le plus délicat, & le plus attentif à conserver sa réputation. Ah! s'écrie-t-elle, il n'y a que Sélicourt qui puisse avoir une ardeur aussi vive & aussi pure! avec quelle circonspection il m'a parlé de sa tendresse! comme il craignoit de me désobliger! combien je lui suis chère! qu'il m'a touchée! je n'ai point de rivale; c'est moi, moi seule qu'il aime... Ne puis-je répondre à cet amour sans blesser mon devoir, sans manquer à l'honneur, à monsieur de Menneville? eh bien! l'amitié nous unira; l'amitié ne sçauroit-elle tenir lieu des autres passions?.. L'amitié! comme je cherche à me tromper! est-ce là le nom qu'il faut donner au malheureux penchant qui me dompte... qui me fera mourir? eh! mourons plutôt que d'y céder... J'ai promis au chevalier

de le revoir... je ne le verrai point... je ne le verrai point ; non, ne montrons point ma faiblesse à ses yeux ; contentons-nous... d'être coupable en secret ; je le suis sans doute, je ne m'aveugle pas ; mais épargnons-nous la honte de le paraître ; qu'il n'y ait que moi seule qui sçache tout l'excès de mon égarement, tout ce que je souffre.

Elle appelle aussi-tôt une de ses femmes, & fait donner à sa porte de nouveaux ordres qui bannissoient le chevalier pour toujours.

Sélicourt vole au rendez-vous ; on veut le renvoyer, il insiste, il presse ; enfin il parvient à pénétrer jusqu'à l'appartement de madame de Menneville ; elle fait quelques pas pour fuir ; il ose s'opposer à son passage. — Non, madame, vous ne me fuirez point ; vous m'écouterez, pour la derniere fois, s'il le faut. Vous n'ignorez pas qu'hier j'ai sçu m'immoler à tout ce qu'exigeoient ma délicatesse & votre réputation ; aujourd'hui qu'il m'est permis

de vous parler sans témoins, vous daignerez m'entendre. Je vous le répete, madame : après cet entretien, vous ordonnerez de mon sort : il dépend entiérement de vous. Hélas! je ne vous ai pas encore dit à quel point je vous adorois. Cet amour, madame, ne doit point vous offenser; je serai l'amant le plus tendre, mais le plus respectueux; je ne vous demande aucun sacrifice; je me bornerai à m'enivrer du plaisir d'aimer la femme la plus estimable, & la plus digne de mes hommages. Encore une fois, qui peut vous allarmer dans le commerce de sentiment que permettroit la vertu la plus févere? songez, madame, que l'amitié.... — L'amitié, monsieur, interrompt la marquise en jettant un profond soupir! elle regarde attentivement le chevalier. Pourquoi nous tromper? Non, je ne dois vous voir ni vous entendre; je trahis mon devoir, je manque à mon époux, chaque instant que je donne à une conversation dont l'objet ne peut que me rendre coupable. Ah! je

ne me cache pas ma faute ; c'en est une affreuse de soutenir seulement votre présence ; retirez-vous, monsieur, retirez-vous ; j'en ai trop entendu !

Alors madame de Menneville se lève ; Sélicourt s'apperçoit qu'elle est en larmes. — Que vois-je ? & c'est moi qui suis la cause de ces pleurs ! Oui, c'est vous, Sélicourt, reprend la marquise en retombant sur son siége, & ne contraignant plus ses transports ; c'est vous qui les faites répandre ! — Ah ! madame... ah ! charmante Menneville ! vous prendriez quelque intérêt aux tourments dont vous m'accablez ! vous ne me haïriez pas ! — Vous haïr !.. je le devrois ; vous m'avez ôté mon repos, ma tranquillité, ma vertu.... dans ce moment où ma foiblesse éclate, Sélicourt, ayez plus de courage, plus de générosité qu'une malheureuse femme qui n'est plus à elle, qui a perdu la raison, & qui voit tout l'excès de son égarement.

Le chevalier étoit aux genoux de la marquise ; il les arrosoit de ses larmes : — Vous

n'êtes point coupable; vous n'aurez rien à vous reprocher; dites-moi ſeulement que vous m'aimeriez, ſi le don de votre cœur étoit en votre diſpoſition. — Vous voulez donc jouir de votre triomphe!.. & ces pleurs ne vous le diſent-ils pas aſſez?.. Un inſtant après, elle s'écrie avec emportement : vous m'aimez? — Si je vous aime! quelle expreſſion peut rendre tout ce que vous m'avez inſpiré? — Puiſque vous m'aimez, je puis tout attendre de vous? — Tout ſans doute. Le ſacrifice de mes jours ſeroit encore peu, pour vous prouver ma tendreſſe. — Il ne faut point mourir; il faut peut-être faire plus... je ſens, lorſque l'on aime, que ce que j'exige eſt cruel pour tous deux. Chevalier... ſoyez l'époux de madame Darmilli. — Que me propoſez-vous? — Le plus grand témoignage que vous me puiſſiez donner de votre amour; elle eſt mon amie; elle m'a confié que vous lui étiez cher, & elle peut faire votre bonheur : faites le ſien; Sélicourt, oubliez-moi, oubliez-moi... & ne me voyez

plus. — Que j'aime la baronne! que dans les bras d'une autre... non, madame, je ne vous obéirai point; l'amitié a donc des droits bien puissants sur votre ame ! — Elle en eut, & l'amour... que je suis changée à mes propres yeux! mon dessein est pris; ou vous donnerez votre main à madame Darmilli, ou nous nous voyons pour la dernière fois. Croyez-vous, poursuit-elle, qu'il ne m'en coûte pas de vous imposer des loix semblables ? Sélicourt, n'arrêtez point vos regards sur ma douleur; c'est à vous de montrer de la fermeté; souvenez-vous que nous ne pouvons être l'un à l'autre... le mari de madame Darmilli... sera mon ami...

A peine a-t-elle prononcé ces derniers mots, qu'elle quitte le chevalier, qui sort accablé de sa situation. Obéira-t-il à madame de Menneville? épousera-t-il la baronne? de tout côté, il n'envisage que des chagrins réels : les peines du cœur sont les premières & les plus sensibles.

Il voyoit souvent madame Darmilli :

mais il ne pouvoit se résoudre à la flatter de la moindre espérance ; il pensoit qu'il y auroit eu de la lâcheté à feindre des sentiments qu'il n'avoit pas. Peut-être l'amour venoit-il se mêler à ce qui paraissoit au chevalier, le procédé d'une probité délicate. Il est si peu de nos vertus dont la source soit pure ! Combien y en a-t-il qui ne sont que des sacrifices secrets faits à nos passions !

La baronne commençoit à craindre qu'elle ne fût pas autant aimée qu'elle avoit eu le malheur de le croire ; elle ne pouvoit résister à des mouvements de jalousie ; la présence de madame de Menneville lui étoit importune, & quelquefois l'affligeoit ; elle avoit des soupçons dont elle appréhendoit de se rendre compte. Lorsque Sélicourt se rencontroit dans sa société avec la marquise, il échappoit à cette dernière, malgré son extrême réserve, des soupirs & des regards qui auroient éclairé madame Darmilli, si elle eût pu se défier de son amie.

Ces deux femmes auroient voulu s'é-

viter, & il sembloit que la bizarrerie de leur destinée s'obstinât à les rapprocher.

Elles se trouvent, un jour, seules : elles gardent un silence qui décéloit leur embarras ; la baronne fut la première qui eut la force de parler, & bientôt la conversation a le chevalier pour objet. Croyez-vous qu'il m'aime, dit madame Darmilli, en regardant fixement madame de Menneville ? je ne sçais si mes soupçons ont quelque fondement : mais il me paraît distrait, froid, embarrassé ; lorsque je veux lui adresser la parole, il me quitte brusquement ; il fuit jusqu'à mes regards : cependant je mettrois toute ma félicité à recevoir sa main, à lui donner toute ma tendresse ; il seroit le maître absolu de ma fortune, de mon cœur.

Chaque mot qu'elle prononçoit étoient autant de traits mortels pour madame de Menneville. Elle continue :

Si j'avois une rivale !.. quelle idée : Dieu! ma chere amie! C'est alors que la marquise

éprouve un désordre inconcevable. Je vous demande vos conseils, poursuit la baronne; que faut-il que je fasse? je ne le dissimulerai point: si je n'épouse pas Sélicourt, s'il en aime une autre... qu'ai-je dit? il en aimeroit une autre!.. c'en est fait: je ne réponds pas de mon désespoir; je suis capable de tout... heureuse de perdre la vie! Il vous est donc bien cher, interrompt madame de Menneville? — Ah! c'est lui qui m'a fait connaître l'amour; jusqu'à ce moment si funeste pour mon repos, j'avois été la maitresse de ce cœur... qui n'est plus à moi, qui est rempli de la douleur la plus vive. Hélas! aurois-je cherché moi-même à me tromper? Le chevalier... il n'a pas ma tendresse! Non, il est incapable d'aimer comme j'aime! & je sens... Je n'y résisterai point, s'il faut que je renonce à cet amour... Chère amie, ayez pitié de mon état; c'est dans vos bras que je me jette, que je viens puiser des forces contre une faiblesse... elle me coûtera la vie; plaignez-moi; rassurez-moi: dites-moi

que le chevalier me payera d'un retour... qui m'eſt bien dû ; écartez des preſſentiments... peut-être ils ne ſont que trop véritables ! déterminez mon ame ; vous voyez mes agitations, mes tourments.

La marquiſe avoit la tête penchée ſur une des mains de la baronne. Quelle ſurpriſe, quel coup de lumière foudroyant pour madame Darmilli ! elle retire cette main trempée de larmes : — Des pleurs !.. qui les fait couler ? parlez ... parlez ... ce trouble...

Madame de Menneville éclate en ſanglots : la baronne reprend vivement. Seroit-il poſſible ?.. inſtruiſez-moi... — Oui... vous avez une rivale. — Une rivale ! & qui ? qui ?... où eſt-elle ? où eſt-elle ?.. j'irai !.. — Ne cherchez pas plus loin... arrachez-lui la vie... elle eſt devant vos yeux.

Et auſſi-tôt la marquiſe tombe ſur un ſiége, mourante & noyée dans un torrent de larmes. Madame Darmilli à ſon tour eſt terraſſée ſous le coup qui vient de la frapper : elle eſt dans l'anéantiſſement, elle s'en re-

lève avec un transport furieux : — Vous aimez Sélicourt ! il vous aime ! & c'est mon amie qui me trahit !

Il est impossible d'exprimer la gradation des mouvements rapides qui se succédèrent dans son ame ; la voix expire sur ses lèvres ; elle retombe, & perd entiérement connaissance. Madame de Menneville, à ce spectacle, reprend ses forces, & vole au secours de la baronne. Il n'y a peut-être jamais eu d'exemple d'une situation plus violente. Madame Darmilli que la marquise tenoit en pleurant dans son sein, r'ouvre les yeux, jette un cri d'effroi, & se retirant en arrière, repousse avec indignation, madame de Menneville : elle l'envisage avec horreur. Que ces traits si chers au chevalier sont haïssables pour la baronne ! Elle sort de cette léthargie pour se livrer aux excès du désespoir : — Le voile est donc déchiré ! j'ai une rivale ! & c'est vous, vous à qui j'ouvrois mon cœur !... je me vengerai... je me vengerai. Eh bien ! s'écrie la marquise, en tombant aux pieds de mada-

me

me Darmilli, satisfaites une vengeance trop juste : mais que je sois la seule victime; je ne prétends point affaiblir mes torts; je ne veux paraître innocente ni à vos regards, ni aux miens mêmes. Vous voyez la plus malheureuse des femmes. Je pourrois chercher à m'excuser, en vous disant que j'ai pressé le chevalier de vous aimer, de recevoir le don de votre main, de me fuir, de ne plus m'aimer...—De ne plus vous aimer, cruelle! Il vous aime donc!... il vous aime donc! Daignez m'écouter, répart madame de Menneville.— Je ne suis point aimée! & c'est vous perfide... — De grâce... — Je ne veux rien entendre. — Un mot... Je n'attendrai pas qu'une autre me punisse; je sçaurai vous épargner ce soin. Je connais toutes mes fautes; je sçais que je blesse mon devoir, un engagement sacré, l'amitié; il faut les contenter tous trois... Oui, que le chevalier ne me voye jamais; si je lui suis chère... — Si vous lui êtes chère! — J'exigerai absolument qu'il vous porte des voeux, que je dois rejetter...

— Votre générosité! votre pitié! de nouveaux outrages! Allez; laissez-moi... laissez-moi mourir! C'est moi qui mourrai, interrompt la marquise, en redoublant ses larmes : mais j'aurai rempli mes obligations; j'aurai fait votre bonheur... Un jour vous connaîtrez votre amie : — Mon amie!.. vous ne l'êtes point; vous ne la fûtes jamais : vous êtes mon bourreau... retirez-vous, cruelle... je ne sçais... ma fureur... Ah! quel monstre j'ai caressé dans mon sein!

Ces deux infortunées, dignes en effet de compassion, se fuyoient, se rapprochoient, se repoussoient avec horreur, gémissoient, fondoient en larmes.

Sélicourt entre, & est frappé de ce tableau; madame Darmilli court à lui toute égarée : — C'est vous, barbare, qui nous jettez dans ce désespoir horrible, qui nous plongez à toutes deux le poignard dans le cœur; jouissez de votre triomphe; il est complet : vous avez désuni... les amies les plus tendres; vous avez fait pour toujours notre

malheur, ma honte... vous me rendez coupable d'un emportement... je n'ai plus d'amitié, de raison, de vertu... nous méritions un autre sort !

Le chevalier comprit aisément que madame Darmilli étoit informée de ce qu'il auroit voulu lui cacher; il est accablé surtout de la douleur de madame de Menneville. Oui, dit-il, en montrant la marquise, dès le premier moment que j'ai vû madame, je l'ai adorée, & cette passion augmente tous les jours; je n'ignore point que tout s'oppose à mon bonheur : le nœud fatal qui l'enchaîne, sa vertu, peut-être son indifférence... Mon indifférence, s'écrie en pleurant madame de Menneville ! Et, madame, qu'avez-vous à vous reprocher, poursuit le chevalier ? vous m'avez ordonné de ne plus vous voir; vous ne m'avez parlé que de votre amie, des sentiments flatteurs dont elle m'honoroit; vous m'avez imposé la loi de répondre à ses bontés, de l'engager à me donner sa main. Je ne me dissimule pas mes fautes, mes

offenses, interrompt la marquise : j'ai manqué à mon époux, à mon amie... je ne sçaurois plus vivre ; adieu, ne nous voyons jamais. Et vous, continue-t-elle en regardant madame D'armilli, ne me refusez pas votre estime : vous m'accorderez du moins votre compassion ; vous sçavez ce que c'est qu'un cœur sensible : vous devez juger de l'excès de mes maux ; ils sont affreux ! & ce n'est pas à vous à y mettre le comble.

La marquise se retire avec précipitation ; Sélicourt veut la suivre. — Demeurez, monsieur ; songez que nous ne devons point nous revoir ; j'attends cet effort de votre probité ; non... ne nous revoyons plus.

Le chevalier reste avec madame D'armilli qui s'abandonnoit à la douleur la plus vive ; elle poussoit des cris étouffés par les sanglots ; elle arrosoit la terre de ses larmes. — Ah ! madame, ces pleurs, achevent de me rendre le plus malheureux des hommes. Je ne vous ai point trompée ; j'ai pris plaisir à faire l'éloge de vos charmes ;

j'ai été un des premiers à vanter vos grâces, votre esprit; j'ai été pénétré de reconnaissance... — De reconnaissance, monsieur! ah! qu'est-ce que la reconnaissance pour tout ce que vous m'aviez inspiré? Je ne pouvois, reprend Sélicourt, vous donner que ce sentiment pour les bontés dont vous aviez dessein de me combler; j'avois vû madame de Menneville, & mon cœur n'étoit plus à moi; cependant elle me pressoit de vous le consacrer ce cœur, de voler au-devant d'un engagement qui dans toute autre occasion eût rempli tous mes desirs; je lui opposois en vain ma tendresse: elle demandoit que je l'immolasse à la vôtre, que je fusse votre amant, votre époux.... C'en est assez, monsieur, dit avec vivacité madame Darmilli! — Mais madame, daignez .... — C'en est assez! je vous ai trop retenu! votre présence m'est importune, odieuse... je vous déteste; je m'abhorre moi-même. Sortez.

La baronne, restée seule, essuye mille assauts différents; combattue successive-

ment par la douleur, l'amitié, l'amour, le déſeſpoir, tantôt elle condamnoit la marquiſe, tantôt elle cherchoit à la juſtifier. Un moment après, elle s'accuſoit elle-même; quelquefois elle formoit le projet de ſacrifier ſa tendreſſe : mais l'amour revenoit bientôt détruire ces réſolutions, & reprendre un empire plus abſolu.

Elle court chez madame de Menneville, demeure quelque temps ſans parler, enſuite d'une voix concentrée : — M'aimez-vous ? puis-je réclamer cette amitié qui nous uniſſoit ? Vous ne devez pas douter de mon attachement, répond la marquiſe frappée du ton & de l'air égaré de ſa rivale. Eh bien! reprend toujours plus agitée madame Darmilli, & en courant ſerrer dans ſes bras madame de Menneville avec fureur, ma vie & ma mort ſont dans vos mains; votre promeſſe ne m'a point raſſurée; je viens exiger une preuve déciſive. Vous ſentez-vous capable de l'effort le plus grand, le plus généreux? il faut abſolument immoler l'amie, où ſacrifier l'amant... Songez

que je suis dans un état... où l'on n'a rien à ménager. Je puis vous perdre, ajoûte-t-elle d'une voix effrayante; votre sort, votre honneur... C'est votre générosité, votre humanité que j'implore; j'embrasse vos genoux.

Elle tombe en pleurs aux pieds de madame de Menneville qui s'empressoit de la relever. — Non, j'y demeurerai... j'y mourrai jusqu'au moment que vous m'aurez donné votre parole, de m'accorder la grace... ma chère & unique amie, c'est la vie que vous me rendrez; c'est mon bonheur que je vous devrai. Eh bien! s'écrie la marquise éperdue : que voulez-vous que je fasse? parlez, attendez tout de moi... ne restez point, ne restez point dans cette situation.

La baronne se relève, se rejette dans les bras de madame de Menneville : — C'est le triomphe de l'amitié que je sollicite, je le sens trop : mais... vous dites que vous êtes mon amie; votre honneur vous défend... vous ne pouvez sans une faiblesse impardonnable disposer de votre coeur... Vous

aimez Sélicourt... je le comblerai de biens.

La marquiſe laiſſe voir de l'impatience : — Expliquez-vous donc madame. — O ciel ! je ne dois point compter ſur votre pitié ! ce ton m'annonce .... — Que je ferai ce que vous me demanderez .... pardonnez à mon trouble. — Il va augmenter ; je ne me le cache point : ce que j'ai à vous preſcrire... eſt terrible : — encore une fois, parlez, qu'exigez-vous ?

La baronne avec emportement : — Que vous me ſacrifiez .... tout ; Que vous adreſſiez au chevalier une lettre que moi-même j'aurai dictée. — Vous voulez... — Décidez-vous ; je vous l'ai dit : ou ma vie, ou ma mort... & ma vengeance peut-être... le temps preſſe. C'en eſt aſſez, répond la marquiſe, en s'efforçant de rappeller ſa fermeté.

Elle ſonne une de ſes femmes : — Apportez-moi de l'encre & du papier : retirez-vous .... (& ſe tournant vers la baronne). Vous ſerez ſatisfaite.

La marquiſe prend le papier : — Allons... conduiſez

conduisez le poignard... — Ce sera moi qui me percerai le cœur, dit la baronne, en faisant quelques pas comme pour sortir. Madame de Menneville court après elle : — Ne sçauriez vous avoir un peu d'indulgence ?.. la plume est dans mes mains ; dictez.

La baronne, d'une voix incertaine, dicte ces mots entrecoupés de soupirs & de silences :

« Je me suis examinée, chevalier, plus » rigoureusement que je n'avois fait jusqu'ici : j'ai été effrayée de me trouver » aussi coupable ! Vous ne devez pas chercher à me rendre criminelle, & le moindre retour où je me laisserois entraîner » pour vous, seroit un crime... Dès ce moment je rejette, j'étouffe jusqu'à la plus » faible étincelle d'une passion que je n'envisage qu'avec horreur... Je bannis de » mon cœur jusqu'à votre image... »

— Ecrire à Sélicourt que je l'oublierai... que je l'ai oublié ! — Ma chere marquise,

ma destinée est attachée à cette lettre... poursuivons.

» Oui, la vertu à repris sur moi tout son » ascendant... je retourne à mes devoirs: » je n'ai plus à rougir à l'aspect d'un ma- » ri... mon ame est libre... (ici la mar- » quise pousse un profond soupir) Je goûte » le repos, la sécurité... Je n'ai plus de » reproches à me faire... que mon estime » vous dédommage d'un amour que je ne » ressens plus aujourd'hui...

— Que je ne ressens plus! le croira-t-il? Plût au ciel... trahirai-je ainsi la vérité? — Continuons; de grace.

« Si ces sentiments peuvent vous suffire, » vous m'en donnerez une preuve dont je » serai éternellement reconnaissante: vous » épouserez madame Darmilli; elle vous » aime, & sa tendresse est bien au-dessus » de celle que j'aurois pu vous accor- » der... »

— Vous ne l'aimerez jamais autant que je l'aime... il n'est pas possible... mon

cœur... cruelle amie! — Songez que vous me l'avez promis, que mon bonheur... craignez: — Finiſſons donc cette lettre, s'écrie l'infortunée marquiſe. J'en mourrai, ajoûte-t-elle d'une voix baſſe & éteinte.

» Hâtez cette union que je déſire tant, » & qui vous eſt ſi avantageuſe. Il eſt dé» cidé que je ne vous reverrai que ſon » époux. »

Madame de Menneville, en traçant ces derniers mots, tombe dans le ſein de madame Darmilli.

Elle r'ouvre les yeux:—Je ſçaurai me vaincre... je ſçaurai me vaincre: êtes-vous ſatisfaite? que peut-on faire davantage? — C'eſt trop ſans doute! eh bien!... n'envoyons point cette lettre... — Elle eſt écrite, elle eſt écrite; que Sélicourt... Ne portez point vos regards ſur les déchirements d'un cœur.. Si la raiſon pouvoit me ſubjuguer... Je vous ai obligation de montrer une vertu... que je n'ai point! non, je ne l'ai point. Puiſſent ces ſentiments affectés paſſer dans mon

ame! Adieu... j'ai besoin de repos... J'ai tout fait pour vous... vous ne vous plaindrez plus de l'amitié.

La baronne veut répliquer; Madame de Menneville étoit disparue.

Les premiers mouvements de madame Darmilli sont de faire parvenir la lettre à Sélicourt, comme si elle étoit envoyée par la marquise elle-même. Ensuite, elle réfléchit sur sa démarche extraordinaire, sur l'irrégularité des moyens quelle employe; elle se juge coupable d'une violence inexcusable; elle frémit, en reconnaissant de la bassesse dans son procédé; elle s'envisage avec une espèce de honte. Mais elle aimoit éperduement, & bientôt tout s'efface, le crime même se justifie aux regards de l'amour; il ne voit que ce qui peut conduire à son bonheur, & il ferme les yeux sur les sacrifices que ce bonheur a coûtés.

Sélicourt désespéré, écrit plusieurs lettres à la marquise : elles lui sont toutes renvoyées, sans avoir été lues; elle est in-

flexible, ferme sa porte à la baronne comme au chevalier, & elle presse son mari de l'emmener à la campagne.

Ce séjour flattoit sa tristesse. Quoi de plus propre à nourrir des chagrins dont la source est dans le cœur ! L'aspect de la campagne, l'air qu'on y respire porte avec soi une douceur intéressante, qui se répand sur les moindres sensations, & nous fait aimer jusqu'à nos peines, sur-tout celles de l'amour ; son charme se fortifie dans ces lieux solitaires, & ses larmes y sont délicieuses.

Madame de Menneville cherchoit les endroits les plus sombres, & là, elle se livroit à cette mélancolie, qui fait la volupté des ames sensibles & tendres.

Un jour, elle étoit assise dans un cabinet de verdure, dont la fraîcheur & la situation isolée paraissoient inviter à des réflexions de ce genre; elle s'écrie comme emportée par un mouvement qu'elle ne peut plus dominer : Cruel amour ! tu m'as rendue bien malheureuse ! quel est aujour-

d'hui mon sort ? me suis-je assez sacrifiée ? je ne puis oublier cet objet d'une passion qui me poursuit ! En vain je m'attache à combattre un souvenir... il m'est impossible de le dompter : je revois sans cesse Sélicourt ; je le vois, je l'entends me jurer une tendresse éternelle ; je l'ai immolé à l'amitié... & que dis-je ? quel étoit mon espoir ? où m'auroit conduit cet attachement insensé & coupable ? A faire mon bonheur, sans blesser votre vertu, dit quelqu'un qui s'étoit précipité aux genoux de la marquise ; elle reconnaît Sélicourt ! elle pousse un cri, & lui fait signe de se retirer. — Je ne vous quitterai pas, je viens expirer ici, & vous parler pour la dernière fois d'un amour qui a pu vous affligèr ; hélas ! c'étoit l'ardeur la plus pure, la plus respectueuse ; je vous adorois comme ma divinité suprême ; oui, je vous respectois autant que je vous aimois.

En disant ces mots, le chevalier laissoit couler ses larmes sur une des mains de madame de Menneville, qu'il pressoit con-

tre sa bouche. Et c'est vous qui avez décidé mon supplice, poursuit-il! vous m'ordonniez d'épouser la baronne! vous avez mis à cette condition le bonheur seulement de vous voir! Etoit-il en ma puissance de vous obéir?.. dans les bras d'une autre, lui jurer un amour... que je ne pourrai jamais sentir que pour vous! du-moins, quand je serai libre, tout entier à ce malheureux amour, il me sera permis de le nourrir de ma douleur, de mes larmes éternelles, de vous adresser mes soupirs... Vous représentez-vous bien tous les tourments que j'éprouve depuis l'instant cruel que vous m'avez interdit votre présence? vous m'avez sacrifié à une amie! Ah! madame; quel cœur pouvoit vous aimer plus que le mien? daignez donc me regarder, si vous refusez de me répondre... me pardonnez-vous de m'être introduit en ces lieux? Il y a plus d'un mois que je parcours l'asyle que vous habitez; j'ai goûté quelque consolation à me trouver si près de vous; je vous ai vûe plusieurs fois

dans ces jardins; je me ſuis contenté de vous adorer en ſecret. Vingt fois j'ai été ſur le point de me précipiter à vos genoux : la crainte de vous déplaire m'a retenu. Aujourd'hui l'excès de mon amour m'a emporté... Je ſuis venu vous dire, vous répéter que rien ne pourra diminuer cette tendreſſe qui m'enflammera encore dans le tombeau, que vous ſerez toujours la maitreſſe abſolue de mon ame. Mon deſſein eſt d'aller m'enſevelir dans une profonde ſolitude, d'y vivre ſeul, occupé, rempli de votre ſouvenir. Je vous le répete : je vous conſacrerai mes ſoupirs, mes larmes; mon cœur juſqu'au dernier moment ne reſpirera que pour vous, que pour vous ſeule. — Ah! Sélicourt!

Cette exclamation eſt tout ce qui peut échapper au trouble dont madame de Menneville eſt ſaiſie; elle garde enſuite le ſilence : mais que ce ſilence étoit expreſſif! c'étoit l'amour le plus tendre réuni à la triſteſſe la plus profonde. Elle reprend en

fin la parole : — Chevalier, que voulez-vous ? — Vous aimer, & mourir. — Mais ne sentez-vous pas ma situation ? je dépends d'un mari ; je dépends de l'honneur... cette lettre... ce n'est pas moi... j'ai promis à madame Darmilli de ne vous voir que lié par des nœuds... hâtez-vous de les former ces nœuds cruels... qu'ai-je dit ? oui, c'est moi qui vous en conjure, Sélicourt, j'ai besoin de m'armer contre moi-même, de m'opposer tous les obstacles... je ne sçais point me parer à vos yeux d'une vertu... qu'assurément je n'ai pas ; je n'ajoûterai point le mensonge à la faiblesse : apprenez qu'un malheureux penchant avoit prévenu le vôtre, que je n'avois point aimé jusqu'au fatal moment qui vous a offert à ma vûe ; l'estime seule, ou plutôt la chaîne du devoir étoit tout ce qui m'attachoit à monsieur de Menneville. Hélas ! vous m'avez fait connaître combien des sentiments fondés sur la convenance & la raison tiennent peu contre les faiblesses du cœur. Je vous ai donc aimé, chevalier,

& peut-être en cet instant... vous aimé-je plus que jamais. Après un tel aveu, vous devez concevoir quel est le parti qui me reste à prendre, c'est de succomber à mon chagrin plutôt que de donner le moindre aliment à une passion qui me rend criminelle à mes propres yeux. Je vous l'ai dit, Sélicourt, si je vous étois chère, (& à cet endroit ses larmes redoublent) vous épouseriez la baronne. Encore une fois le nom de son mari mettroit entre nous deux des obstacles... je pourrois vous voir, vous parler ; l'estime... — L'estime, madame... & toujours mettre à ce prix la douceur de jouir de votre présence ! Que je vous promette d'épouser madame Darmilli ! tout mon cœur se révolte à l'idée seule... & quand je vous le promettrois, aurois-je le pouvoir de tenir ma promesse ? Donnez-moi donc, pour vous obéir, un cœur qui ne soit plus rempli de l'amour le plus pur, le plus passionné ; que je puisse seulement me traîner à l'autel... vous m'y verriez expirer...

Madame de Menneville se lève : — Il faut nous séparer pour jamais. Chevalier, c'est la derniere fois que nous nous sommes vûs ; adieu. — Quoi ! vous me quitteriez ainsi ? madame... cruelle... — Vous le voulez... adieu pour toujours.

Et aussi-tôt la marquise se retire en pleurant, & prend le chemin du château. — Vous suivez mes pas !.. Sélicourt, ne me causez-vous point assez de chagrin ? m'exposeriez-vous ?.. — C'est assez, madame. Eh bien, je me soumettrai à tout, j'épouserai... je mourrai... Elle ne m'entend point ; je l'ai perdue de vûe : allons... ne plus revoir madame de Menneville !.. Je formerai ce fatal engagement ; je me chargerai de cette chaîne si odieuse ; ma mort suivra de près... il n'importe, j'aurai rempli les ordres... de la maitresse de mon ame ; elle jugera par ma soumission, de l'excès de mon amour.

Revenu de son trouble, le chevalier ne se trouva plus la même docilité. Il envisagea le sacrifice dans toute son horreur,

& préféra au plaisir de voir à cette condition la marquise, tous les tourments que lui causeroit son absence ; — Je serai privé de sa vûe ! ces yeux enchanteurs ne se leveront plus sur les miens !.. Je ne serai pas obligé de me contraindre, de dévorer mes pleurs ; je pourrai m'abandonner librement à toute ma tristesse ; elle me sera chère, cette tristesse qui s'augmentera : j'en adorerai toujours l'objet ; les larmes qu'alors je verserai, auront pour moi quelque douceur, & que j'en aurois de cruelles à répandre, si je m'enchainois... Madame de Menneville sera ma seule pensée, mon seul sentiment, tout ce qui m'animera...

Il court s'enfoncer dans une petite terre éloignée de Paris, & qui étoit une espèce de désert ; il suppose, pour ne point allarmer ses parents, qu'une affaire d'honneur exigeoit cette retraite. Là, livré à sa douleur, tout entier à son amour, il laissoit couler ses larmes sur un portrait de la marquise qu'il avoit sans cesse entre les mains. C'étoit le seul objet qui atta-

chât ses regards; il n'avoit point d'autre entretien, ni d'autre consolation.

La baronne étoit bien plus malheureuse encore que madame de Menneville; elle se sentoit humiliée du ressort qu'elle avoit mis en œuvre, pour s'emparer du cœur de Sélicourt; & cette démarche honteuse lui avoit été inutile. Quelle mortification pour un sèxe dont l'amour-propre surpasse quelquefois la tendresse! Avoir été obligée de recourir à la pitié d'une rivale! chercher à fixer un amant par un artifice méprisable, & ne recueillir d'autre fruit que la conviction à la fois cruelle & outrageante qu'on n'est point aimée, & qu'une autre a la préférence! voilà où se trouvoit réduite madame Darmilli!

Elle ne voyoit point le chevalier, & n'en recevoit aucunes nouvelles. La marquise étoit toujours à sa terre. Sélicourt s'ensevelissoit encore davantage dans sa solitude. Le goût de la retraite accompagne presque toujours une passion véritable; un amour pur est une espèce de culte religieux; & il y a tant de

douceur pour les cœurs ſenſibles à ſe détacher de tout ce qui les environne, à ne ſe pénétrer que du ſentiment qui les domine, à ſe remplir de cette ſeule impreſſion ! c'eſt une volupté ſi délicieuſe, de ſe dire que l'objet que nous aimons eſt notre unique penſée, de lui offrir juſqu'à nos peines ! Voilà les plaiſirs que goûtoit le chevalier ; Il formoit des vœux continuels de reſter attaché à madame de Menneville, quoiqu'il fût privé de toute eſpérance. Des ames faibles, incapables de ſentir la vivacité de l'amour, le charme de ſes délicateſſes, ce qu'on appelle les gens du monde, trouveront cette façon d'aimer romaneſque : mais le petit nombre de ceux qui ſe plaiſent à nourrir leur ſenſibilité, reconnaîtront les tranſports vrais & énergiques d'une paſſion que le temps fortifie, & qui, en quelque ſorte, vit de ſes privations.

Un événement imprévu produit une ſituation nouvelle. La fortune ſemble avoir voulu ſe réconcilier avec Sélicourt : monſieur

de Menneville eſt emporté par une maladie dans l'eſpace de ſix ſemaines ; il n'eſt pas dans le tombeau, que la baronne court précipitamment auprès de la marquiſe, qui jette un cri en la revoyant : — Eh! dans quel moment, madame !.. que venez-vous faire ici? — Tomber à vos pieds, réclamer encore votre amitié, votre généroſité, votre compaſſion, où recevoir la mort de vos mains!.. Je ſçais... que je ſuis au comble du malheur, dans l'humiliation la plus aviliſſante, que je manque à tout, à la délicateſſe, à la bienſéance, à moi-même : mais ma chere marquiſe, j'aime, j'aime plus que jamais, & avec fureur : vous voilà maitreſſe de votre ſort ; le chevalier... Cette image me déchire de mille ſupplices... Jugez de mon état... s'il alloit devenir votre époux ! je n'en doute point... il accourt, il ſe précipite à vos pieds... vous ferez ſon bonheur & moi... — Mais, madame, eſt-ce là l'inſtant ? Sélicourt feroit-il capable de m'offenſer à ce point ?.. — Je n'en ſuis que trop certaine : il va

tomber à vos genoux... je connais l'amour... je dois appréhender... Le chevalier sera empressé de vous offrir ses vœux... S'il vous épouse, je vous l'ai dit : vous me percez le cœur; vous m'entraînez dans le tombeau; jamais on n'aura éprouvé de mort plus affreuse; tous les coups... ce sera de vous que je les recevrai. Du moins... s'il refuse ma main, si je suis réduite à n'être point aimée, à me voir dédaignée, à brûler sans espérance, promettez-moi, mon unique amie, ma chère bienfaitrice, qu'il ne sera point votre mari; je vous en conjure au nom de l'amitié qui nous unissoit, au nom de l'humanité, donnez-moi votre parole que vous m'accorderez cette grace. Ce que j'exige... je ne me le dissimule point : mon égarement est affreux... mais... je mourrai moins malheureuse; il y aura eu dans la nature un cœur sensible à mes peines. J'ai été privé d'un amant; j'aurai trouvé une amie.

La baronne au désespoir embrassoit les

génoux de madame de Menneville, inondoit la terre d'un torrent de larmes. La marquise la presse de se relever, & ne lui dit que ces mots, en versant elle-même des pleurs : — Allez, je sçaurai tout immoler à l'amitié.

Elle engage ensuite madame Darmilli à reprendre la route de Paris. Cette femme infortunée lui fait encore de nouvelles prières, & quitte son amie, dont le cœur étoit peut-être plus déchiré que le sien. En effet, quel sort bizarre, quel tourment inconcevable que celui de madame de Menneville ! Après bien des obstacles, des traverses, des reproches secrets, pouvoir disposer de son cœur & aimer sans craindre de blesser son devoir & sa vertu, être maitresse de contracter un engagement, de faire le bonheur d'un homme qu'on adore, qui nous idolâtre : & se refuser à tous ces plaisirs ! se sacrifier pour une amie, pour une rivale qui ne peut que nous détester ! quelles souffrances sont comparables à cette situation ?

Sélicourt n'a pas appris la mort de monsieur de Menneville, qu'il se relève en quelque sorte du tombeau; l'espérance est rentrée dans son ame avec toutes ses illusions les plus séduisantes; il se livre à l'ivresse de ses transports; il voit son amante déterminée en sa faveur, lui donnant sa main, devenue son épouse; il attend que les jours prescrits par la décence soient expirés; il écrit à la marquise une lettre, où il s'étoit abandonné à toute la vivacité de son amour: aucune réponse ne lui parvient; quelle incertitude accablante! il comptoit les jours, les heures, les minutes: — Ne m'aimeroit-elle plus? l'aurois-je offensée en lui parlant si-tôt de ma tendresse? que dois-je attendre de ce silence?

Le chevalier ne peut résister à son impatience; il vole à Paris.

Madame de Menneville étoit de retour; Sélicourt se présente à sa porte: elle lui est défendue obstinément, ainsi qu'à madame Darmilli; tous deux écrivent à

la marquise : leurs lettres leur sont renvoyées.

Le chevalier court chez la baronne : — Ma démarche, madame, vous paraîtra bien extraordinaire ! moi-même je la trouve peu circonspecte, offensante peut-être... mais j'ai tant de confiance dans votre délicatesse, dans votre générosité ; je sens si vivement le prix du sentiment que j'ai été assez heureux pour vous inspirer ! L'amitié, madame, ne sçauroit-elle flatter autant que l'amour ! Elle lui seroit inférieure, vous lui préteriez tous les charmes, toute la vivacité de la passion. Il y a si peu de différence entre le penchant qui m'attache à vous, & celui que j'ai voué à madame de Menneville !.. Ah ! ils ne sont pas les mêmes, ils ne sont pas les mêmes, s'écrie avec transport, madame Darmilli !.. Que demandez-vous, monsieur ? quoi ! après une si longue absence, ce sera pour vous entendre parler de la marquise, que j'aurai reçu votre visite ? — Pour me voir mourir à vos genoux, madame, (& il se

précipite à ses pieds) si vous ne daignez m'écouter. Personne sur la terre ne rend plus de justice que moi à vos agréments, à votre mérite, à l'éclat de tant de charmes... — Des éloges, monsieur! eh! ce ne sont point-là les expressions de l'amour!.. Que me voulez-vous dire? expliquez-vous. — Que le hazard, madame, la fatalité ont décidé de mon cœur en faveur de votre amie; que je n'ai point été le maître de combattre, de dompter un sentiment qui m'entraînera au tombeau; que j'attends de vous seule, l'arrêt de ma mort ou de ma vie. Oui, madame, il m'est impossible de vivre plus long-temps privé de la présence de madame de Menneville; & c'est son amitié pour vous qui fait tous mes malheurs; je n'en doute point. Quels torts aurois-je à ses yeux, hélas! que de la trop aimer? Elle craint de blesser cette amitié qui lui est si chère! elle lui immole l'amour!..

La baronne à cette dernière parole marque de l'agitation: — Et toujours me parler

de cet amour, dont l'idée ſeule... Ingrat! ne vous revois-je que pour être aſſurée du triomphe de ma rivale?.. Sélicourt! ah! penſez-vous qu'elle vous aimera autant que je vous aime? j'aurois mis tous mes ſoins à vous plaire, à faire votre félicité; un mot, un regard de vous... Je vous contenterai; vous verrez madame de Menneville, vous ſerez heureux... vous ſerez heureux... & moi...

Elle perd la voix, étouffée dans une abondance de larmes, & ſuccombe ſous l'excès de ſon trouble: — Que vois-je! O ciel! — Ma mort, cruel, ma mort, qui bientôt terminera mes tourments. Je vous laiſſerai jouir en paix de votre bonheur; il s'augmentera des peines que tous deux vous m'aurez cauſées; vous me refuſez... juſqu'à votre compaſſion... & qui eſt plus digne de pitié que moi? Tous les ſupplices, je les éprouve! — Il ne faut point, madame, que vous enduriez ces tourments. Je connais un moyen infaillible de vous rendre à vous & à madame de Menneville

le repos & la liberté, de me procurer la fin de tant de combats, de chagrins, d'orages continuels.

Sélicourt parcouroit à grands pas l'appartement; un sombre égarement étoit dans ses yeux; il ajoûte avec une fureur ténébreuse : — Il est temps de m'affranchir d'une existence que j'abhorre; c'est à moi d'expirer.

Et aussi-tôt il tire son épée; elle étoit sur son sein; madame Darmilli s'écrie, vole à son secours, s'efforce de la détourner : — Il est inutile, il est inutile de m'arracher à ce dessein; j'ai trop vécu; vous serez vengée... vous me plaindrez.

La baronne a enfin écarté l'épée, & l'a rejettée loin du chevalier : ce spectacle lui a donné d'autres sentiments. Ce n'est plus qu'une amante éperdue, effayée, qui tremble pour la vie de ce qu'elle aime, & qui, à quelque prix que ce soit, veut la conserver : — Eh malheureux! qu'alliez-vous faire? ne sçavez-vous pas que vos jours... ils sont les miens, ils sont les miens...

Hélas ! vous aimez; vous ſentez à quelles extrêmités nous emporte un amour ſans eſpérance, un amour rebuté, outragé.... Vivez, Sélicourt, je ferai tout; je repouſſerai mes larmes; du moins elles ne couleront pas en votre préſence. Je donnerai des loix à mon cœur; je le briſerai; c'eſt la dernière fois que vous aurez été témoin d'un déſordre... de ces révoltes honteuſes; la raiſon, le temps, le manque d'eſpérance... le manque d'eſpérance !.. Il faut s'y réſoudre... Je reprendrai ma tranquillité; je ne vous importunerai plus de ma douleur... Sélicourt, je m'accoutumerai à mon horrible ſituation; vous m'allez connaître, vous jugerez... ſi je ſçais aimer.

Et en diſant ces mots elle fondoit en larmes; elle ſonne, demande ſon carroſſe : — Chevalier, donnez-moi la main. — Quoi, madame !.. — Laiſſez-vous conduire.

La baronne arrête à la porte de madame de Menneville, entre malgré les domeſtiques, traverſe les appartements, & péné-

tre jusqu'à la chambre de la marquise.

Madame de Menneville avoit la tête appuyée sur un bras, & de ses grands yeux noirs qu'une mortelle langueur rendoit encore plus intéressants, tomboient ces larmes qui décelent la profonde affliction, & qui ajoûtent à la beauté. Quelle image pour le chevalier! Madame de Menneville laisse éclater sa surprise à l'aspect inattendu de Sélicourt & de madame Darmilli : elle ouvre la bouche pour leur parler; la baronne la prévient : — J'ai forcé tous les obstacles. Vous m'allez trouver bien changée : c'est moi qui vous amène le chevalier, qui viens vous presser de faire son bonheur, de lui donner votre main, quand la bienséance l'aura permis; vous êtes étonnée! Je me suis consultée : j'ai vaincu... Je vaincrai une passion trop malheureuse; je n'en connais plus d'autre que celle de vous rappeller à la vie, & de vous voir heureux. Pardonnez à des irrésolutions... qui ne renaîtront plus. Il est décidé que j'aspire à voir Sélicourt, votre époux.

Qu'il

Qu'il soit mon ami, que vous partagiez ces sentiments : je me croirai dédommagée des peines.... je n'en éprouverai plus, & je ne me remplirai que de votre félicité....

Madame Darmilli prononçoit ces paroles d'un ton entrecoupé ; il étoit aisé de saisir le trouble de son ame sous le masque de cette générosité apparente ; elle trompoit son amie, le chevalier ; elle-même s'en imposoit. Eh ! que nous sommes le jouet des passions ! qu'un cœur plein de leurs transports trouve de difficulté à fixer la nature de ses mouvements ! Rarement l'amour est-il capable de sacrifier ses intérêts : il tient trop à l'orgueil pour assurer le bonheur d'autrui aux dépens du sien.........

Sélicourt s'étoit précipité aux genoux de madame de Menneville ; il couvroit une de ses mains de baisers & de larmes. Oh ! ma divine bienfaitrice, modèle des amies, disoit-il, en se tournant vers madame Darmilli, déterminez madame à recevoir mes hom-

mages... il n'y aura que vous deux au monde qui partagerez mes sentiments les plus vifs, les plus tendres... C'en est assez, monsieur, interrompt la marquise; elle s'adresse à la baronne: — Je n'abuserai point, madame, de ce retour généreux, & je chercherai à vous imiter; croyez que mon ame ne le cédera point à la vôtre. Ne nous aveuglons point: notre foiblesse mutuelle m'est connue; je lis dans ce cœur que vous vous efforcez de me cacher; j'y surprends la vérité... Baronne, soyons sincères. Je ne désavouerai point que monsieur a sçu m'inspirer des sentiments, qui ne s'éteindront qu'avec moi, que je l'aime; j'ignore la dissimulation; d'ailleurs, j'ai si peu de jours à vivre! Osons donc parler avec franchise. L'une de nous ne peut être heureuse qu'en causant le malheur éternel de l'autre; je ne le cache pas: si vous épousiez Sélicourt, j'en mourrois sans doute; & si j'étois assez insensible à votre situation pour accepter sa main, je suis certaine que je vous

plongerois dans le tombeau. Notre arrêt est donc prononcé... Est-ce là, monsieur, ce que vous m'aviez promis? le spectacle de deux cœurs que vous déchirez, auroit-il pour vous des charmes? J'aimois à vous croire de la sensibilité, de la noblesse dans votre façon de penser... Contentez-vous de nous avoir ravi un bien qui ne nous sera jamais rendu, d'avoir troublé notre tranquillité... Fuyez-nous, fuyez pour jamais; Et... laissez-moi expirer.

Sélicourt & madame Darmilli veulent répondre : — Que pouvez-vous me dire? Renonçons à nous voir, & puissions-nous tous trois oublier... Adieu, monsieur. (à la baronne) Eh bien! madame, ai-je rempli les devoirs de l'amitié?

Madame de Menneville auroit voulu cacher ses pleurs; elle refuse d'entendre davantage le chevalier & madame Darmilli, & les presse absolument de se retirer.

La baronne ramenoit Sélicourt qui étoit accablé de douleur. En ai-je assez fait,

lui dit-elle ? vous devez être content : je vous ai conduit aux pieds de la marquise ; je me suis réunie à vous, pour l'engager à vous rendre heureux ; j'ai hâté cette union... qui ne s'accomplira point... Barbare ! madame de Menneville n'a pas votre inhumanité ; elle a pris la peine de pénétrer dans mon cœur ; elle a senti toute l'horreur de ma situation : ma rivale m'a plainte ! & vous, cruel, vous ne balanciez pas... quand vous m'assassinez, quand vous me percez de tous ses traits, vous êtes impatient de vous dérober à mes reproches, d'être éloigné de ma vûe !.. Allez, je vous délivrerai bientôt d'un spectacle... incapable de vous émouvoir. Avez-vous cru que je pusse travailler à votre mariage, le souhaiter, en concevoir seulement l'idée ?... il faut que vous connaissiez bien peu l'amour ! Oui, perfide, oui, je vous conduirois à l'autel, mais ce seroit pour vous y donner la mort à tous deux, pour jouir de vos derniers sou-

pirs... pour tomber ſous mille coups de poignard ſur vos corps expirants... Je ne ſçais où le déſeſpoir m'emporte ... retirez-vous, monſieur, retirez-vous. Sélicourt lui adreſſe quelques mots. — Je ne vous entends point, je ne veux point vous entendre ... Abandonnez-moi à ma douleur... je voudrois anéantir la nature entière ; ſortez, ou craignez un éclat... Je n'ai plus rien à ménager... rien ne m'arrête : ni honneur, ni vertu, ni reſpect du public, ni reſpect de moi-même ; que tout l'univers ſoit inſtruit de mes foibleſſes, de tout ce que je ſouffre ; qu'il me condamne, qu'il me plaigne.... vous me quittez ! vous n'avez donc rien à me dire !.. encore une fois, laiſſez-moi ; ne me voyez plus ; je vous abhorre : que j'oublie juſqu'à votre nom.

Sélicourt fait de vains efforts pour calmer le trouble furieux de la baronne : elle ne l'écoute point ; on lui annonce un de ſes parents, & le chevalier eſt contraint de ſe retirer.

Ces victimes de l'amour offroient l'image la plus touchante des effets terribles des passions. Sélicourt sembloit prendre plaisir à réfléchir sur la singularité des obstacles qui renaissoient pour le combattre. Les infortunés goûtent une espèce de satisfaction à s'envisager au, comble des revers; ils y attachent, en quelque sorte, de la vanité; & peut-être, est-ce un dédommagement des maux qui accablent notre nature, que tout serve d'aliment à l'orgueil humain.

Madame Darmilli invite par un billet Sélicourt à passer chez elle; du plus loin qu'elle l'apperçoit: — Vous me pardonnerez, chevalier; hélas! j'ai peine moi-même à m'excuser: que l'amour entraîne un affreux bouleversement d'idées & de conduite! que j'ai à rougir à votre vûe, à mes propres regards! Je vous le répéte: j'en suis confuse & humiliée, mais... vous vous applaudirez avec moi d'un changement.. Je me suis décidée pour la vie; oui, depuis deux jours, je me suis bien inter-

rogée ; j'ai porté une clarté févère dans mon ame ; Sélicourt, je fuis rendue à la raifon, & je puis répondre de moi pour l'avenir. Non, je ne ferai plus en proie à cette ardeur impérieufe, qui s'immoloit tout, qui nous expofoit tous trois à tant d'épreuves cruelles, tant de chagrins dévorants, qui m'aviliffoit à mes yeux mêmes ; l'amour a fait place à l'amitié : mes fentiments aujourd'hui font purs, délicats, généreux. Ce n'eft plus pour moi que je vous aime, c'eft pour vous, pour vous feul ; je ne confidère, je ne reffens que votre bonheur. Allez, engagez la marquife à précipiter un mariage... Je foutiendrai... je verrai ce fpectacle... je le verrai d'un oeil fatisfait.

La baronne troublée, s'arrête à ce mot ; & ce trouble n'a point été faifi par Sélicourt. Il n'a les yeux fixés que fur cette union, l'unique but de fes defirs ; il veut cependant exprimer fa reconnaiffance à madame Darmilli. Courez, lui dit-elle d'une voix tombante, chez madame de

Menneville; peignez-lui bien une résolution invariable; rendez-lui un fidèle compte de notre entretien; dites-lui bien que j'ai remporté une victoire absolue, que c'est moi qui la presse de à vous donner sa main.... Ne différez point... Adieu.

Sélicourt s'est retiré; la baronne succombant à ses agitations, ordonne qu'on le rappelle : il n'étoit plus temps.

Qu'on me laisse, s'écrie madame Darmilli! O Dieu! & c'est moi qui envoye le chevalier à la marquise, qui l'excite à faire le serment de ne point m'aimer, d'en aimer une autre, de l'épouser! J'ai pu m'abuser ainsi, quand mon cœur est déchiré, qu'il brûle plus que jamais!.. Voilà donc le fruit de cette victoire dont je m'enorgueillissois!.. Ils ne s'épouseront point; non, Sélicourt.... je ferai... j'irai... je mourrai. Malheureuse! il n'y a que la mort seule qui puisse mettre fin à ces souffrances éternelles, & elle ne viendra point assez-tôt! . . . .

Un torrent de pleurs la suffoque; elle

ne sçait à quel parti se déterminer ; elle veut voir madame de Menneville, lui montrer tout le désordre de son ame ; elle forme le projet de quitter Paris pour toujours ; elle se promet de réunir tous ses efforts, pour dompter, pour détruire une passion, qui, jusqu'ici, ne lui a causé que les plus violents chagrins.

Qu'est-ce qu'un cœur tyrannisé par l'amour? & qu'il lui est difficile de retourner à la raison & à la vertu!

La marquise avoit prévenu Sélicourt: elle le fait prier de se rendre chez elle; il ne doute point que le sujet de cette visite ne soit le terme des irrésolutions d'un cœur fatigué de disputer; il est plein de sa félicité prochaine; voilà toute son ame ouverte à l'espoir, à la joie! Il vole; à peine a-t-il paru, il adressoit la parole à madame de Menneville: elle l'invite à s'asseoir, & lui demande la liberté de parler la première.

— Comme, selon les apparences, ce sera le dernier entretien que nous aurons, il faut, monsieur, que j'entre avec

vous dans une explication détaillée : mon repos & le vôtre en dépendent, ainsi que celui d'une malheureuse amie.

Je n'ignore point la situation de la baronne, les chagrins que vous cause une incertitude accablante ; j'ai voulu décider le sort de l'un & de l'autre, & peut-être le mien, ajoûte la marquise avec un soupir. C'est le motif qui m'a fait souhaiter de vous voir... pour ne plus m'exposer à vos regards... — Qu'entens-je, madame ? — De grace, chevalier, daignez ne point m'interrompre.

Vous êtes bien persuadé, chevalier, que je vous aime, que je ferois tout au monde pour vous donner le nom de mon époux, quand le temps prescrit par la bienséance me l'auroit permis ; non, je ne rougis point de sentir l'amour le plus pur & le plus mérité ; & je prens plaisir même à vous l'avouer... La vertu n'avoit plus de reproches à m'opposer... Que j'aurois été heureuse de contribuer à votre bonheur, puisque vous l'attachiez au faible avantage de re-

cevoir ma main! Sélicourt, quelle ame est aussi sensible que la mienne?..& c'est cette sensibilité qui détruit toutes nos espérances, qui parle contre vous, contre moi, qui pour jamais nous sépare, nous interdit jusqu'à la douceur de nous voir... — Quel coup de foudre, madame! seroit-il possible? — Ecoutez-moi, écoutez-moi... j'aime à vous le redire, puisque c'est la derniere fois que je vous ouvrirai mon cœur : assurément je partage cette tendresse qui devroit nous unir; vous n'en doutez point : mais, chevalier, céderons-nous à ce malheureux penchant, quand il en coûtera la vie à une infortunée... — Madame, souffrez... — Sa mort... — Un mot, un seul mot, madame, & je me tais. Au moment où vos ordres m'ont appellé auprès de vous, j'accourois à vos pieds, & de la part même de la baronne, oui, de sa part. Je l'ai vûe, madame; nous avons eû une longue conversation où son ame s'est développée; ce n'est plus la même femme : c'est une amie

la plus généreuſe, qui n'eſt occupée que de mon bonheur, qui eſt empreſſée d'en voir arriver l'inſtant; ſon impatience eſt preſque égale à la mienne... — Et vous pouvez imaginer?.. — Vous la verrez madame, vous l'entendrez... — Non, chevalier, il eſt inutile de s'abuſer : Madame Darmilli n'eſt point guérie d'une paſſion trop funeſte, dont elle ſeroit la déplorable victime, ſi vous deveniez mon époux; elle vous trompe; elle ſe trompe... Croyez-moi : il m'appartient de juger de l'amour : de pareils ſacrifices ne ſont pas l'ouvrage d'un inſtant; je ſuis deſcendue dans ſon cœur; j'y ai ſaiſi tous les déchirements qu'elle éprouve. Il ſeroit affreux d'entraîner une amie au tombeau, & notre mariage l'y conduiroit infailliblement; nous ſerions ſes aſſaſſins. — Et qu'avez-vous donc réſolu, cruelle? — De vous aimer toujours, (eh! cet amour ne peut finir qu'avec ma vie,) de ne point former d'autre engagement, puiſque vous ne pouvez en être l'objet, d'aller m'enſevelir dans

une retraite... de mourir... Sélicourt, ne voyez point ma douleur, mes combats, mes larmes ; ayez plus de fermeté que moi... mais je n'irai point porter la mort dans le sein d'une amie. — Et votre amant, & l'amant le plus tendre, le plus malheureux... — Il aura ma générosité ; la vertu nous commande cette épreuve si cruelle, & vous ne voudriez pas séparer notre amour de la vertu. Chevalier... nous nous aimerons ; & qui peut nous empêcher de nourrir cette ardeur dans le silence, de lui consacrer toutes nos pensées, toute notre ame ?.. pour moi, je sens que je suis capable d'aimer ainsi. — Quoi ! je renoncerois à vous être lié par des nœuds qui ajoûteroient encore à ceux de l'amour ! — N'y pensons plus, chevalier, n'y pensons plus. — Du moins, il me sera permis de vous voir, de tomber à vos pieds, de vous adorer. — Eh ! où ce faible dédommagement de nos peines nous conduiroit-il? à les irriter, à gémir davantage sous le fardeau du joug que nous nous sommes im-

posé... Non, chevalier... non, Sélicourt, ne nous voyons point; encore une fois notre cœur n'est-il pas à nous? n'avons-nous pas la liberté de nous remplir de cette malheureuse tendresse? — Mais votre présence. — J'y suis déterminée. — Quoi, pour jamais... — Chevalier, le temps... peut-être la baronne... depuis quand l'amour a-t-il banni l'espérance? Je puis vous assurer que mon cœur ne changera point : vous y regnerez toujours.

Des pleurs lui coupent la parole. Sélicourt se précipite à ses genoux, verse un torrent de larmes. — C'en est assez, chevalier, séparons-nous : si j'ai la force de vivre encore... vous sçavez ce qui me retiendra à la vie.

Il est impossible d'exprimer toute la violence des divers mouvements qui agitent madame de Menneville & le chevalier; enfin ils se sont quittés, accablés l'un & l'autre de la plus vive douleur, & prêts d'expirer.

Sélicourt ne put soutenir plus long-temps

cette horrible ſituation : elle le déchire, & lui cauſe une maladie qui, en peu de jours, l'entraîne aux portes du tombeau. Le hazard en inſtruit madame Darmilli la première; elle vole chez le chevalier : — C'eſt moi qui vous donne la mort : mais je réparerai tout ; Sélicourt, vous revivrez.

Elle n'a que le temps de proférer ces paroles, & ſe hâte de ſe rendre auprès de la marquiſe : — Sçavez-vous... le chevalier ſe meurt. — O ciel, que m'apprenez-vous? — Venez vîte avec moi ; ne différons point ; il s'agit de le rappeller à la vie.

Chevalier, s'écrie la baronne à peine entrée dans l'appartement, voici madame de Menneville que je vous amène ; revenez au jour.

Sélicourt ne peut que jetter un profond ſoupir ſuivi d'un regard qu'il attache ſur la marquiſe, & que ce regard dit de choſes à ſa malheureuſe amante! Il n'a que la force de balbutier ces mots d'une voix

éteinte : vous voyez, madame, à quel point je vous ai obéi ! je me refusois jusqu'à la consolation de vous apprendre mon état. Chevalier, interrompt madame Darmilli, ne parlons plus de chagrins : ils sont finis ; ne songez qu'à vous rétablir... vous serez son époux.

La marquise veut répliquer. La baronne continue : oui, madame... oui, mon amie, c'est trop abuser de votre générosité ; j'ai causé les tourments de tous deux ; il faut s'efforcer d'atteindre à la noblesse de vos procédés, & je m'en sens capable. L'amitié triomphe ; soyez enfin heureux ; je vais moi-même hâter votre mariage, & fixer l'instant. Je préviens la cérémonie ; (elle prend la main de madame de Menneville & la met dans celle du chevalier). C'est moi qui vous engage l'un à l'autre, & qui vous conjure de serrer ces nœuds ; qu'ils vous lient au plutôt. Seroit-il possible, s'écrient à la fois les deux amants ? Ne craignez plus de honteux retours, reprend

madame

madame Darmilli ; ma passion désormais sera l'amitié la plus désintéressée.

Madame de Menneville ne revenoit point de sa surprise ; elle doutoit encore des sentiments de son amie. Sélicourt fit bientôt espérer que la santé lui seroit rendue ; ses premiers moments sont pour aller se jetter aux pieds de la marquise & de la baronne, pour renouveller à l'une ses serments de l'amour le plus tendre, & pour assurer l'autre des transports les plus vifs de l'amitié & de la reconnaissance.

Madame Darmilli accourt chez madame de Menneville : — Tout est prêt, & par mes soins. Demain vous épouserez Sélicourt, demain... je m'y trouverai. Quoi, dit la marquise ! ma chere amie, vous êtes-vous bien examinée ? vous supporteriez ce spectacle ! — J'ai fait toutes les réflexions ; je suis sûre de mon cœur... oui, j'en suis sûre. Adieu, des affaires m'appellent... demain nous nous reverrons.

Madame de Menneville a toujours des soupçons qu'elle ne peut dissiper : elle ne sçau-

roit se persuader que son amie est parvenue à se vaincre jusqu'à ce point; des pressentiments affreux empoisonnent la douceur d'une journée si attendue: elle est arrivée; Sélicourt est impatient de posséder tout ce qu'il aimoit. On ne voit point venir la baronne, comme elle l'avoit promis : nouvelles allarmes de madame de Menneville; elle desireroit qu'on suspendît la cérémonie; le chevalier redouble ses instances; l'amour l'emporte; les deux amants sont unis; & Sélicourt ne voit & ne sent que l'ivresse d'une passion qui a surmonté tous les obstacles.

L'épouse du chevalier a des regrets encore à former; elle étoit véritablement attachée à la baronne, qui n'avoit point paru; son amie, toujours plus allarmée, envoyoit sçavoir quelle raison avoit pu les priver de sa présence, lorsqu'on leur remet de la part de madame Darmilli cette lettre accablante :

« J'ai tout vû. C'en est fait : Sélicourt » a reçu votre main; mon malheur est dé-

» cidé ; j'ai perdu toute espérance. Frémissez l'un & l'autre en apprenant les dangers qui vous ont menacés, & les affreux excès auxquels j'ai été sur le point de m'abandonner. On ne sçauroit donc revenir de l'égarement des passions ! Vous ne l'ignorez pas : j'ai mis tout en usage, tout tenté, pour me subjuguer, m'anéantir. Il y a eû des moments où je me suis aveuglée sur ma foiblesse ; je vous ai fait croire, j'ai crû que j'en triomphois. J'ai tremblé pour les jours du chevalier ; je me suis oubliée, & je n'ai envisagé que sa situation. Mes yeux ne se sont ouverts sur moi-même que lorsqu'il auroit fallu les fermer pour jamais. Avec quelle horreur ai-je contemplé l'abîme où je me suis précipitée ! J'ai eû assez de force pour ne plus m'exposer à vos regards... Non, vous ne verrez plus votre victime. Triomphez, cruels, jouissez de ma douleur : elle est au comble. Vous voilà donc unis ! Ah ! perfide amie, que tu m'es odieuse ! Sens-tu tous les

» tourments qui me déchirent ? Toi qui
» avois lu dans mon cœur, qui sçais ce
» que c'est que l'amour, qui as reçu dans
» ton sein mes larmes, mes fureurs, les
» transports d'une jalousie trop visible, mon
» ame, mon ame prête à s'exhaler, pou-
» vois-tu penser qu'il fût possible de sub-
» juguer un amour aussi impérieux ? est-il
» quelques remèdes pour de pareilles blessu-
» res ? Hélas ! tu dévois être convaincue
» qu'elles ne se guérissent jamais. Séli-
» court, tu m'es toujours plus cher; mon
» dernier soupir sera encore plein de toi.
» Avant de quitter Paris, j'ai voulu assister
» au spectacle de mon infortune : mêlée
» dans la foule, je me suis traînée à l'é-
» glise. Tous mes regards se sont attachés
» sur vous deux; mille orages différents
» ont bouleversé mon ame; j'ai été frap-
» pée de tous les coups; j'ai conçu tous
» les projets. Enfin, vous avez prononcé
» ce serment ... qui me fait mourir de mille
» morts. Mon premier mouvement a été
» de m'élancer à l'autel, de vous percer

» à tous deux le sein, & de m'immoler
» sur vos corps expirants : il faut croire
» que le ciel m'a secourue ; je me suis
» trouvée chez moi, expirante sous l'excès
» du désespoir, & je vis encore ! Adieu,
» c'est la derniere fois que je troublerai
» votre bonheur. Qu'ai-je dit ? vous êtes
» donc heureux ! & moi, je suis la plus
» faible, la plus criminelle, la plus mal-
» heureuse des femmes ! Ne cherchez point
» à vous instruire de mon sort ; j'ai pris
» de sûres précautions pour élever entre
» nous une barriere insurmontable : ah !
» puissé-je vous oublier ! puissé-je vous ou-
» blier ! Qu'est-ce que le cœur humain ? Et
» que l'amour est une source de maux !.. Mais
» à qui parlé-je de mes malheurs, de mes
» tourments ! Je cours m'ensevelir dans la
» retraite la plus obscure, que personne
» ne découvrira ; non, il n'est point de
» tombeau, de gouffre assez profond pour
» m'engloutir : eh ! je ne m'y cacherai
» point à moi-même ! Quand ce cœur ces-
» sera-t-il d'exister ? »

Eh bien ! s'écrie la marquise, m'étois-je trompée ? voilà ce que j'ai craint ! j'ai donc fait le malheur d'une amie ! Ah ! Sélicourt, Sélicourt ! je vous ai tout sacrifié. Pouvois-je me dissimuler qu'il étoit impossible que la baronne eût vaincu ce sentiment dont je connais trop l'empire ? devois-je ajoûter foi à ce changement qui a pu vous abuser ? étoit-ce à moi de croire qu'on imposoit des loix à son cœur ? Hélas ! ai-je été maitresse de commander au mien ? Sélicourt, l'image de cette infortunée me poursuivra par-tout. Je ne suis donc pas faite pour jouir du bonheur ! Employons tous les moyens ; tâchons de découvrir les lieux où cette malheureuse femme s'est retirée. Oui, ce coup affreux empoisonnera ma félicité pour toujours !

Ils firent des perquisitions inutiles ; plusieurs années s'écoulèrent. La marquise adorée de son mari, traînoit une santé languissante ; son amour augmenté par la naissance de deux enfants, ne la consoloit point ; elle revoyoit toujours madame

Darmilli, l'accablant de reproches, l'accusant de sa misérable destinée, mourante, dans le tombeau : cette funeste idée la suivoit jusques dans le sommeil ; elle s'entretenoit avec son époux du chagrin qui la consumoit. Sélicourt lui-même partageoit cette sombre mélancolie ; ils donnoient des larmes au souvenir de la baronne.

On leur annonce une dame de province, dont le nom leur étoit inconnu. Elle entre : madame Darmilli, s'écrient à la fois Sélicourt & sa femme ! — Oui, votre amie, votre amie véritable, qui vient rougir devant vous de ses égarements honteux, vous en demander pardon, vous montrer un repentir sincère. Il n'y a plus à se tromper sur la nature de mes sentiments ; ce sont ceux de l'amitié la plus pure : la cause de ma guérison est trop au-dessus de la faiblesse humaine pour douter de la réussite.

La marquise ne pouvoit se détacher des bras de la baronne : — C'est vous, ma chère amie, c'est vous ! Elle lui apprend en pleurant tout ce que son absence lui

avoit fait souffrir. Sélicourt n'étoit pas moins empressé d'exprimer à madame Darmilli sa joie de la revoir. Mes amis, leur dit-elle, je vous dois le détail des divers évenements qui m'ont ramenée à cette tranquillité dont je jouis : vous admirerez par quels chemins j'y suis arrivée.

Épargnez-moi la peine de vous rappeller une lettre qui est un monument du délire de mon cœur & de ma raison. N'aspirant qu'à cesser de vivre, & n'ayant pas la force de me donner la mort, après avoir fait des arrangements nécessaires, je me hâtai de quitter Paris; j'errai, sous un autre nom que le mien, de province en province; je changeois de lieu sans changer de cœur; je retrouvois sans cesse mon trouble, mon malheureux amour, mon désespoir; je portois par-tout une image qui me persécutoit. Je m'arrêtai dans plusieurs couvents : mais l'instant heureux n'étoit pas encore venu, où je devois connaître la vraie source des consolations, & de la paix de l'ame.

Je

Je fais quelque séjour dans une petite ville distante à deux ou trois journées de Grenoble, & qui renferme peu de monde ; je ne sçais ce qui peut m'y retenir ; j'y prens une maison écartée, qui est une espèce de solitude. Là, je vivois éloignée de toute société, ne conversant qu'avec une de mes femmes qui m'est restée attachée; elle étoit la confidente de mes peines ; elle recevoit mes larmes. Un vieux militaire renommé par sa probité & sa bienfaisance, recherche les occasions de me voir : je voulois le repousser par cette politesse froide & mesurée qui écarte les liaisons ; il ne se rebuta point ; il m'a avoué depuis, qu'il avoit entrevû que j'étois dévorée d'un profond chagrin, & qu'il avoit jugé que ses visites & ses conseils pourroient m'être de quelque utilité. Que vous dirai-je ? Sinville, c'est le nom de mon bienfaiteur, entra par dégrés dans ma confiance : je lui montrai l'étrange agitation de mon ame; je lui fis part de toutes mes foiblesses, de toutes mes inquiétudes, de ma désolation. Il dai-

gna m'écouter avec bonté, mêla ses pleurs aux miens, gémit de mes souffrances. Après avoir épuisé, si je puis parler ainsi, mon attendrissement, cet homme respectable me présenta d'abord le secours de la raison; il donna de la vigueur à mon esprit; il éleva mes idées. Je commençai à essayer ma pensée; appuyée de ses réflexions, je jettai un coup d'œil sur tout ce qui m'environnoit: je vis que tout étoit ou trompeur ou trompé; que nous nous égarions bien loin hors de nous-mêmes, pour aller chercher un bonheur qui étoit en nous; que tout passoit, tout se dissipoit comme ces nuages colorés qui s'évaporent à l'instant qu'ils nous font illusion. Mes yeux enfin détournés de la terre, se levèrent peu à peu vers le ciel; c'étoit-là que m'attendoit mon philosophe chrétien: il me parle avec autant de sentiment que de solidité, de l'Auteur suprême de notre être; il me conduit par le cœur aux vérités de la religion, m'en expose les conséquences utiles, les ressources in-

nombrables, me la fait respecter, me la fait aimer. Oui, mes amis, j'ai connu que Dieu seul méritoit d'éternelles affections, qu'il devoit être l'unique objet auquel se rapportent nos plaisirs, nos peines; il est aussi notre unique consolateur : je ne l'ai que trop éprouvé.

Voilà donc votre rival, poursuit la baronne, en s'adressant à Sélicourt! il l'a emporté, & ne m'a laissé pour vous que des sentiments dont je n'ai plus à rougir. La marquise, continue madame Darmilli avec un sourire agréable, n'en sera point jalouse. Mais il faut que vous connaissiez mon guide; nous avons quitté ensemble notre retraite, & nous y retournerons. J'ai voulu vous informer d'un changement si heureux, ayant toujours été persuadée que, malgré mes erreurs, vous preniez quelque intérêt au sort d'une infortunée, plus digne de compassion que de haine.

La marquise embrasse encore la baronne : — Ne parlons plus, ma chère amie, de nos malheurs, de nos fautes

paſſées; j'ai eu auſſi des reproches à me faire : je devois, d'après moi-même, ſentir combien il eſt difficile de ſe vaincre, quand une puiſſance ſupérieure ne vient pas ſe joindre à nos faibles efforts... Ne parlons que du plaiſir de nous être retrouvées, de reſſerrer les nœuds d'une amitié qui s'eſt toujours fait entendre au fond de mon cœur.

Elles ſe renouvellent leurs careſſes. Sélicourt ne ſe laſſoit point d'entendre madame Darmilli; ſon eſprit avoit acquis une force de raiſonnement qui ne lui déroboit rien des grâces de la converſation.

Elle leur amène Sinville qui fut bientôt de leur ſociété. La dévotion de cet honnête-homme ne ſe montroit point ſous cet air d'auſtérité & de rudeſſe, qui ſouvent effarouche plus qu'il n'inſpire la confiance; & un des premiers attributs de la vraie piété, eſt d'appeller l'humanité timide au-devant d'elle, de rendre la religion aimable, & ſi l'on peut le dire, de lui faire abaiſſer ſans effroi la majeſté de

ses regards sur le spectacle des faiblesses de la terre. Sinville sçavoit prêter à la vertu des charmes qu'elle n'emprunte point de la sagesse mondaine; la sérénité de son ame respiroit comme un beau jour sur son visage, & en aplanissoit les rides : toujours prêt à ouvrir son sein aux plaintes de l'infortune, sa bienfaisance étoit sans faste, comme sa piété étoit sans orgueil. Il n'imaginoit pas que personne pût lui être inférieur en aucun genre de mérite. Son penchant le conduisoit autant que son devoir; d'ailleurs il avoit cette gaieté intéressante que n'ont point les gens du monde, & qui est un des signes les moins équivoques d'une conscience irréprochable : quiconque le voyoit étoit forcé de l'estimer, & même de l'aimer.

Des qualités si essentielles le rendoient, chaque jour, plus cher à Sélicourt & à la marquise. Il en fit d'heureux prosélytes : ils se pénètrerent des vrais principes de la félicité, & de la vertu : ils sentirent que la religion peut seule donner quelque consistan-

ce à cette ombre volage, que nous appellons la vie, & qui échappe toujours à notre poursuite, lorsqu'un secours surnaturel ne vient pas nous appuyer. Ils connurent que la vertu humaine n'est qu'un simulacre menteur qui nous en impose, qu'il est rare qu'elle ne tire point ses forces de l'orgueil ou de la vanité, qu'elle est incapable par elle-même d'atteindre à ce dégré de perfection où la religion l'élève & l'affermit, qu'on ne sçauroit séparer cet or de son alliage, si la sagesse mondaine ne le soumet à une épreuve supérieure aux recherches de la nature. Les deux époux dûrent aux entretiens touchants de Sinville, la connaissance de ce doux repos, de cet état paisible du cœur, volupté délicate, si peu sentie dans le tumulte des passions; devenus encore plus éclairés & plus vertueux, ils s'en aimèrent davantage.

Ils invitèrent Sinville, ainsi que la baronne, à rester à Paris, & à ne former qu'une seule maison. Madame Darmilli auroit bien souhaité ne pas se séparer de ses

anciens amis : mais Sinville eut la fermeté de rejetter la propoſition. Il prétendoit que le ſéjour de Paris corrompoit le ſentiment, & *dénaturoit* l'eſprit : (c'eſt ſon expreſſion) qu'on y reſpiroit, en quelque ſorte, avec l'air, la frivolité, & une dépravation de mœurs qui entraîne preſque toujours celle des idées. Il ajoûtoit que pour être vertueux, il faut trouver le temps de s'entretenir avec ſoi-même, & qu'il n'y a que la ſolitude qui puiſſe aggrandir l'ame, & étendre nos lumières. Il penſoit que la ſociété fait éclore infiniment plus de maux, qu'elle ne produit de biens & d'avantages. Combien d'hommes, obſervoit-il, ſont confondus avec la multitude uniforme de la capitale, & ont à peine une exiſtence, qui auroient conſervé leurs traits particuliers, & joui de la dignité attachée à notre être, des priviléges de l'homme, s'ils avoient eu le courage de ne pas abandonner la province ! Rarement le caractère d'imitation ne détruit-il pas totalement le caractère propre ; du moins il l'affaiblit, & le dé-

tériore beaucoup. Ce qu'il prête est bien au-dessous de ce qu'il ôte : c'est à cette sorte d'acquisition qu'on peut dire que le gain n'est pas comparable à la perte. Ce que nous appellons la politesse sociale, est bien différent de cette politesse pleine de candeur, & qui n'est autre chose qu'un instinct heureux de bienfaisance, & un épanchement d'humanité. Cet accord établi de faire circuler par un échange continuel, & d'accréditer le mensonge effronté, & la perfidie ténébreuse : voilà tout ce qui a résulté de cette manie de s'attrouper, d'agir, de penser, pour ainsi dire ensemble. Delà, plus de douceur, j'en conviens, plus d'affabilité dans les apparences, dans les manières : mais qui a donné le coup mortel à la vérité, & à la nature ? qui oppose des barrières au génie, & lui fait prendre une physionomie monotone & triviale, & une démarche timide & languissante ? qui rompt tous les nœuds de l'amitié ? qui éteint les flammes du pur amour ? qui détruit le charme que le mariage de-

vroit avoir? qui de nos grands arbres enfin ne fait plus que de petits arbrisseaux rabougris? la société; c'est d'elle que nous viennent la plupart de nos vices, de nos chagrins, de nos malheurs. Je n'entends pas par l'éloignement de cette société, une retraite absolue, un détachement entier de tout ce qui nous environne : je veux du choix, de l'économie, de la sobriété dans nos liaisons, & que nous soyons la première personne avec laquelle nous vivions & nous conversions. Je me range du sentiment de cet Anglais judicieux, qui compare nos Français, livrés au tourbillon du monde, à ces médailles altérées par un frottement continuel, & où l'on ne sçauroit plus rien déchiffrer.

Tels étoient à peu près les entretiens de notre sage, qui brûloit de retourner dans sa solitude. Cependant il consen-

---

Cet Anglais judicieux. M. Sterne connu par plusieurs ouvrages où l'on distingue ce ton original, une des premieres qualités de l'écrivain qui s'acquiert une réputation durable.

tit à une ſorte d'accommodement : il promit à Sélicourt & à ſa femme de revenir, tous les ans, avec madame Darmilli paſſer quelques mois auprès d'eux. Il leur tint parole, & cette union ſe fortifia toujours dans la pratique des vertus, & dans les douceurs d'un pur attachement.

Fin du Tome ſecond.

TABLE

DU TOME SECOND.

ERRATA

DU TOME SECOND.

Page 37 *ligne* 10, M, *lisez* ma.
Page 67 *ligne* 11, ignore-t-il qui je ſuis? *liſ.* ignore-t-il les égards qui me ſont dus?
Page 139 *ligne* 23, ut, *liſ.* fut,
Page 210 *ligne* 21, deſſiler, *liſ.* deſſiller.